Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **298** sur **298**

Nombre de pages: **298**

Notice complète:

**Titre :** Le conservateur littéraire, 1819-1821. Tome II. Deuxième partie... Paris, E. Droz, 1938 [16e-20e livraisons]

**Éditeur :** Librairie Hachette (Paris)

**Éditeur :** puis Droz (Paris)

**Date d'édition :** 1922-1938

**Contributeur :** Marsan, Jules (1867-1939). Éditeur scientifique

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 4 vol. (XLVI-335, V-236, VIII-302, I-275 p.) ; 18 cm

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 298

**Description :** Collection : Société des textes français modernes

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k9679575f](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9679575f)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Littérature et art, 8-Z-21719 (4)

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb33323242x>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 22/08/2016

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LE

CONSERVATEUR

LITTÉRAIRE

- 1819-1821

ÉDITION CRITIQUE PUBLIÉE PAR

JULES MARSAN

TOME II

DEUXIÈME PARTIE '

PARIS

LIBRAIRIE E. DROZ 25, RUE DE TOURNON

1938

30 irancs.

LE

CONSERVATEUR LITTÉRAIRE 1819-1821

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

LE

CONSERVATEUR

LITTÉRAIRE

1819-1821

EDITION CRITIQUE PUBLIÉE PAR

JULES MARSAN

TOME II

DEUXIÈME PARTIE

PARIS

LIBRAIRIE E. DROZ as, RUE DE TOURNON

1938

A&ANT-PROPOS

Pour la part qui revient à Victor Hugo dans ce volume, je signale seulement, avec les plaintes du Jeune Banni, interprète de ses tristesses personnelles, et l'ode dédiée au Génie de Chateaubriand, un certain nombre d'articles qui n'ont pas été réimprimés (chroniques théâtrales ou littéraires), — une diatribe assez vive contre P. F. Tissot, professeur de poésie latine au Collège de France, apologiste de la Révolution, — et aussi l'éloge inattendu d'un Manuel du recrutement (« Étrange sujet, dit-il lui- même, pour une revue littéraire »; mais l'auteur du volume est M. Foucher, père de certaine jeune fille...) — Beaucoup plus intéressant, le début d'un article sur les Dictionnaires historiques qui annonce directement la future préface des Orientales et qui tranche sur la timidité ordinaire des jugements de Hugo en ces années de jeunesse; le fragment se retrouvera d'ailleurs dans Littérature et Philosophie mêlées.

D'Abel Hugo, un article sur le tome II de l' indifférence en matière de religion. Voyez dans la première livraison du Conservateur littéraire l'article signé D.-B. En tête de la Muse Française, c'est Victor Hugo lui-même qui célébrera les tomes III et IV.

La 198 livraison (août 1820) annonce l'arrivée à Paris d'Alexandre Soumet : autour de lui va se constituer vraiment le premier cénacle qui manifestera son activité au tome suivant. J. M.

SEIZIÈME LIVRAISON

(J DI LLJLJ.!320 ).

LE JEUNE BANNI1

RAYMOND A EMMA

ÉLÉGIE

Muses, qui dans ce lieu champêtre Avec soin me rites nourrir, Beaux arbres qui m'avez vu naître, Bientôt vous me verrez mourir.

(CHAUL.) \*

Le bruit du vent dans le feuillage Trouble la paix du bois désert.

Le flot expire sur la plage;

Et dans les échos du rivage,

5 Prête à mourir, ma voix se perd.

Ces lieux, si chers à mon jeune âge, \ Entendent mon dernier concert;

Seul, bientôt, le bruit du feuillage Troublera la paix du désert.

i. Vers le milieu du xiv\* siècle, Raymond d'Ascoli, jeune poète, disciple de Pétrarque, voué dès son enfance, par son

Recueil des Jeux Floraux, 1820, sous le titre Le jeune banni, Raymond, à Emma. Héroïde. Le recueil supprime les vers 6-9, 19-56, 119-123, 181-188. Une seule variante. — Repris dans les Poésies diverses, à la suite des Odes de 1822 (Raymond d'Ascoli, Élégie), et dans le V. Hugo raconté. Je signale les variantes de 1822 (A).

1-9 Supprimés en A.

Bientôt... Lis sans retard, lis, ô ma douce amante, Ces mots qu'en frémissant trace ma main tremblan Je t'écris; mais pardonne; oui, mon sort est nxé! II faut t'en avertir... A l'aurore prochaine,

Fuis, va tresser ailleurs tes longs cheveux d'ébène; Ne viens plus sur ces bords rêver au jour passé, De peur, ô mon Emma, que là, sous cet ombrage, Cette eau pure, où tes yeux chercheront ton image Ne t'offre un cadavre glacé.

J'ose t'écrire; hélas 1 à nos ardeurs naissantes Qu'eût servi jusqu'ici ce pénible secours?

Les doux aveux de nos amours

A peine ont effleuré nos lèvres innocentes;

Un mot faisait tous nos discours.

Mes regards te parlaient; j'ai lu dans ton sourire : Tu m'aimais sans transports, je t'aimais sans délir C'est ainsi qu'on s'aime aux beaux jours.

père, à l'état ecclésiastique, devint amoureux d'Emma G vanna Stravaggi. Son père, ayant découvert cette pass par des mots entrecoupés qu'il lui entendit proférer dj son sommeil, le chassa de sa présence. Raymond, désespé s'alla donner la mort dans le lieu même où venait chac matin sa maîtresse.

Ce jeune poète, mort à dix-huit ans, était le neveu de Cecco d'Ascoli, ami de Pétrarque, médecin de Jean XXI Avignon, professeur à l'Université de Bologne, qui, ay. composé un poème sur la morale et l'histoire naturelle, accusé d'hérésie et de sacrilège par Dino et Thomas Garbo, et brûlé à Florence par le Saint-Office.

(Chroniq. de Lambert, moine du xv. siècle). C. L.

10 A. lis, ô Vierge adorée, — m A. Ce que trace ma mi par mes pleurs égarée. — 12 A. Emma, pardonne-moi, mon sort est fixé.

10

i5

20

25

Les beaux jours, ils ont fui! Sais-tu ce qu'il me reste? Un moment d'avenir, qui me glace d'effroi.

Hier... te souvient-il, fille aimable et modeste,

De cet hier, déjà si loin de moi?

Dès le matin, errant, plein d'une douce attente,

A travers ce bosquet, si triste en cet instant,

J'avais vu les longs plis de ta robe éclatante :

Je m'étais retiré content.

Et puis, j'avais rôdé, seul, le long de la rive, Espérant (que ce mot renferme de douleurs !)

Qu'en nouant tes cheveux, ta main inattentive

En aurait fait tomber des fleurs.

Alors, j'avais, fidèle à ce bel art que j'aime,

Monté ma lyre en ton honneur,

Et mon luth insensé devait aujourd'hui même Achever ce chant de bonheur.

Le soir, aidant ton père en sa marche pesante, Auprès de toi je suis entré;

Dessins, tissus, travaux de ta main diligente,

J'ai tout vu, j'ai tout admiré.

J'ai cultivé les fleurs que mon Emma cultive;

Ton frère, encore enfant, jouait sur mes genoux; Dans mon sein reposait ta colombe craintive;

Je souriais : l'amour veillait seul avec nous;

Et toi, dans ta gaité naïve,

Tu m'appelais ton jeune époux.

Ton époux 1... sous un toit champêtre

Ce titre m'eût suffi... le sort est sans pitié :

De mon bonheur, Emma, tu te souviens peut-être:

Demain j'aurai tout oublié.

Oui, frémis, ma charmante épouse.

Ignorant mon malheur, hélas! si dès demain Tu suis un chœur joyeux sur l'humide pelouse,

27-56 Supprimés en A.

30

135 |

i 40

1

5

i

45

". So

55

[211]

Un autre s'offrira pour te donner la main;

Un autre ici viendra voir, à l'aube naissante,

Flotter à plis d'azur ton voile transparent ;

Un autre, devant toi, déité bienfaisante,

Amènera l'aveugle errant.

Un autre te suivra dans tes songes paisibles;

Le soir, il remplira, tranquille à tes genoux.

Ces moments d'entretien qu'un soupir rend pénibles.j Mais qu'un sourire rend si doux, Lorsqu'enfin, infidèle, aura fui ta colombe,

Sitôt que tes fleurs vont jaunir, Quand de ton Raymond dans la tombe,

Rien ne te restera, pas même un souvenir ;

Alors, oui, tu verras, rougissante, étonnée,

Un plus heureux hâter ton réveil matinal, Et saisissant ta main dans sa main fortunée, "j Te conduire au lieu saint, non loin du lieu fatal

Où dormira ma cendre abandonnée ;

Et puis, il cachera ton bandeau virginal

Sous la couronne d'hyménée.

Un autre!... ô douleur! ô tourment!

Je t'aimais sans délire, et je t'aime avec rage !

Mon Emma, songe à moi : respecte ton serment... Hélas! brûle ces vers, déchire ce message :

Un autre ne doit pas, fille innocente et sage, Connaître ton premier amant.

Il ne faut pas qu'un jour un despote farouche,

Le soupçon dàns les yeux, le reproche à la bouche, Vienne blesser ton chaste orgueil ;

Jaloux, désespéré, cet époux que j'abhorre Ne doit pas éprouver le feu qui me dévore...

Mais est-on jaloux d'un cercueil ?

69 A. ma colombe, — 70 A. mes fleurs — 77 A. Hélas! Où dormira

60

65

70

75

80

85

90

Quoi, j'aurais pu, comme un long rêve,

Voir, couché sur ton sein, mes jours fuir sans douleur! A peine commencé, ce songe heureux s'achève. Entre nous d'un vain monde un préjugé s'élève :

Je croyais le monde meilleur.

Mon père! oui, contre vous mon courroux se soulève :

Vous avez fait tout mon malheur.

Dès mon enfance, Emma, mon âme est asservie

A des vœux qu'il fit sans remord :

Un nœud saint m'enchaînait dès le seuil de la vie Jusques aux portes de la mort.

Pour moi, j'ignorais tout ; moi, je t'aimais sans crainte ; Et le sort vient d'apprendre à ce tyran jaloux Notre amour, dont l'ardeur, par le repos contrainte.

Était presqu'un secret pour nous.

Ce n'est pas qu'il m'ait vu, lorsque la nuit arrive, Errer auprès de ton séjour;

Ou, quand tu sors des bois inquiète et pensive, Veiller de loin sur ton retour.

Il n'a point entendu d'une oreille furtive

Ces vers, pour qui ton tendre amour

M'a promis des baisers que ta pudeur craintive

Me refuse de jour en jour.

Non, mais depuis longtemps, distrait et taciturne, Mon trouble se lisait dans mes yeux indécis;

Je m'échappais dès l'aube, ou, promeneur nocturne, J'épouvantais ma mère en bravant ses récits.

Tantôt gai, fier, heureux, si j'avais par mon zèle, Mérité tes simples faveurs;

Tantôt sur un regard te croyant infidèle,

Sombre, sous les arceaux de l'antique chapelle,

Je promenais mes pas rêveurs, \* Mon père en souriait : « c'est son Dieu qui l'Inspire ;

112 A. ton jeune amour — 115-133 Suppimes en A.

.5

)0

jo5 i

10

i5

20

» Son maître est, comme lui, sombre et gai tour à tour... )t Hélas! il oubliait qu'aussi, dans son délire,

Si Pétrarque est roi de la lyre,

Il est esclave de l'amour.

Ma mère à son époux jetant un œil d'envie, Bénissait ce calme trompeur ;

Muette, elle savait, dans sa tendre douleur, L'affreux mystère de ma vie Et le doux secret de mon cœur.

Cette nuit, en dormant, encor plein de la veille,

Je chantais à tes pieds ; mes chants te semblaient doux ; J'en recevais le prix de ta lèvre vermeille ;

Tu me livrais ta main, et j'étais ton époux.

Mais ton nom de mon père alla frapper l'oreille, Mon père entendit tout. Maintenant tu peux voir Ce qui fait les ennuis, où mon âme est en proie; Mon réveil fut suivi du pâle désespoir,

Et mon songe emporta ma joie.

Tu n'as jamais connu mon père courroucé :

« Va, fuis loin de ces bords, fils ingrat et profane 1

» Apprends, puisque j'ai su ton amour insensé,

» Le vœu sacré qui te condamne.

» Choisis un cloître obscur, ou, si l'exil te plaît,

» Sors de ces murs, sors, et sur l'heure !

» Ta mère, comme moi, te bannit sans regret

» De sa vue et de sa demeure... »

Ma mère, hélas ! elle pleurait.

J'ai fui : mais, chère Emma, sous le coup qui m'afflige.

En quels lieux puis-je aller courir?

147 A. obscur qui garde ton secret, — 148 A. Ou, pour quitter ces lieux, nous t'accordons une heure. — 152 J. F. J'ai fui, ma chère Emma, — 153 A. Sous quels cieux

:5

130

135

140

145

i5o

Croit-on qu'aux champs du nord le rossignol voltige? Et, lorsqu'un vent cruel l'arrache de sa tige,

Le lis ailleurs sait-il fleurir?

Non, banni loin de toi, la tombe est ma retraite;

, Et ton Raymond qui te regrette,

Vient ici pleurer et. mourir.

Pourtant, j'aurais voulu, vierge aimable et trop chère, Te revoir avant mon trépas.

Bientôt le dur sommeil va presser ma paupière :

Emma, la mort est moins amère Quand on meurt presque dans tes bras.

J'ai contemplé longtemps ta paisible chaumière ; Incliné-vers ton seuil, j'ai cherché sur la pierre L'empreinte humide de tes pas.

Et même, en revenant vers ce lieu solitaire,

Bien souvent j'ai tourné mes regards en arrière, Pour voir si tu ne venais pas.

Je vais m'éteindre, avant que la vieillesse austère Imprime à mon front sa langueur.

Demain mes vieux parents iront rendre à la terre

Ce corps jeune et plein de vigueur.

Je vais m'éteindre. Enfants du beau ciel d'Ausoniè, Si mes vers imparfaits montrent quelque génie,

Mon nom ne vivra pas toujours.

0 mon maître chéri, pardonne, amant de Laure,

Car Raymond expirant n'a point conquis encore

La fleur d'or des Sept Troubadoursl.

I. Sept Troubadours qui composaient le corps des Jeux Floraux dans son origine, donnaient au lauréat une violette d'or fin (C. L.).

i63 Â. La mort, ô mon Emma, m'eût été — 164 A. De mourir presque

t55

3:60

-165

-170

1\*75

- 180

[2t4]

Oui, comme toi, triste, je pourrais vivre, N'ayant qu'un luth pour charmer mes ennuis, Fuyant Emma, redoutant de la suivre,

Et dans les pleurs passant mes longues nuits. A la douleur mon âme accoutumée Dans ce vain corps resterait pour souffrir... Dis, ô Pétrarque, et toi, ma bien-aimée, N'est-il pas vrai qu'il vaut bien mieux mourir?

Adieu, ma belle amante; adieu, ma tendre mère, Vous qui m'avez nourri, vous qui m'avez pleuré. Daignez couvrir encor du linceul funéraire

Ce corps pâle et défiguré ;

Et si, près du cercueil qu'un saint deuil environne, Un père trop cruel s'arrête avec effroi,

Dites-lui que je lui pardonne,

Et pardonnez-lui comme moi.

Infortuné Pétrarque, isolé dans Vaucluse,

Reçois mon cantique de mort;

A vivre sans Emma ton Raymond se refuse,

Et je meurs, en plaignant ton sort.

Adieu, bords de l'Arno, Toulouse, et toi, Florence ;

Adieu, frères, parents, amis;

Ma jeune épouse, adieu! l'instant fatal s'avance ; Adieu surtout, hélas! la trop douce espérance Des baisers que tu m'as promis.

V.-M. HuGO.

i83 A. Emma dont l'aspect seul m'enivre, — 186 A. Dans sa prison

185

190

195

200

205

[21

PROSE

LA VEUVE DU SOLDAT

TRADUCTION DE L'ALLEMAND

Dans une vallée du Tyrol, près d'une cabane incendiée, une femme voilée, assise au pied d'un arbre sans feuillage, répétait en berçant un enfant pâle de besoin :

« Je n'ai plus d'époux ni d'asile; j'ai perdu » tout par la main de l'étranger. Donnez, » donnez du pain à la veuve du soldat, il lui » faut prolonger sa vie, son fils lui demande » encore du lait. »

L'habitant de la montagne n'était point sourd à la voix de la veuve. Un vieillard lui dit un jour :

« Que ne quittez-vous cette vallée pres- » que déserte où notre charité lutte sans » cesse contre notre propre indigence? » Croyez-moi, laissez-vous guider vers la « cité voisine...

« Non ! répondait la veuve, point de course » inutile. Voyez mon fils, voyez ce front dé- » coloré qui naguère 1 encore, me rappelait

5

10

i5

(216]

» le regard martial de son père. Demain, je » n'aurai plus de fils. Et quand son corps » glacé aura refroidi mon sein, vous n'en- » tendrez plus ma voix. »

Le vieillard se retira le cœur serré; et moi, voyageur mélancolique, j'ai traversé la vallée, j'ai reconnu les débris de la cabane, l'arbre dépouillé de verdure, mais j'ai vainement cherché la veuve et l'enfant du soldat.

G. D.\*

\* Quérard attribue cette signature à L. Th. Pelicier, sans apporter aucune preuve. Sans doute est-ce parce que les autres pièces parues au tome II dans cette rubrique sont signées de ses initiales L. Th. P. Mais on ne voit pas pourquoi il en aurait ici choisi de différentes.

20

25

LITTÉRATURE FRANÇAISE

LA MAÇONNERIE

Poème en trois chants avec des notes historiques, étymologiques et critiques.

Il serait facile de prouver qu'aucune société permanente érigée par des statuts secrets, n'a jamais été utile aux gouvernements qui l'ont tolérée. Nous irons plus loin, nous considérerions une pareille association (s'il était vrai qu'elle existât) comme dangereuse pour la tranquillité d'un pays. On conçoit facilement tout le parti qu'un ambitieux habile, initié dans les mystères des premiers grades, pourrait tirer des obligations imposées aux initiés des classes inférieures. Libre de les faire agir pour l'accomplissement d'un but connu seulement de quelques adeptes dévoués, il lui suffirait de commander au nom de la société, pour que ses desseins personnels fussent servis, et d'autant mieux, que le séide trompé ne croirait point les aider? Quelle arme qu'une telle association dans les mains d'un ennemi du 1 gouvernement, surtout si la société secrète dont cet ennemi serait le chef, était composée des hommes qui sont les instruments du gouvernement lui-même. C'est donc faire assez connaître notre opinion sur la Maçonnerie; en vain quelques-uns veulent-ils la repré-

i 5

10

: i5

; 20

[217]

senter comme une association basée sur des statuts secrets, le danger dont elle serait alors environnée, suffit seul pour détruire les fanfaronnades de ses adeptes.

La Maçonnerie n'est point dangereuse, disent les maçons. Elle n'a donc aucun mystère qui vaille la peine d'être éclairci. Elle est utile, disent- ils encore; en vérité qu'on nous montre un des bienfaits de la Maçonnerie, un bienfait qui n'appartienne qu'à elle seule, et nous nous faisons maçons sur-le-champ. Jusqu'alors nous persisterons à la regarder, avec M. Lemontey, comme la plus innocente des niaiseries humaines, comme une réunion de gens qui s'assemblent pour dîner avec quelques formalités un peu plus ennuyeuses que celles usitées dans le monde. Il en est au reste de la Maçonnerie comme du mariage, on peut en médire longtemps sans ôter aux croyants l'envie d'en goûter; il est vrai de dire qu'un puissant attrait existe dans ces réunions de frères,

Et c'est par les dtners qu'on gouverne les hommes.

Tant que les banquets existeront, l'autel de la déesse ne sera point abandonné, mais la chute de la table pourrait bien entraîner la chute de l'ordre.

En attendant, permis à MM. les Maçons de se croire les descendants directs des brahmes, ainsi que le prouve, dans ses notes savantes, l'auteur du poème que nous allons examiner.

D'après lui, inventée chez les Chinois et les peuples du Gange, la Maçonnerie passa en Égypte, d'où Moïse l'emporta à travers le désert jusque dans le temple de Salomon. Plus tard, Pythagore l'in-

25

30

35

40

45

50

55

[218

troduisit en Grèce; de là elle se perpétua à Rome sous les empereurs, chez les stoïciens et les philosophes; bientôt admise dans les donjons de nos aïeux, elle crée la chevalerie, reparaît brillante en Asie avec les chevaliers du Temple, est honorée en Angleterre par les chevaliers Rosecroix, et règne toute-puissante en Allemagne avec l'ordre teutonique; elle débarque enfin en France dans le siècle dernier, pour briller dans le nôtre d'un si vif éclat sous un grand-maître, le plus célèbre gourmand de l'Europe. On insinue même quelque part dans l'ouvrage, qu'elle fut connue des Mexicains et des Péruviens, avant la découverte de l'Amérique (ce qui aidera sans doute à résoudre le problème de la population primitive de ce vaste continent).

On conçoit facilement que des recherches ont été nécessaires pour établir une si antique généalogie. Aussi l'auteur du poème a-t-il bien mérité la récompense\* que lui a décernée la loge dont il est membre. Ses notes le rendront recommandable aux yeux des savants; ses vers lui attireront l'intérêt des amis de la littérature. Nous lui ferons peu de critiques sur le plan de son poème. L'origine et les métamorphoses de la Maçonnerie remplissent le premier chant; ses mystères et ses fêtes forment le sujet du second. Enfin, le troisième célèbre ses bienfaits, même à l'égard des profanes, et réfute les assertions de ses détracteurs.

i. Une médaille d'or; et il a été décidé que son poéme, considéré comme classique, sera donné en prix aux frères qui auront bien mérité de la loge par leur zéle, leur assiduité et leurs travaux. (C. L.)

: 60

; 65

> 70

: 75

80

Cette division est naturelle et suffisante. Le poème appartient à la fois au genre descriptif et au genre didactique. A des tableaux gracieux ou sévères, à des images touchantes, l'auteur joint souvent des réflexions philosophiques exprimées avec précision et poésie.

Qui n'a pas quelquefois tenté de se connaître ?

Qui n'a voulu sonder les sources de son être, Étendre la raison, son plus noble attribut,

Saisir de l'univers l'origine et le but,

Et percer les secrets qu'un bandeau lui dérobe? Trop grand pour son destin, prisonnier sur ce globe, L'homme brise ses fers par un sublime effort, Interroge le temps et l'espace et la mort,

Des désordres du monde ose explorer la cause,

Et, roulant ses pensers, quand la brute repose, Par-delà les soleils, flambeaux du firmament,

Vers l'aveugle infini s'élance avidement.

Le spectacle de l'Égypte, la terre des mystères, désolée par l'ignorance et la barbarie, lui a inspiré les vers suivants :

Quelques infortunés, spectres silencieux,

Végètent sur le sol qu'illustraient leurs aïeux.

Noble et triste sujet de profondes études 1

Le glaive et l'ignorance ont fait ces solitudes ; L'homme a changé, les lieux conservent leur grandeur. Comme aux jours de Mendès, l'astre générateur, L'astre qui féconda ces plages désolées,

De Thèbe, en se levant, dore les propylées,

Et voit l'ibis du fleuve assiéger de ses cris Le fronton orgueilleux des murs de Tentyris.

Mais la mort s'est assise aux rives de l'Egée :

Là tout a disparu ; la Grèce ravagée

85

90

95

100

105

110

[21

N'a plus rien des honneurs de la terre d'Isis;

Le voyageur distrait méconnaît Eleusis;

Et muets et déserts, les bords de Samothrace De leur pieux concours n'ont point gardé la trace,

Ces vers peuvent servir à donner une juste idée du talent de l'auteur. Les premiers sont poétiques, mais les derniers tombent dans le prosaïsme. Les défauts principaux de son style sont l'emphase et l'obscurité qui en est la conséquence. Nous avons déjà eu occasion de faire montrer combien il est dangereux qu'un poète s'y laisse entraîner. La poésie, dans notre siècle surtout, a besoin d'être claire pour être lue ; et la clarté de style qui est une des qualités de la langue française, est aussi celle qu'un écrivain doit principalement tâcher d'acquérir. Au reste, dans le poème de la Maçonnerie, ces défauts que nous signalons tiennent sans doute à la jeunesse de l'auteur. Après les lui avoir indiqués et l'avoir engagé à mieux choisir ses rimes et à remplacer quelques lignes rimées par des vers comme il n'est pas rare d'en rencontrer dans son poème, nous le féliciterons sur les morceaux brillants et pleins de verve que nous y avons remarqués. Il y a dans quelques parties une sorte d'originalité, qualité attachante et précieuse, qu'il doit s'attacher à conserver. L'épisode de la vision (dans le deuxième chant), que son étendue nous empêche de citer en entier, est sans contredit le morceau le plus remarquable du poème, et celui qui se distingue le plus par cette originalité dont nous parlons. La fiction en est peut-être plus singulière qu'ingénieuse ; mais les vers sont bril-

Ï5

.0

J5

3o

35

40

145

[220]

lants et soutenus. L'auteur suppose qu'endormi la veille de sa réception comme frère, un songe le transporte aux ruines de Babylone; il pénètre dans le tombeau de Bélus, et puni de son audace,

Sous trois coups imprévus à l'instant je succombe,

Et tombe renversé comme un cadavre tombe.

Alors, tel qu'on nous peint ce pauvre musulman Qu'a choisi pour jouet le loisir d'un sultan,

Qui, tiré de la couche où dormait sa misère,

Cherche en vain les objets qui l'entouraient naguère, Et, d'un nouveau spectacle admirant l'appareil,

Voit la pompe des cours enchanter son réveil :

Je crus renaître au sein d'extases inconnues. Voltigeant sur des fleurs, balancés dans les nues, Mille êtres ravissants, douteuse vision,

Peuplaient, dans le lointain, la céleste Sion.

De suaves odeurs, une vague harmonie, Descendaient du palais de la gloire infinie ;

Et plus près, revêtu de l'éclat argentin Dont brille sur les monts l'étoile du matin,

Un Génie immobile et voilé de ses ailes.

Du doigt semblait montrer les hauteurs éternelles.

Cet ange est Raphaël qui, après l'avoir introduit dans le monde sublunaire, et. lui avoir révélé les secrets du monde physique et moral, le dépose aux lieux qu'il vient de quitter.

Mes dangers souterrains, mon voyage céleste.

Du jour qui commençait avaient rempli le reste. Quand je revins à moi, mon guide m'avait fui. Retombé de l'Éther en perdant son appui,

J'étais couché, non loin de la double colonne Qu'entre ses murs détruits conserve Babylone.

Je restais l'œil fixé sur la voûte des cieux;

15o

1 55

160

i65

170

175

L'Euphrate auprès de moi roulait silencieux.

Le vent du soir, portant à mon âme exaltée La plaintive chanson du pasteur de Chaldée,

Un charme des vieux temps dans les airs répandu, L'aspect du puits magique où j'étais descendu, Rendaient cher à mon cœur ce vallon solitaire;

Et la nuit, par degrés descendant sur la terre, Enveloppait déjà de ses nuages frais Les palmiers de Bagdad et ses hauts minarets.

Nous terminons nos citations en vers par l'épisode de Néron, parricide rejeté des mystères.

Même après deux mille ans, lorsqu'à Rome soumis, Vos faibles successeurs y cherchaient des amis,

Et, des Initiés multipliant le nombre,

De vos vieilles vertus ne gardaient plus que l'ombre, Admis au milieu d'eux, un monstre couronné, Néron, en rappela l'usage abandonné.

A peine l'empereur avait franchi l'entrée,

Que tant de souvenirs rendaient encor sacrée,

A peine il parcourait ce séjour souterrain,

Son pied tremblant rencontre une chaîne d'airain.

Il chancelle, il s'arrête. Alors, dans les ténèbres, Apparurent, dit-on, mille spectres funèbres;

Son œil fut ébloui d'une affreuse clarté...

La nuit devint plus sombre, et l'antre épouvanté Vomit ces mots, partis d'une voix de tonnerre :

« Sors d'ici, scélérat! meurtrier de ta mère! »

Le dévouement et la mort du prince de Bruns- vick, qui fut maçon, forment l'épisode du troisième chant. Il est faiblement écrit, et l'auteur devait le soigner d'autant plus, que déjà, dans le siècle dernier, ce sujet proposé par l'Académie française, donna lieu à un concours nombreux,

10

5

t0

)5

'.V>

o5

iIO

[222J

dans lequel M. Desmareilles fut couronné pour une pièce qui renferme de beaux vers.

Nous avons dit que les notes du poème annonçaient une érudition peu commune; elles sont intéressantes, et offrent quelques réflexions ingénieuses et des rapprochements curieux. Nous en extrairons cette observation sur les étymologies des phrases sacramentales de la Maçonnerie, qui ont fourni matière à de longues et savantes discussions. L'auteur donne son avis, et ajoute :

Pour éclaircir ma pensée, je substitue au sanskrit le latin, et au caldaïque le français; je suppose qu'en latin, e spe res (la réalité résulte de l'espérance), aient été trois paroles sacrées; que des initiés français 1 voulant les conserver religieusement, et pourtant leur donner un sens, les aient rendues par espérez; le changement d'une seule lettre (s en z), changement qui donne à la fois traduction et copie, expliquera celui que je prête aux pontifes assyriens.

La Maçonnerie n'est qu'un poème médiocre, et l'auteur y a montré un talent au-dessus du médiocre. S'il est aussi jeune qu'on nous l'assure, nous l'engageons à choisir un sujet plus digne de la poésie, et à mieux travailler sa versification; alors nous osons presque lui prédire un honorable succès. A. [Abel H ugo.l

2l5

220

225

230

235

240

[texte\_manquant]

SPECTACLES

THÉATRE-FRANÇAIS

LE FOLLICULAIRE

Comédie en cinq actes et en vers

Par M. DELA VILLE DE MIRMONT.

Le jour de la première représentation de cette comédie, le balcon était, dit-on, garni d'un double rang de journalistes : on se rappelle que tous les artistes des théâtres de la capitale s'étaient également donné rendez-vous à la première représentation des Comédiens. Ils eurent, à ce que rapporte la tradition, le mauvais esprit de se fâcher tout rouge de la petite guerre qu'osait leur faire M. Delavi- gne. Nos journalistes, que M. Delaville attaque aujourd'hui sérieusement, ont agi du moins avec plus d'adresse. La teinte royaliste de la pièce dispensait à la vérité une partie d'entre eux de se reconnaître dans le portrait qui leur était présenté : aussi ont-ils ri de bon cœur. Leurs confrères libéraux les ont 1 imités du bout des lèvres, son-

Le Folliculaire, représenté le 6 juin 1820. V. Hugo n'a jamais reproduit cet article.

c 5

î JO

1. 1 b

[224]

geant sans doute à l'apostrophe du satirique : Quid rides? Fabula de te narratur.

Quant à nous, pauvres littérateurs, qui sommes loin de prétendre au titre éminent de publicistes de gazette et à l'honneur d'être tournés en ridicule sur la première scène de France, nous convenons de notre incompétence à juger le Folliculaire : car nous pouvons avouer en toute sincérité que la plupart des vices et des ridicules de cette classe d'écrivains nous ont été révélés par M. Delaville. Nous aimons mieux que l'on rie de notre ignorance que de nos connaissances en pareille matière.

On a été frappé de la ressemblance que la pièce nouvelle offrait avec le Tartufe. Valcour (le Folliculaire), comme Tartufe, aspire à épouser, en perdant l'amant aimé, la fille du vieillard qui s'est entêté de lui. Le bon Dubuisson, comme l'Orgon de Molière, a un frère raisonnable qui favorise les amours de Belval et d'Agathe, et concourt à démasquer l'intrigant Valcour. La suivante même est une contre-partie de la Dorine du Tartufe. D'après ces rapprochements, il ne semble pas que le mérite de l'invention brille à un haut degré dans le Folliculaire; cependant à la scène cette comédie fait un effet différent, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître beaucoup d'imagination dans les incidents qui compliquent l'intrigue, et non moins d'art dans la disposition des ressorts dramatiques.

La feinte générosité de Valcour, lorsqu'il se sacrifie en apparence pour le rival dont il prépare le malheur, est une idée heureuse que l'auteur ne

20

25

30

35

40

45

doit point à Molière. La scène dans laquelle le Folliculaire reçoit Belval en qualité de Rédacteur ambulant, est plaisante1 : des malins assurent qu'elle est frappante de vérité. On regrette que l'auteur n'ait point prolongé cette situation : elle établissait, entre Valcour et son rival, qu'il 1 n'a jamais vu, un rapport singulier, susceptible de faire naître des incidents comiques. 11 y a beaucoup d'esprit dans la scène du premier acte entre Dubuisson, son fils Sinclair et son frère DormeuiI. Le vieillard, entiché de littérature, apprend que son fils a fait des couplets. — Des couplets ! s'écrie-t-il, doutant de son bonheur? Sinclair le lui affirme de nouveau. — En vers, reprend le bon père avec un redoublement de joie et d'incrédulité?... Ce trait, d'un naturel si gai, nous paraît digne de Regnard.

Cette pièce est amusante. Si le Tartufe n'existait pas, elle annoncerait dans M. Delaville un talent comique d'un ordre très élevé. Autant qu'on peut en juger d'après l'impression de la scène, elle n'est point inférieure pour le style aux Comédiens, et leur est supérieure sous le rapport de l'intrigue et de l'intérêt. Sans offrir cette profondeur de pensée, cette connaissance intime du cœur qui révèle le génie et n'a jusqu'ici appartenu qu'à Molière, le dialogue, toujours conduit avec esprit et naturel, présente une foule de traits piquants, d'idées ingénieuses et parfois même de beaux vers. Le frag-

i. Il lui est enjoint de parcourir tout Paris, d'écouter ce qui se dit dans les halles, où un journal trouve beaucoup à prendre, de noter tout ce qu'il verra dans ses courses :

Les voleurs qu'on saisit, les voitures qui versent,

Les femmes, admirant des nageurs qui s'exercent, etc, etc. (C. L.)

5o -.è

-.i < 55

, '60

~4

65

yjo

75

[225]

ment suivant de la scène où Valcour et Dormeuil débattent le mérite des journalistes justifiera nos éloges :

VALCOUR

Comment se faire entendre Par des gens résolus à ne vous point comprendre? Que leur dire? A l'aspect du soleil qui nous luit, Monsieur ferme les yeux et prétend qu'il fait nuit. Voudra-t-il avouer que la littérature Reconnut de tout temps notre magistrature? Héritiers de Champfort, Laharpe, Marmontel,

Du dieu du goût comme eux nous desservons l'autel ; Nous opposons le frein d'une saine critique A l'école tudesque, au style romantique,

Et du Pinde français prévoyant les dangers,

Nous en fermons l'approche à tous dieux étrangers. Des jeunes écrivains nous dirigeons l'audace;

Nous éclairons pour eux les écueils du Parnasse, Nous soutenons leurs pas, nous échauffons leurs cœurs, Et tressons des lauriers pour le front des vainqueurs. D'après nos jugements la gloire se dispense;

Le mérite modeste obtient sa récompense;

Et le plat écrivain, sous nos traits accablé,

Aux fouets du ridicule est par nous signalé.

DU BUISSON

Voilà parler! ce sont des faits qu'il vous présente. Que répondre à cela?

DORMEUIL

Mais, que monsieur plaisante.

Il parle de justice et de sincérité 1

C'est qu'il veut éprouver notre crédulité.

Qu'en province du goût on vous nomme interprètes, Passe ; on y croit encore aux arrêts de gazettes.

80

85

90

95

100

105

[221

Mais ici nous savons à quoi nous en tenir;

A nous en faire accroire on ne peut parvenir.

On sait par quels moyens les éloges s'obtiennent; Que messieurs tels entre eux se vantent, se soutiennent; Que vous ne jugez plus l'auteur sur son talent;

Qu'il est jugé selon qu'il pense ou noir ou blanc.

On dit même tout haut, excusez ma franchise,

Qu'un mauvais écrivain, que Plutus favorise,

Des journaux, quand il veut, peut respirer l'encens.

VALCOUR

De tels discours...

DORMEUIL

Pour vous ne sont point offensants.

Votre délicatesse en rien n'est insultée;

La personne présente est toujours exceptée,

C'est l'usage.

VALCOUR

Vraiment, ceci devient trop gai.

DUBUISSON

Moi, de pareils propos je suis très fatigué.

Les vers où le journaliste explique à son valet les raisons pour lesquelles il se croit en droit d'injurier son ancien bienfaiteur disgracié, sont tout à fait à l'ordre du jour : c'est de la morale de notre siècle.

Hé d'où diable sors-tu ? ma conduite est fort sage : C'est le train d'à-présent, la coutume, l'usage. D'ailleurs, en nous servant, soyons de bonne foi,

On ne fait rien pour nous, on n'agit que pour soi : Tout est calcul. Ainsi de faveur, de louange

110

115

120

125

[227]

Entre nous et les grands il se fait un échange ;

Et tu conçois alors qu'un bienfaiteur n'est rien,

S'il n'est plus en état de nous faire du bien. Valbonne me servit, il me tira de peine,

J'en conviens; mais veux-tu que, nouveau Lafontaine, J'aille en une élégie exprimer mes regrets, Célébrer ses vertus et chanter ses bienfaits ?

Non, sa chute, Marcel, me dégage et m'acquitte; Perdant son portefeuille, il perd tout son mérite ; J'ai dû l'abandonner, puisqu'il est sans pouvoir,

Et vers son successeur détourner l'encensoir.

Le style de M. Delaville, dans la comédie, annonce beaucoup plus de verve et de talent que le style de M. Delaville dans la tragédie\*.

Les caractères sont en général habilement tracés. Cependant Valcour est plutôt un Tartufe qu'un Folliculaire; ce mot présente une idée complexe, et M. Delaville nous a peint un caractère simple dans le genre de l' Avare ou du Misanthrope. Valcour devrait être charlatan, il n'est qu'hypocrite : c'est là un défaut. Dormeuil, Sinclair, Belval et Agathe rappellent des originaux connus. Le rôle du valet Marcel est le seul qui appartienne en propre à M. Delaville : ce caractère assez neuf n'est pas sans mérite. Quant à Dubuisson, il sort de la classe des Gérontes ordinaires. L'auteur en a su faire un Bonhomme, qui n'est pas imbécile. Cependant si l'on se rend aisément raison de sa passion pour les lettres, on ne s'explique pas de

I. M. Delaville, comme M. Delrieu, est auteur d'un Artaxerce, joué il y a quelques années sur le théâtre de Bordeaux (C. L.).

130

135

140

145

150

155

[22

même son engouement pour un journaliste qu'il loge dans sa maison. Nous concevons qu'un Provincial, éloigné de Paris, considère les gazetiers comme des personnages importants; mais quel que soit notre respect pour les maîtres de la littérature et de la politique, nous pensons que lorsqu'on a l'honneur d'être admis dans leur familiarité, on est presque tenté de ne voir en eux que des hommes tout comme les autres : le rôle de Dubuisson blesse donc évidemment le vieil axiome : il ri est point de grands hommes pour leurs valets de chambre.

Nous ne pouvons terminer cet article sans relever l'indécence avec laquelle l'acteur Damas expose aux regards du public le titre du journal qu'il a bénévolement choisi pour son rôle de Folliculaire. Ce comédien, bien qu'il représente sur la scène un journaliste, ne devrait pas oublier qu'il est acteur, et comme tel soumis à la haute et immédiate juridiction du parterre.

H. [Victor Hugo.]

' 160

(65

170

175

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS

L'ARTISTE AMBITIEUX

Comédie en cinq actes et en vers ;

par M. THÉAULON.

Le savant évêque de Claudianopolis et le traducteur des Contes arabes, rapportent, dans leur Supplément à la Bibliothéque orientale de M. d'Her- belot, cette maxime des 1 Persans : Qui possède un art, peut dire qu'il est grand seigneur. Si cet apophtegme avait cours en France, M. Théaulon n'aurait pas fait sa comédie; on peut ajouter que nos artistes ne seraient pas plus pleins de leur importance qu'ils ne le sont.

La comédie que nous venons d'examiner est imitée du Tartufe, celle dont nous allons parler rappelle le Glorieux : rien de neuf sous le soleil. Un musicien, dont un comte a fait son gendre, aspire à devenir lui-même grand seigneur; pour se faire le fils adoptif d'un duc, il renonce à son père roturier, et n'est ramené aux sentiments de la nature que par le noble duc lui-même, lequel refuse de l'adopter, dès qu'il voit le chagrin du vieux père abandonné. Cette idée, évidemment empruntée à Destouches, est bien simple : il fallait remplir cinq

L'Artiste ambitieux représenté le 3 juin 1820. V. Hugo n'a pas repris cet article.

5

10

i5

20

[22!

grands actes. Avec du génie, on l'aurait pu; mais le génie n'est qu'une bagatelle, lorsqu'on a l'entente de la scène : M. Théaulon le prouve dans son Artiste ambitieux. Il donne à son musicien Raymond une femme, un beau-père, une belle-mère, un protecteur, un père; ce n'est pas tout, il lui adjoint une sœur et introduit de cette manière dans sa fable tout l'attirail qui suit les jeunes premières au théâtre. La sœur entraîne nécessairement un amant, nous aurons le musicien Remy, à qui son père l'a promise ; l'amant entraîne un rival, nous aurons le gentilhomme Delmar, préféré par l'artiste ambitieux : les cinq actes seront remplis, et si la scène menace de rester vide, nous verrons arriver un notaire et un huissier... Vos plaudite.

En blâmant les défauts du plan, nous rendons justice avec plaisir aux intentions dramatiques et à plusieurs scènes piquantes qui se rencontrent dans cet ouvrage. Nous avons remarqué entr'autres celle où Delmar prend le père de Raymond pour le notaire qui doit lui délivrer les trois mille francs que l'artiste, comptant sur la bourse de son père, a promis de lui prêter. Les caractères ne sont pas tous également soutenus. Celui de l'artiste ambitieux est dessiné avec timidité; celui du modeste Remy est beaucoup mieux tracé : Samson, jeune acteur plein de talent, le rend avec beaucoup de verve et de feu. On l'applaudit à juste titre lorsqu'il s'écrie :

Monsieur, je suis artiste, et de plus, fier de l'être.

Il est à regretter que Remy, qui offrait un heu-

F 25

30

35

! 40

45

: 5o

[230]

reux contraste avec Raymond, ne paraisse pas plus souvent sur la scène. Le rôle du duc d'Orgue- val, un des meilleurs de la pièce, est supérieurement joué par Lafargue, qui ferait bien de renoncer à la tragédie. On ne sait guère que penser d'Hortense, la noble épouse de Raymond; ces demi-intrigantes font peu d'effet au théâtre. La comtesse d'Oblincourt, belle-mère de l'artiste, est absolument nulle. Le comte, son mari, est un homme qui a la manie de faire des plans pour sauver la France : ce portrait de bien des solliciteurs est plaisant toutes les fois qu'il ne dégénère pas en caricature. Prenons pour exemple la table des chapitres de son mémoire, que le comte lit à sa femme :

De la nécessité de supprimer l'octroi.

De la nécessité de s'occuper de moi.

De la nécessité d'une réforme entière.

De la nécessité de me nommer préfet, etc., etc...

Cela n'est-il pas un peu naïf? Demandez à Messieurs tels et tels.

Il y a beaucoup d'esprit et d'originalité dans le rôle de l'huissier Mirliflore, qui vient prier Raymond de se rendre en prison avec une si aimable impertinence.

On doit louer l'auteur de n'avoir pas copié ce bon monsieur Loyal, type éternel de tous les huissiers depuis Molière. Delmar est un de ces faiseurs d'esprit à la mode; parle-t-il d'un héritier?

Il promène sa joie en voiture de deuil.

55

60

65

70

75

80

MÉLANGES

LES VAUDEVILLISTES,

(EXTRAIT D'UN OUVRAGE INÉDIT.)

Nous sommes dans le siècle de l'argent; et tout le monde aujourd'hui veut marcher avec son siècle; aussi que de trafics nouveaux! que d'industries inconnues à nos pères! tout s'achète, car tout se vend; et l'esprit et la conscience ont aussi leur cours à la bourse. Mais l'entreprise la plus plaisante, c'est à coup sûr l'entreprise de la gaîté publique ; le gouvernement qui n'est qu'un monopole légal et décoré d'un beau nom, ne se doute pas de l'importance de cette spéculation; il ferait payer patente à ceux qui l'exploitent.

Détrompés sur les illusions d'une vaine renommée, les Vaudevillistes courtisent plutôt la fortune que la gloire. Apollons contrebandiers, et courtiers d'esprit, la circonstance et l'à-propos, voilà ce qui les fait vivre; le ridicule et le scandale, voilà ce qui les enrichit.

i. On ne rencontre de nos jours que des vaudevillistes qui se croient littérateurs, et des littérateurs qui se font vaudevillistes; de telles usurpations, déjà scandaleuses, peuvent devenir funestes; nous croyons devoir les dénoncer au tribunal du bon goût (C. L.).

5

o

[5

[232]

Au reste, sa pièce n'en avait pas besoin : quoique la confusion de certaines scènes et la multiplicité des personnages annoncent en quelque sorte des habitudes d'opéra-comique, l'Artiste ambitieux renferme assez de parties estimables pour que son auteur n'eût pas à craindre une chute. Ce n'est pas une bonne comédie; ce n'est pourtant pas non plus une comédie médiocre.

H. [Victor Hugo].

1 10

] ] 5

MÉLANGES

LES VAUDEVILLISTES,

(EXTRAIT D'UN OUVRAGE INÉDIT.)

Nous sommes dans le siècle de l'argent; et tout le monde aujourd'hui veut marcher avec son siècle; aussi que de trafics nouveaux! que d'industries inconnues à nos pères! tout s'achète, car tout se vend; et l'esprit et la conscience ont aussi leur cours à la bourse. Mais l'entreprise la plus plaisante, c'est à coup sûr l'entreprise de la gaîté publique ; le gouvernement qui n'est qu'un monopole légal et décoré d'un beau nom, ne se doute pas de l'importance de cette spéculation; il ferait payer patente à ceux qui l'exploitent.

Détrompés sur les illusions d'une vaine renommée, les Vaudevillistes courtisent plutôt la fortune que la gloire. Apollons contrebandiers, et courtiers d'esprit, la circonstance et l'à-propos, voilà ce qui les fait vivre; le ridicule et le scandale, voilà ce qui les enrichit.

i. On ne rencontre de nos jours que des vaudevillistes qui se croient littérateurs, et des littérateurs qui se font vaudevillistes; de telles usurpations, déjà scandaleuses, peuvent devenir funestes; nous croyons devoir les dénoncer au tribunal du bon goût (C. L.).

5

o

5

[232]

Mais la profession de Vaudevilliste, en donnant. beaucoup, n'exige que peu d'avances; pour quelques-uns, l'esprit n'est pas même indispensable, et l'instruction la plus mince serait presqu'un ridicule; ennemis intrépides des Grecs et des Romains, ils ne méditent et n'admirent que le chansonnier des Muses ou les refrains du Caveau; et si les noms de Molière et de Racine ne leur sont pas inconnus, c'est qu'ils les ont rencontrés dans un Dictionnaire des rimes.

N'attendez pas de ces Messieurs une conversation piquante; leur esprit leur rapporte, et ils en sont avares.

Souvent aujourd'hui, trois ou quatre de nos chansonniers auteurs se partagent la paternité du même ouvrage; l'usage le veut ainsi. Fécond en nouveautés, notre siècle ne voit qu'associations de tout genre et chutes en compagnie; et pour les Vaudevillistes surtout ces sortes de culbutes ne sont pas rares; leurs coalitions sont de vrais complots contre la gaîté publique; on dirait qu'ils se cotisent pour avoir moins d'esprit. Qu'importe? Si l'entreprise ne fait pas fortune, personne au moins ne sera coupable de grande dépense de bons mots ; et quand on n'est pas riche, c'est vertu d'être économe.

Toutefois, qu'on n'aille pas croire nos vendeurs d'esprit et de quolibets inaccessibles aux fumées de l'amour-propre; la vanité seule console leurs revers, et donne du prix à leurs triomphes. La vanité leur a fait usurper le titre d'hommes de lettres, et à peine leur suffit-il aux jours de succès. Qui le croirait? Quand le bénéfice d'un ouvrage est

20

25

3o

35

40

45

50

(23

dans leur poche, ne prennent-ils pas le son des écus pour le bruit de la gloire ?

Distinguez-vous cet homme que la foule entoure? Sa physionomie est animée, son œil étincelle; il s'empêche d'avoir de l'orgueil : prêtez l'oreille; il parle avec mystère, mais se laisse iouer avec fracas; un mot de sa bouche est une bonne fortune : lui serrer la main, c'est un honneur. Est- ce un banquier devenu millionnaire ? Un savant d'hier, académicien aujourd'hui ? Vous n'y êtes pas. Cet homme bouffi de plaisir, importuné de caresses, fatigué d'éloges, est un Vaudevilliste dont la pièce n'a pas été sifflée.

Mais nous le proclamons avec joie. Si l'on est poursuivi de ces auteurs d'une gaîté froide et déplaisante, on rencontre quelques gens d'esprit, vrais apôtres de la folie et des plaisirs. Que ce petit nombre d'élus prêchent donc 1 seuls leur morale joyeuse; frondeurs malins, qu'ils frappent en riant le ridicule ; et ils verront toujours la foule applaudir à leurs triomphes, le bon goût sourire à leurs succès. Boileau ne refusait à la chanson ni ses conseils ni ses éloges, pourrait-on se montrer plus sévère que Boileau?

L. D. V... N. [L. D. Véron.]

,5

)0

:'65

> 70

[234]

LE CIMETIÈRE DE LUBEN

Et moi aussi j'ai voyagé aux terres lointaines, et dans les temps orageux le toit paternel n'a pas toujours abrité ma tête. Dans les gorges brûlantes des montagnes de Léon, j'ai regretté ce vent qui fait si doucement frissonner les flots de la Loire, et sur les rives du Niéper, j'ai imploré ce soleil de France qui pouvait seul ranimer mes membres glacés.

J'écrirai quelque jour ma vie féconde en traverses, les erreurs de ma jeunesse et de mes vaines amours. Je veux à l'avance vous conter ma promenade au cimetière de Luben.

Près des limites de la ville, sur le chemin qui conduit à Lieberose, s'élève un temple catholique à l'entrée d'une riante vallée.

C'était le soir. J'y dirigeai ma course solitaire.

J'aperçus à ma gauche un berceau chargé de fleurs : un ruisseau d'eau vive en embrassait les contours. J'approchai. Ce berceau, ces arbustes aux rameaux verts et nombreux, ces fleurs qui ne donnaient que des pensers de jeunesse, de vie et d'amour, recélaient sous leur ombre et dans leurs parfums une pierre tumulaire, présentant pour unique inscription les mots de Ludovic et de Suicide tracés en caractères gothiques. En jetant vers la source du ruisseau des yeux désenchantés, mes

5

10

i5

20

25

regards rencontrèrent ceux d'une jeune fille, qui, tandis que plusieurs agneaux paissaient à 1 l'entour d'elle, assise près d'une tombe à demi-rompue, balançait négligemment ses pieds nus sur la surface de l'onde. Alors seulement je vis que le tombeau de Ludovic n'était point le seul que renfermât. cette enceinte.

J'appelai la bergère; son corset était paré d'une rose et d'un souci fraîchement détachés du berceau. Ludovic vous était-il connu, bergère? — Non, dit-elle, ma naissance date du jour même de sa mort, mais je sais la complainte qu'a inspirée sa triste fin à un étudiant de Weymar, et, s'il vous plaît, je la chanterai. J'acceptai, et la bergère chanta en s'attendrissant par degré.

« 0 Ludovic! naguère encore l'orgueil et les délices du Tyrol, qui t'inspira de quitter le rocher natal? N'avais-tu pas un vieux père à qui ta main dût fermer les yeux? Et les anciens de ton hameau ignoraient-ils que l'air des villes est mortel à l'enfant des montagnes?

» Lorsque Ludovic apparut dans Luben beau comme la première aurore du printemps, toutes nos vierges devinrent rêveuses; et parmi tant de rivales de grâces et de jeunesse, Ludovic ne put remarquer que Jenny.

» Le cœur du vrai montagnard n'aime qu'une fois et à jamais. S'il est sans espérance, cet amour lui donne la mort... Et Jenny devait à quelques jours de là s'unir à son Dieu par des liens indissolubles.

» La fiancée du Seigneur est devenue son épouse. Le serment nuptial a retenti dans le sacré

o

J5

40

4

45

' «

< 50

55

[235]

sanctuaire; tout à coup un homme chancelle, il tombe, un poignard est fixé dans son sein, et son sang a rougi les degrés de l'autel.

» Jenny s'élance et reconnaît Ludovic. Elle saisit sa main défaillante qui se ranime pour serrer la sienne. C'est tout ce que je voulais, dit le suicidé. — Ludovic! s'écrie la vierge éplorée... Ludovic ne l'entendait plus. »

La bergère s'arrêta et me montra du doigt la tombe de Jenny. Comme celle du Tyrolien, elle avait été creusée le jour de la naissance de la jeune chanteuse.

XXX.

60

65

70

REVUE LITTÉRAIRE

ODE A NOTRE AGE ANALYTIQUE

Par M. NÉPOMUCÈNE LEMERCIER, de l'Institut de France.

Ce titre nous avait paru bizarre, mais trouvant la bizarrerie suffisamment expliquée par le nom de l'auteur, nous avons passé outre. Une dédicace, adressée à M. Colin, jurisconsulte, précède l'ode de M. Lemercier. La phrase suivante, pleine de modestie, contraste singulièrement avec l'œre pe- rellnius d'Horace : « Je souhaiterais que mon nom » pût durer pour qu'il rendît durable le témoi- » gnage de mon affectueuse vénération.» Malheureusement ce n'est pas la seule dissemblànce qu'il y ait entre le poète romain et M. Lemercier.

Jamais plus de choses n'ont été rassemblées dans une ode.

La liberté absolue n'est qu'un mot, l'égalité est une chimère que tout dans le monde tend à détruire. Point de société sans un souverain pouvoir, point de pouvoir juste sans de bonnes lois. La guerre engendra la royauté qui, selon M. Lemercier, fut usurpàtrice dans le principe. La religion fut instituée pour défendre les tyrans, mais il est un Dieu qui se révèle à l'âme. L'âme seule est

5

,"10

i5

20

[236

libre au milieu des esclavages du monde; trop de travaux corporels l'abrutissent, trop d'inaction y fait naître l'inquiétude et la turbulence. Après une apostrophe à la classique Ibérie, M. Lemercier conclut que la loi, protectrice de tous, doit être l'expression du vœu de tous. Conclusion étrangement amenée! dans ce mélange d'idées qui se succèdent souvent sans liaison, quelques-unes sont saines et judicieuses, d'autres et en grand nombre nous semblent plus que singulières 1 et demanderaient à être plus longuement réfutées qu'il ne nous est donné de le faire dans ce recueil. Nous ne nous occuperons donc que de la partie littéraire, et celle-là n'exige pas moins de critiques.

Nous ne reprocherons pas à l'auteur l'emploi de mots peu poétiques, de phrases barbares et inusitées, des enjambements sans grâce et sans effet; ces défauts tiennent à son style habituel : mais il en est de plus graves, au moins pour le genre lyrique. Le défaut capital de cette ode est dans le rythme qu'il a choisi, il est difficile de trouver une strophe moins harmonieuse que la suivante dont les idées sont d'ailleurs assez belles.

Dominateur superbe, un seul frein le fatigue :

Il (l'homme) respire l'orgueil jusque dans ses vertus, Est-il fort? il opprime : est-il faible? il se ligue :

Et sur ses rivaux abattus Fier de poser un pied coupable,

Il veut moins égaler qu'asservir son semblable,

Et sourit aux forfaits de splendeur revêtus.

Il est à remarquer qu'un léger changement pouvait détruire l'effet discordant du mélange des

j5

3o

35

40

45

50

[23'

rimes. Il suffisait d'observer un repos au quatrième vers (M. Lemercier l'a fait quelquefois), et de placer une rime masculine entre la seconde et la troisième, en ajoutant un vers à la strophe. L'oreille eût été satisfaite, et l'auteur plus maître de jeter de la variété dans la coupe de sa phrase poétique.

Il n'y a pas de strophe dans cette ode qui ne pût donner lieu à quelques réflexions critiques. Satisfaits d'en avoir indiqué le vice principal, nous ne relèverons pas toutes les expressions bizarres que M. Lemercier a employées, et nous préférons citer encore les deux strophes suivantes qui nous ont paru les moins irréprochables :

Si la loi ne soumet le peuple et le monarque,

Ou le prince est despote ou le peuple est tyran ;

Et leurs flatteurs armés des ciseaux de la parque

Les promènent de rang en rang-,

Invincible dans sa prudence,

La juste liberté n'est point l'indépendance ;

L'esprit altier de l'homme est né trop conquérant.

Celle-ci termine l'ode :

De l'humaine équité tracez le caractère :

Consacrez de nos jours les droits représentés ;

Fille du vœu de tous, la loi rend sans mystère

Des décrets de tous respectés :

Mais toute loi, fille adultère

Des sectes, des partis, de l'or, du cimetère,

N'est qu'un monstre, qui tombe aux cris des libertés,

Malgré cette ode, nous persistons à croire que M. Lemercier a un beau talent; mais il est depuis

55

6o

65

70

75

80

[2381

longtemps engagé dans une fausse route. Le désir de créer lui a fait abandonner les traces des maîtres : ses créations originales n'ont pas réussi. Qu'il s'arrête, il en est temps ; et si les dégoûts dont il a été abreuvé par les intrigues des comédiens du premier Théâtre, l'empêchent d'y rien faire représenter, l'auteur d'Agamemnon doit se présenter au second Théâtre-Français, où un succès le vengerait noblement et sûrement.

J. [Abel Hugo.]

HOMMAGE DE L'AVEUGLE DE NANTERRE AUX MÂNES DE S. A. R.

Msr LE DUC DE BERRI

Parmi les innombrables traits de bienfaisance que nous a révélés la mort du duc de Berri, on n'a sans doute pas oublié cet aveugle des environs de Nanterre, qu'il se plaisait à combler de ses aumônes. C'est une idée touchante que d'avoir mis l'éloge du prince dans la bouche du pauvre et donné pour panégyriste au bienfaiteur un des malheureux qu'allaient chercher ses bienfaits. Les regrets de l'Aveugle de Nanterre sont exprimés dans la petite pièce que nous annonçons avec naturel et simplicité. U. [Victor Hugo].

85

90

95

100

DÉCADENCE DE LA MARINE FRANÇAISE, SES CAUSES ET LES MOYENS

DE L'ARRÊTER;

Par ANGE P. DE L...

Cet ouvrage ne doit pas être confondu dans la foule des brochures destinées à mourir avec la circonstance qui les a fait naître. Si le malheur du temps a voulu que la décadence de notre marine pût être mise au rang des circonstances du jour, la manière dont M. Ange P. de L... a traité cette importante question, mérite de fixer l'attention.

Cet ouvrage était nécessaire, nous désirons qu'il soit utile.

Après avoir rappelé en peu de mots l'origine de notre marine, après avoir décrit ses progrès, les causes qui les ont accélérés ou entravés, il examine quels sont les moyens de lui rendre son ancienne splendeur, et présente ses vues avec la franchise d'un bon citoyen et la chaleur d'un homme qui a longtemps médité son opinion.

Il faut bien croire que les abus sont presque nécessaires, puisque tant de gens sont intéressés à les conserver. M. Ange P. de L... déchire sans ménagement le voile qui cachait ceux qui se sont introduits dans l'administration maritime. Il a mis le doigt sur la plaie, aussi pourra-t-il faire crier le malade. Après avoir montré le mal, il fait connaître le remède. Il ne nous appartient pas de

05

10

1 15

120

, 125

[239]

nous constituer juges de celui qu'il propose. Toutefois, et nous le disons franchement, nous avons vu avec peine qu'après avoir signalé les désastres de notre marine, il ait attaqué nommément ceux qu'il en a cru les auteurs. La cause qu'il défendait était assez belle pour se passer de pareilles raisons, et la brutalité de ses attaques nuit plus qu'il ne pense à la justesse de ses raisonnements. Il a même été une fois injuste, en rendant comptable du naufrage affreux de la Méduse le vénérable pair que la confiance dU: monarque avait placé au ministère à cette époque. Il eût dû se 1 rappeler que depuis longtemps notre ministre de la marine n'est pas le dieu de la mer, et qu'il ne saurait commander aux éléments.

Si l'espace ne nous eût manqué, nous aurions voulu prouver, en citant un passage de cet ouvrage, qu'il est du ressort du Conservateur littéraire, et nous y aurions trouvé occasion de donner au style de M. Ange P. de L... les éloges qu'il mérite toutes les fois qu'il ne s'occupe pas des personnes.

J. [Abel Hugo].

130

135

140

145

[240

VARIÉTÉS, NOUVELLES

LITTÉRAIRES, ETC...

L'Académie française a nommé M. le marquis de Pastoret pair de France, à la place vacante par la mort de M. le comte Volney. S. M. a confirmé le choix de l'Académie. Cette nomination a été faite conformément aux statuts de l'Académie, un mois après la mort de M. Volney. M. le marquis de Pastoret, qui a remporté plusieurs prix à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, est auteur de plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont une Traduction des Élégies de Tibulle, l' Histoire littéraire de France, tom. XIII, et l' Histoire de la législation. Il est un des orateurs remarquables de la chambre des Pairs, et passe pour être doué à un haut degré du talent de l'improvisation.

Le comité du second Théâtre-Français a, dit-on, reçu une tragédie de Pélage, de M. Al. Guiraud, auteur d'une ode charmante, qui a obtenu, en 1819, une violette réservée au concours des Jeux floraux.

\*\*\* M. Ancelot, auteur de la tragédie de Louis IX, vient d'obtenir de S. M. une pension de 2.000 francs.

5

no

15

; 20

.... On annonce que la décoration de la Légion d'honneur a été donnée à M. Delaville de Mir- mont, auteur du Folliculaire, pour sa conduite à Bordeaux lors des premiers temps de la restauration.

A la première représentation de la reprise de Démétrius, un sifflet se fait entendre. Holà, s'écrie M. D. placé au balcon, quelque acteur a-t-il bronché?

Le second Théâtre-Français annonce comme devant avoir lieu très incessamment la première représentation de la reprise de Spartacus, tragédie de Saurin.

Un poète aimable et gracieux, qui a de plus le mérite de rédiger le meilleur journal politique et littéraire du Midi, c'est désigner M. Edmond Géraud et la Ruche d Aquitaine, M. Edmond Gé- raud, disons-nous, vient d'obtenir en quelque sorte un double triomphe à deux théâtres de la capitale. Une de ses jolies romances, l'Hermite de Saint-Avelle, a inspiré deux pièces qui ont été jouées sous ce titre au Vaudeville et aux Variétés le même jour avec un égal succès.

M. Théaulon a concouru à la composition de l'un de ces Vaudevilles représentés tous deux le même soir que l'Artiste ambitieux.

Quelques personnes se sont étonnées de voir deux pièces sur le même sujet (l'Hermite de Saint-Avelle) représentées le même jour. S'il faut en croire les on dit, les faits relatifs à ces deux pièces présentent encore d'autres singularités. On les

25

3o

35

40

45

50

[241

prétend du même auteur, et cet auteur n'aurait pas été nommé. Voici ce qui nous a été rapporté. Un jeune officier d'état-major, qui donnait de grandes espérances, déjà connu par un opéra-comique agréable, avait conçu le premier l'idée de traiter le sujet de l'Hermite de Saint-Avelle. Il communiqua son travail à M. Th. en lui offrant, suivant l'usage, de le terminer en société. M. Th. voulait en faire un opéra-comique, et le jeune militaire, qui tenait à composer un vaudeville, remporta sa pièce et la termina avec M. S. Sur ces entrefaites, victime d'une déplorable affaire d'honneur, l'officier qu'avait épargné le sabre des Russes, mourut de la main d'un Français. Il laissa son travail à M. S. qui, s'en considérant comme légitime héritier, présenta la pièce aux acteurs des Variétés et la fit recevoir. Alors M. Th. qui s'était sans doute repenti de son refus, se ravisa, et, voyant le premier auteur mort, il n'imagina point qu'il dût s'abstenir de travailler surle même sujet. Sa pièce promptement achevée fut reçue au théâtre du Vaudeville. Cette anecdote explique les ressemblances qui se trouvent dans les deux pièces, ressemblances telles qu'il est impossible que les deux ouvrages n'aient pas été composés sur le même canevas.

On annonce comme devant être publiée très prochainement la traduction d'un poème épique, Roderick ou le dernier des Goths, de M. Southey, poète moderne anglais, très estimé de ses compatriotes.

... Un homme de lettres, déjà connu par plu-

.5

)0

j5

70

75

80

85

[242]

sieurs traductions estimées, s'occupe en ce moment de la traduction d'un autre poème, Marmion, du célèbre Walter Scott.

Nous avons dit quelque part, dans le Conservateur littéraire, que la rage des épopées tourmentait notre siècle. Voici encore un nouveau poème épique, Bathilde, reine des Francs, qui vient à point pour confirmer notre assertion. Cet ouvrage, en vers alexandrins et en dix chants, est de M"" la princesse de Canino. Les journalistes qui ont fait tant de bruit des deux épopées du prince, ont gardé le silence sur celle de la princesse. Est- ce par galanterie? Nous l'ignorons; mais nous avouerons notre regret de ne pas 1 trouver, dans ce poème, une occasion d'adoucir les critiques que nous avons faites des œuvres du mari, par les éloges que nous ferions de sa femme. Il semble que ces vers aient été inspirés par la muse qui a inspiré ceux de son époux, et, comme on sait, l'harmonie du style du prince de Canino est loin d'être passée en proverbe.

\* % Il est encore quelques âmes généreuses en qui se nourrit le désir de voir un jour la Grèce libre, et rendue à son ancienne splendeur. Chaque siècle voit s'élever un vengeur; et, jusqu'à présent, la fortune a été injuste. Le dernier des braves qui ont échoué dans cette noble entreprise, est le malheureux Riga, poète et guerrier. La dernière livraison des œuvres de lord Byron renferme une ode de ce descendant des anciens Grecs, que nous ne pouvons passer sous silence, à cause de l'analogie singulière qui se trouve entre quelques-unes

90

95

100

io5

110

115

[243

des idées de cette pièce, et celles d'une chanson fameuse dans notre sanglante révolution. Voici les deux premières strophes de l'ode grecque.

Ier GREC

Levez-vous, fils des Grecs, le jour de gloire est arrivé; montrez-vous dignes de vos ancêtres.

CHŒUR

Enfants des Grecs, aux armes ! et que le sang de notre ennemi coule par torrents à nos pieds.

L'éditeur des œuvres du Dante anglais cherche à justifier M. Rouget de Lille du reproche de plagiat (comme si une traduction était jamais un plagiat), en faisant observer que les mêmes circonstances peuvent faire naître les mêmes idées. Nous ne pouvons admettre qu'il faille regarder comme identiques la situation d'un peuple qui prend les armes pour se soustraire à l'esclavage, et celle de quelques factieux qui, après avoir assassiné leur souverain légitime, s'unissent pour opprimer leur malheureuse patrie.

Ces jours derniers, le plus innocemment du monde, nous parcourions un pamphlet, déjà oublié, sur Jérôme et la cour de Westphalie, et dont, à raison de son sujet entièrement politique, nous ne pensions pas que le titre même dût jamais figurer dans ce recueil; le quatrain suivant vint à frapper nos regards. Il était, dit le pamphlétaire, dirigé contre un ministre westphalien, d'une présomp-

, 0

15

3o

'35

40

(45

[244]

tion fabuleuse et d'un talent singulièrement ordinaire. Ce n'était point M. Beugnot.

Midas avait des mains qui changeaient tout en or. Que monsieur de Bulow n'en a-t-il de pareilles! Pour l'État épuisé ce serait un trésor;

Mais, hélas I de Midas il n'a que les oreilles.

Cette épigramme est antérieure de trente-trois ans à l'improvisation d'un royaume de Westpha- lie. On peut s'en assurer dans les mémoires de Ba- chaumont, tome IV, édition de 1774'. Cependant, l'auteur du pamphlet n'hésite point à l'attribuer au poète Bruguière, qui se trouvait alors à la cour de Cassel.

• Nous sommes trop peu versés dans la littérature westphalienne pour connaître un poète de ce nom. Nous aimons toutefois à le croire pur du plagiat dont la citation du pamphlétaire anonyme le rend en quelque sorte responsable.

En somme

« C'est un larcin bien innocent »

dirait M. Étienne.

« Plût à Dieu que nous n'en eussions pas d'autres à reprocher à nos administrateurs, lettrés ou non... » pourraient dire les Westphaliens.

M. Benjamin Constant de Rebecque, exhomme de lettres, actuellement publiciste et membre de la chambre des députés, vient tout-à-la-

1. Substituez seulement notre contrôleur à M. de Bulow (C. L.).

i5o

155

160

165

170

[2

fois d'obtenir un grand triomphe sur la littérature, et de procurer à l'État une grande économie, en faisant refuser par la Chambre une somme de quarante mille francs, destinée à donner des encouragements aux gens de lettres. Le but du député libéral est, dit-il, d'empêcher que cette somme ne serve à soudoyer quelques pamphlétaires ministériels. Nous ignorons si le ministère actuel se proposait d'accorder à la littérature les encouragements portés en ligne de compte au budget; mais ne l'eût-il pas fait, un ministère plus ami des lettres pouvait le faire, et M. Benjamin Constant en ôte les moyens. Quant à la motion en elle-même, nous n'en sommes pas étonnés. La littérature est l'ennemie naturelle de la politique; un peuple éclairé par de bons ouvrages littéraires est plus tranquille et moins disposé à se laisser égarer par les sophismes de ces écrivains qui voient dans un Larochejacquelin, un traître à la patrie, et un héros dans le général Lafayette.

Une comédie en trois actes et en vers, le Jeune Poète, de MM. Audibert et Ancelot, est la première qui doit être jouée au Théâtre-Français.

Pour balancer le succès du Vampire (mélodrame dégoûtant et si monstrueux, que les auteurs, MM. Ch. Nodier et Carmouche, n'ont pas osé se faire connaître), le théâtre de la Porte Saint- Martin se prépare à représenter la traduction littérale en prose de la Marie-Stuart de Schiller.

On annonce comme très prochaine la publication du second volume de l' Essai sur l'indiffé-

5

.0

.5

>o

1

)5

'X)

rence en matière de religion, par M. l'abbé F. de La Mennais. Le plus bel éloge qu'on pourra faire de ce volume, sera de dire qu'il n'est point inférieur au premier.

SUR QUELQUES PHRASES

DU DÉFENSEUR.

Quand parut la loi sur la censure, le premier de nos écrivains dut faire le sacrifice que lui imposait la dignité d'un haut rang, et d'une réputation plus haute encore. M. de Chateaubriand cessa d'écrire dans le Conservateur : ce recueil célèbre perdant son soutien, cessa de paraître; la France, en s'en affligeant, avait prévu cette conséquence de la retraite du noble pair.

Cependant le Défenseur, rédigé par des écrivains à qui leur position permettait d'écrire sous la censure, apparut pour succéder au Conservateur : tout royaliste dut se réjouir de cette tentative, et toutefois s'étonner de lire sur l'affiche où cet ouvrage était annoncé, que le Défenseur était entrepris par les rédacteurs les plus distingués du Conservateur : on ne pouvait oublier sitôt que M. de Chateaubriand n'écrivait plus.

Nous, qui, à une profonde estime pour les deux hommes éminemment distingués qui figurent à la tête des auteurs du Défenseur, avons toujours joint les vœux les plus vifs pour la prospérité de

205

5

10

15

20

[:

cet utile ouvrage, nous ne voulûmes voir que la faute de l'imprimeur, dans ce qui aurait été l'inconvenance la plus grave (pour ne pas dire plus) de la part des rédacteurs. Par suite de cette persuasion, complètement détruite maintenant, nous gardâmes à ce sujet un silence que nous sommes forcés, bien à regret, de rompre aujourd'hui.

Personne n'a oublié le discours dans lequel M. le général Foy, à la séance du 1er juin, guidé en cela par l'opinion publique, plaça M. le vicomte de Chateaubriand à la tête des royalistes de France; et la réponse où M. de Corbière lui- même, un des premiers appuis de la monarchie, reconnut noblement, dans cet illustre pair, l'autorité d'un grand caractère, et la suprématie d'un beau génie. Le Journal des Débats, imitant l'honorable député breton, vit M. de Chateaubriand à la place que lui assignent l'admiràtion de l'Europe, l'attachement des royalistes, et la rage des révolutionnaires. Le Défenseur (IIe livraison, page 517) s'est étonné de l'hommage rendu par le Journal des Débats à l'immense supériorité de ce grand homme d'État. Nous nous étonnons à notre tour, avec tous les amis du trône, de l'étonnement du Défenseur. Le Défenseur trouve hyperboliques ces qualifications de chef et de maître, prodiguées, dit-il, à M. de Chateaubriand. Voilà qui est étrange : en exceptant les membres augustes de la famille royale, chefs et maîtres naturels de tous les Français, à qui donc le Défenseur donnerait-il le titre de chef des royalistes (puisque les royalistes sont aujourd'hui un parti qui conspire contre la révolution) ? Certes, il l'a amplement mérité et chère-

.5

iO

35

'40

.

: 45

,, 5o

[247]

ment payé, ce titre si beau et si dangereux, celui qui a été, quoique semble encore dire l e Dèfenseur (pag. 504), la plus ferme colonne du Conservateur, ouvrage qui, suivant notre duc de Berri, sauvait la monarchie. Oui, nous le disons hautement, il est bien notre chef, l'auteur de Buonaparle et les Bourbons, de la Monarchie selon la Charte, de la Notice sur la Vendée, des Mémoires sur Msr le duc de Berri... Il est superflu, au reste, de rappeler les titres du noble pair : nous énonçons une opinion qui n'a pas besoin d'être démontrée, opinion générale, opinion européenne, opinion qui résisterait aux efforts mêmes que M. de Chateaubriand, par une modestie excessive, pourrait faire pour la détruire. Pourquoi répéterions-nous une apologie qui est dans la bouche de tout le monde? Ses détracteurs eux-mêmes font l'éloge de ce généreux écrivain, parla confiance avec laquelle ils osent le déprimer; ils se reposent sur son âme grande et simple; ils savent bien que sa modestie, qui n'est comparable qu'à son prodigieux talent, l'empêchera toujours de 1 repousser des attaques, d'ailleurs si au-dessous de lui. Pour nous, comme littérateurs et comme royalistes, c'est notre devoir de protester contre toute usurpation, et de défendre, de notre mieux, celui qui est trop fort pour se défendre lui-même. Nous rappellerons surtout à ceux qui s'élèvent contre lui, ce que le noble pair a pu oublier lui-même, mais ce dont ils devraient éternellement se souvenir, les services qu'il a rendus aux royalistes en général, et les obligations que lui ont en particulier ces mêmes écrivains, qui se montrent ainsi doublement in-

55

60

65

70

75

80

85

[2.

grats envers lui : qu'ils pèsent bien nos paroles. Nous ne nous étendrons pas sur cette distinction qu'établit le Défenseur, entre les opinions et les doctrines; nous sommes partisans de toutes les opinions vraiment généreuses, monarchiques et constitutionnelles, et nous n'oublions point que nous parlons ici en présence d'une faction atroce, qui a abusé de tout, et pourrait abuser également de nos discussions. Espérons que le Défenseur reconnaîtra lui-même son tort, auquel n'ont point participé, nous en demeurons convaincus, les hommes supérieurs qui brillent au premier rang parmi ses rédacteurs, et dont le caractère n'est pas moins honorable que le talent.

D'ordinaire, quand nous prenons cette plume, consacrée au service de la monarchie, c'est avec un vif sentiment de joie : aujourd'hui, ce n'a pas été sans un véritable regret; ces pages, que la vérité sévère a dictées contre des royalistes, nous ont été bien pénibles à tracer; toutefois, au malheur de parler contre des hommes monarchiques, s'est jointe une grande compensation, celle de renouveler le témoignage de notre admiration pour le plus illustre génie du siècle.

Les Rédacteurs

Du Conservateur Littéraire t.

i. L'exemplaire de Juliette Drouet attribue cet article à Victor Hugo.

5

o

DIX-SEPTIÈME LIVRAISON (JUILLET 1820).

POÉSIE

EXORDE

D'UN POÈME HÉROÏ-COMIQUE INÉDIT INTITULÉ :

NAPOLÉON EN RETRAITE, OU LE NOUVEAU SEIGNEUR DE VILLAGE.

Je chante ce héros qui régna sur la France

Par le droit du plus fort, qui vaut bien la naissance; Ce conquérant si grand, si cher à ses sujets,

Si funeste surtout aux malheureux Anglais;

Qui, jaloux de s'instruire, allait par intervalles Visiter ses voisins et voir leurs capitales,

Et qui nous eût menés à Pétersbourg tout droit,

Si le mois de novembre avait été moins froid.

D'autres, et j'en pourrais compter une douzaine,

Si vous vouliez aider ma mémoire incertaine,

Tant que Napoléon sut conduire son char,

Le plaçaient sans façon au-dessus de César.

A l'envi l'un de l'autre ils battaient la campagne; Devant lui s'éclipsaient Auguste et Charlemagne : C'était au moins un Dieu ; mais la chance a tourné : On redevient mortel lorsqu'on est détrôné.

De l'aveugle déesse éprouvant les outrages, Napoléon n'a plus de poète à ses gages.

Muet, quand mille voix le portaient jusqu'aux cieux, Moi, je veux le chanter, quand il est malheureux.

: 5

10

. i5

s. 20

[249]

Muse, dis-moi comment ce soldat philanthrope, Qui, gêné, disait-il, étouffait en Europe,

Après s'être paré des titres d'Empereur,

De Roi, de Protecteur et de Médiateur,

Après avoir, dix ans, distribué des trônes,

Marché sur les débris des sceptres, des couronnes, Supprimé l'indigo, le sucre et le café,

Fait de perkale anglaise un vaste auto-da-fé, Forcé le roi d'Espagne à coucher dans la rue,

Et réduit le Saint-Père à portion congrue;

Enfin, après avoir, par de fort beaux décrets, Réuni pour toujours à l'empire français Les rivages du Tibre et les Bouches de l'Elbe, Comme un petit préfet tomba dans l'ile d'Elbe ! Dis-moi comment, lassé d'un ennuyeux repos,

Il reprit un beau jour son métier de héros, S'embarqua, vint en France, et s'arrêtant à peine, Ne fit de Waterloo qu'un saut à Sainte-Hélène!

................

Napoléon-le-Grand (car enfin il est juste

D'appeler par son nom ce personnage auguste), Napoléon régnait : je n'examine pas Si toujours la justice avait conduit ses pas.

Le succès justifie; et quoi qu'on puisse dire, Est-on jamais coupable au sommet d'un empire?

Il était sur le trône, et son conseil-d'état,

Ses ministres, sa cour, ses journaux, son sénat, Tous l'avaient proclamé le maître de la terre,

Le plus grand roi du monde et le dieu de la guerre. Il le crut : ses regards, d'orgueil étincelants,

Ne virent à ses pieds que des mortels tremblants. Quand on parvient si vite à la toute-puissance,

On prend, plus vite encor, le ton de l'insolence.

A ses meilleurs amis, devenus ses valets,

25

3o

35

40

45

50

[2î

Le Grand-Napoléon donnait quelques soufflets.

Des jurements affreux, inconnus à la halle, Décelaient fort souvent sa rage impériale ;

Et le pauvre R..., tandis qu'il a vécu,

Reçut plus d'une fois des coups de pied au...

Mais laissons un moment ces scènes domestiques :

Occupons-nous plutôt des affaires publiques.

Un jour, sortant du lit, mais non pas du sommeil, Chez lui Napoléon appelle son conseil.

On arrive aussitôt, chacun en grand costume.

(Vous savez qu'au hasard d'attraper quelque rhume, En hiver, en été, la nuit comme le jour,

Tout son monde était prêt à paraître à la cour.) Messieurs, dit l'empereur...

Depuis quatre ans je règne, et mes drapeaux vainqueurs Des rois mes alliés ont fait mes serviteurs.

En six mois j'ai battu la Prusse et l'Allemagne ; Mais c'est peu pour ma gloire, et je songe à l'Espagne 1 J'ai formé, cette nuit, les plus vastes projets :

Sur notre continent j'attire les Anglais;

Leur sang en rougira les sillons; et l'automne Verra mes étendards sur les tours de Lisbonne.

Il pourra m'en coûter cinq cent mille soldats...

Un sénatus-consulte, il n'y paraîtra pas.

Monsieur Cambacérès, sous votre présidence,

Il faut, demain matin, convoquer la séance.

Que sans délai la banque ouvre son coffre-fort;

Et vous, monsieur Regnault, vous ferez un rapport, etc.

TÉZÉNAS DE MONTBRISON.

)5

)0

35

1]0

f.75

' 80

[251]

DISCOURS

SUR LA NAISSANCE PROGRESSIVE DES ARTS

Esclave d'un besoin, dont l'aiguillon le presse,

Vers un mieux fugitif l'homme marche sans cesse; Chaque jour son génie ouvre un nouveau chemin ;

Dans la nature entière il a porté la main ;

L'empreinte en est partout, partout j'en vois la trace.

Du globe qu'il habite interrogez la face !

Ces vergers si féconds, ces élégants bosquets,

Les trésors jaunissants de ces vastes guérets,

Ces pampres, ces coteaux où l'olivier abonde,

N'ont point prêté leur charme aux premiers jours du monde

La triste aridité régnait sur l'univers;

De formidables bois les champs étaient couverts, Et l'homme, demi-nu, sous leur stérile ombrage, Demandait sa pâture à quelque arbre sauvage. Tel était son destin, quand il çréa les arts.

0 spectacle nouveau, plus fait pour ses regards! Aux métaux amollis il commande des formes;

Il délivre le sol de ses forêts énormes;

Son bras, armé de fer, dompte les animaux;

On voit les toits fumeux se grouper en hameaux : Par un glaive tranchant la terre est sillonnée,

Et l'épi s'embellit sur sa tige étonnée.

Que vous dirai-je enfin, ces travaux surprenants, De l'humaine industrie utiles monuments,

Sont nés tous par degrés sous un instinct céleste : Le besoin commença; le plaisir fit le reste.

5

10

i5

20

25

[252

Ainsi l'homme exerçant son génie inventeur, Explore pas à pas les routes du bonheur;

La volupté des sens en fut d'abord la source.

À ce premier élan s'il eût borné sa course,

Sans doute que, pourvu d'organes si parfaits,

Il eût encor marché le maître des forêts ;

Mais il avait une âme, et ce fut sur ses ailes Qu'il prit un vol sublime à des plages nouvelles. Que de temps fallut-il, de travaux et d'efforts Avant que, s'échappant de la prison du corps,

A l'aide de l'étude et des expériences,

Son esprit vînt planer sur le champ des sciences! Ici tout s'agrandit. Et la terre, et les cieux,

Lui disent leurs secrets et s'ouvrent à ses yeux : Dans l'océan des airs il voit flotter les mondes ;

Il s'empare des vents et marche sur les ondes;

Le calice des fleurs lui verse la santé ;

Ses chiffres, d'un pas sûr, vont à la vérité;

Après s'être élevé jusqu'au moteur suprême,

D'un regard curieux il descend en lui-même,

Et la sage raison l'armant de son flambeau,

Lui montre encor la vie au delà du tombeau.

Les beaux-arts ont leur tour, ces enfants du génie, Qui, tout brillants d'éclat, de chaleur, d'harmonie, De la riche nature imitateurs puissants,

Exaltent la pensée et ravissent les sens. Innombrables bienfaits de notre intelligence ! Malheureux, les mortels, qui, toujours dans l'enfance, Habitants de la nuit, d'erreurs environnés,

Dans les besoins du corps restent emprisonnés! Tout entiers aux travaux que leur état réclame, Comme un vain instrument ils délaissent leur âme; Ils la sentent à peine, et ce feu, sans vigueur, Languit, presqu'ignoré, dans le fond de leur cœur. Au vent des passions parfois il se rallume;

Mais si terrible alors, que sa fureur consume;

io

5

o

5

.0

:5

o

(2531

Volcan impétueux, il renverse et détruit :

Le crime l'accompagne, et le remords le suit?

Parmi les animaux qu'au milieu de l'espace,

Notre sphère aplatie emporte à sa surface,

Si l'homme au premier rang siège avec majesté,

A son intelligence il doit sa royauté :

Elle a mis dans sa main le sceptre de la terre. Gardez donc avec soin ce trésor salutaire,

Attisez cette flamme, entretenez ce feu Dont le premier rayon tomba du sein de Dieu.

Nous le négligeons trop. Nos passions frivoles Demandent le bonheur à de vaines idoles ;

Éblouis par l'éclat d'un fragile dehors,

Nous cherchons les grandeurs, les rangs et les trésors; La fortune qui fuit nous entraîne après elle;

Nous courons, haletants, derrière l'infidèle ;

Nous consumons nos jours sans espoir de repos.

Oui, depuis que le monde est sorti du chaos, Fortune, tes faveurs furent seules briguées !

C'est pour toi que les mers sans cesse fatiguées, Virent de toutes parts les mortels vagabonds Errer, aventurés sur leurs gouffres profonds ;

C'est pour toi que, s'ouvrant des routes inconnues, Quelques-uns plus hardis voguèrent dans les nues, Pour toi, des malheureux, du soleil ignorés,

Se plongèrent vivants dans des tombeaux dorés ; Pour toi, déracinés, les trônes s'écroulèrent;

Pour toi, des flots de sang en tous lieux ruisselèrent ; L'homme détruisit l'homme, et ton féroce autel Vit le frère vainqueur teint du sang fraternel !

Puisse un Dieu, suspendant ta course fugitive, T'enchaîner à jamais sur l'infernale rive,

Et souffler dans nos cœurs cette sérénité Qui fut toujours ma joie et ma félicité !

65

70

75

80

85

90

95

[25

Fidèle nourrisson des vierges du Permesse,

Je laisse aller aux vents la crainte et la tristesse.

Que le sombre Ottoman, dont le front a pâli, Retienne le tonnerre allumé contre Ali t ;

Que l'Espagnol combatte aux champs de Carthagène, Et baigne de son sang la plage américaine ;

Sans balancer jamais ni les droits, ni les torts,

Poète et paresseux, je chante et je m'endors.

J.-J. ADER.

A UN AMPHYTRION MÉTROMANE -

(Martial, lib. III, ep. 45).

J'ignore si Phébus a reculé d'horreur

Devant le festin des Atrides;

Mais franchement, Paulin, tes soupers me;fontpeur.

Ce n'est pas qu'ils ne soient splendides :

Tes vers seuls gâtent tout. Je te jure ma foi,

Que les gourmands les plus avides

En seraient quand tu lis, dégoûtés commejnoi.

Au lieu de ces nombreux services

De mulets, de turbots, de truffes, d'écrevisses, Veux-tu me régaler?... tais-toi.

De KÉRIVALANT.

1. On disait que le grand-seigneur avait suspendu ses préparatifs de guerre contre Ali, pacha de Janina. (C. L.)

2. Cette épigramme est extraite d'une traduction en vers de Martial, par feu M. de Kérivalant, que M. de Labouïsse, son ami, est chargé de publier. (C. L.)

o

ro5

ÉPITAPHE GÉNÉRALE

DESTINÉE AU CIMETIÈRE DU MONT-LOUIS\* SURNOMMÉ LE PÈRE-LA-CHAIZE.

0 vous que la pitié, le devoir ou l'amour

Conduit à ce vaste séjour Et de la mort et du silence,

Oubliez un moment vos projets, vos travaux,

Songez à vos plaisirs, suivis de tant de maux,

Et sachez, deux jours à l'avance,

Vous choisir une place entre tous ces tombeaux, Creusés à si peu de distance !

LAFONT D'AUSSONNE.

I. Maison de campagne donnée par Louis XIV au père La Chaize son directeur. A la révolution, ce domaine appartenait au prince de Conti, qui, après avoir agrandi les jardins, en avait fait un lieu de délices... (C. L.)

115

I20

[2;

REVUE POÉTIQUE

MM. DE LABOuïsSE. — CIPEIREL. — AUG.

RICHOMME. — L. A. DE LA VILLES- TREUX. — GASP. DESCOMBES.

Nous sentons nous-mêmes toute l'insuffisance de ce titre; cependant, dans l'impossibilité de qualifier d'une manière plus précise ce genre de revue que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs, nous les engageons à passer outre avec nous.

Un poète aimable, et ce qui est plus rare encore peut-être, un poète fidèle, M. de Labouïsse, nous fait parvenir une élégie imitée de Tibulle, Ma Maladie, où l'on trouve à 1 la fois les sentiments d'un bon père, d'un bon époux et d'un bon Français. Nous regrettons d'être forcés de nous borner à la citation suivante. L'auteur, dangereusement malade, se plaint d'être enlevé si tôt à la vie :

Mes parents m'ont vu naître alors que le destin Conduisit dans la tombe et Jean-Jacque et Voltaire, Quand le tendre Parny, quand l'aimable Berlin, Célébraient des Amours le pudique mystère.

Hugo n'a conservé que les dernières lignes de cet article dans Littérature et Philosophie mêlées, t. I, p. 181.

5

lio

i5

[256]

Pourquoi de la vigne arracher Le raisin qui mûrit encore?

Pourquoi sans pitié retrancher

Du rameau verdoyant le fruit qui le décore?

A cette élégie est jointe une idylle du même auteur, La Solitude, où des idées gracieuses sont exprimées avec bonheur. Les premiers vers de cette pièce rappellent le début d'une ode d'Horace :

Trop heureux le mortel qui, près de sa compagne, Jouit d'un pur amour, d'une belle campagne,

Qui connaît son bonheur et sait borner ses vœux A cultiver les champs qu'il tient de ses aïeux!

On lira sans doute avec plaisir les vers qui terminent cette idylle :

Enchanté du présent, sans craindre l'avenir,

Sous le chaume en secret il secourt l'indigence,

Et d'un vertueux souvenir Se prépare la jouissance.

Ainsi dans le bonheur s'écoulent tous ses jours :

A ses voisins il sait se rendre utile,

Son cœur n'est occupé que de chastes amours,

Son corps est toujours sain et son âme tranquille.

Il a pour confident un sage et digne ami,

Qui, dirigeant sa jeunesse docile.

Contre les coups du sort l'a souvent affermi.

Chaque nouveau revers le trouve aussi facile : Sainte et pure amitié dans tes bras endormi,

Par toi la douce paix-entre dans son asile.

Oui, de chagrins rongeurs il n'est point dévoré 1

Que son nom s'éteigne sans gloire

20

25

3o

35

40

45

[2

Satisfait de vivre ignoré,

Cultivant pour lui seul les filles de mémoire,

Deux mots, et c'est assez, composent son histoire :

« Il vécut juste et fut pleuré. »

Ces vers, pleins de fraîcheur et d'abandon, ne présentent qu'une tache bien légère, et que M. de Labouïsse fera aisément disparaître.

Nous avons reçu quelques chansons. C'est avec regret que nous annonçons à leurs auteurs la loi que nous nous sommes faite, de n'en point insérer dans ce recueil. Ils en sentiront aisément la raison. Nous croyons toutefois devoir faire une exception en faveur des couplets de M. Cipeirel, intitulés : Le Grenadier. Ils ont le mérite de peindre heureusement le noble et franc caractère d'un vrai soldat français :

Air : du Dieu des bonnes gens.

Du colonel chéri pour sa moustache,

Des ennemis connu pour sa valeur,

A cinquante ans dans Auvergne sans tache Des caporaux mon père était la fleur.

Fils de soldat, les mots honneur et France Sont les premiers que j'ai su bégayer,

Et j'ai grandi, bercé par l'espérance

D'être un jour grenadier.

J'avais quinze ans, mon cœur mieux que ma taille Justifiait ma noble ambition,

Mais il fallait encor qu'une bataille De le prouver m'offrit l'occasion.

5

iO

■>5

70

75

Je la saisis : à l'Anglais qu'on repousse, Comme tambour je marche le premier,

Et sur-le-champ, bien qu'il me manque un pouce, On me fait grenadier.

Avec ardeur j'ai servi ma patrie Dans ses revers comme aux jours de bonheur; En me voyant un factieux s'écrie :

Pour qui tiens-tu?... Je ne tiens qu'à l'honneur. L'honneur me dit : Sois fidèle à ton maître, Le lis royal est ami du laurier;

Pour le trahir il faudrait ne pas être

Français et grenadier.

Ou pourrait croire que l'air sur lequel se chantent ces couplets n'a pas été choisi sans malice.

Une élégie traduite de l'allemand, Blanche et Wilhelm, insérée dans la XIII\* livraison du Conservateur littéraire, a inspiré à M. Auguste Richomme l'idée de l'imiter en vers. Il nous a adressé son imitation de notre traduction. Nous extrairons quelques passages de cette pièce. M. Richomme peint Blanche seule sur la montagne où elle vient attendre son pasteur,

Son bien-aimé Wilhelm 1 ce Wilhelm qu'elle adore, Qui préféra si jeune encore

La patrie à l'amour, et la gloire au bonheur.

« Tu ne reviendras plus auprès de ta bergère,

» Mes pleurs sont impuissants, mes vœux sont superflus. » Wilhelm 1 mon bien-aimé 1 tu ne reviendras plus! »

Disait la nymphe solitaire,

Et le vent qui mugit déchaînant ses fureurs,

Par d'affreux sifflements répondait à ses pleurs !

80

85

90

95

100

105

[1

Ces vers sont touchants; les suivants, où est retracée la douleur de Wilhelm après son meurtre involontaire, ne manquent pas d'énergie :

Un corps tout palpitant et de sang tout couvert, Dans ce moment funeste à sa vue est offert;

Il voit le fer lancé par sa main meurtrière,

Et s'accuse déjà du plus grand des forfaits 1...

Mais que devient son sort et quelle est sa misère Quand de Blanche expirée il reconnaît les traits!... Wilheim! car c'était lui, Wilhelm n'a pas de larmes, Il est pour les mortels de muettes douleurs;

Wilhelm, sans répandre de pleurs

Contemple le trépas et lui trouve des charmes!...

On trouve dans la pièce de M. Richomme, qui, sans doute, est jeune encore, des traces d'un talent qu'il aurait tort de ne pas cultiver.

Il y a de bons sentiments et de bons vers dans une Ode contre les ennemis de la Légitimité, que nous transmet M. L.-A. de la Villestreux. Cependant des prosaïsmes assez fréquents et le défaut presque absolu de mouvements lyriques nous empêchent d'insérer cette pièce. Nous en transcrirons quelques passages qui pourront mettre le lecteur à même de casser notre jugement sur M. de la Villestreux, s'il lui semble trop sévère. La fin de la strophe suivante n'est pas dépourvue de force.

Vous frémissiez à la pensée D'un royaume long-temps heureux,

Sous une famille empressée A recueillir ses justes vœux.

•>; I i

V

D

-5

to

c 35

[2551

Un avenir si favorable, Sans doute, s'est peint effroyable A vos yeux voilés par l'erreur; Toujours turbulents, indociles, La crainte de dormir tranquilles A soulevé votre fureur.

Les vers que l'on va lire sont trop d'accord avec nos vœux et ceux de toute la France pour que nous ne les citions pas :

Mais, cruels, de votre allégresse Modérez l'élan factieux. Du ciel la bonté vengeresse Fait luire l'espoir en nos yeux. Berri nous l'a permis lui-même, Lorsque, près du terme suprême Qu'il considérait sans effroi, Il dit à son auguste amie : « Ma femme, ménage ta vie » Pour l'enfant qui naîtra de toi. »

Oui, nous embrassons l'espérance Qu'un jeune et noble fils de France Viendra confondre les pervers; Et que, loin de saisir leur proie, Les coupables verront leur joie Se changer en regrets amers.

M. de la Villestreux est auteur de l' Hommage de l'Aveugle de Nanterre à SVf. le duc de Berri, dont il a été rendu compte dans la précédente livraison.

140

145

150

155

160

i65

[2

Nous devons avertir les lecteurs qui nous adressent des poésies érotiques, qu'il nous est absolument impossible de les admettre dans le Conservateur littéraire. De ce genre est une pièce, envoyée au bureau par M. Gaspard Descombes, qui n'est dénuée ni de grâce, ni d'élégance, ni de fraîcheur; elle est intitulée : Souvenir ; M. Descombes décrit son bonheur, et termine ainsi :

Sur sa bouche errait le sourire,

Ses yeux étaient pleins de douceur,

Et dans les miens ils pouvaient lire Et ma tendresse et mon bonheur.

Mais soudain arrive une mère,

Et, pareil à l'ombre légère,

Hélas! mon bonheur s'est enfui :

Un souvenir moins éphémère,

Une image moins passagère,

Est ce qui me reste de lui.

Le dernier de ces vers peut donner lieu à une observation 1 grammaticale que nous soumettons à l'auteur; il faudrait : qui m eit reste et non qui me reste de lui.

La rime est une esclave et ne doit qu'obéir.

Au reste, nous croyons utile de prévenir en passant nos jeunes poètes contre le genre érotique qui diffère beaucoup du genre purement élégiaque. Et ici nous nous bornons à plaider les intérêts de l'art. Le genre érotique décrit la volupté : le

17

1

)

5

JO

1261]

genre élégiaque peint les passions. La peinture des passions, variables comme le cœur humain, est une source inépuisable d'expressions et d'idées neuves : il n'en est pas de même de celle de la volupté; là, tout est matériel et quand vous avez épuisé l'albâtre, la rose et la neige, tout est dit.

U. [V. Hugo].

195-200 Conservé dans Litt. et Phil. mêlées : La peinture des passions... (texte identique).

195

200

LITTÉRATURE FRANÇAISE

MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA MAISON DE CONDÉ

Ouvrage imprimé sur les manuscrits autographes, contenant la vie du Grand-Condé écrite par feu M" le prince de Condé, et la correspondance de ce prince avec les souverains et princes des familles royales de l'Europe.

Une certaine magie est attachée à ce nom de Condé. Le prononce-t-on devant nous, il réveille en notre esprit une foule d'idées nobles et généreuses qui ne sont plus de notre temps : il semble que le grand siècle nous apparaisse. La révolution aujourd'hui ne peut l'entendre sans frémir. Un prince français, tombé sous le poignard, a bien exprimé d'un mot toute la puissance de ce grand nom, toujours soutenu par de si dignes héritiers, lorsqu'il s'écria en apprenant la mort de son cousin de Condé : nous avons perdu notre vieux drapeau blanc. Un homme, qui est venu parmi nous comme pour attester que la révolution vivait encore, le meurtrier de ce même prince a mieux témoigné encore en faveur de l'illustre nom de

Seul, le dernier paragraphe a été conservé par Hugo dans Littérature et Philosophie mêlées, t. I, p. 180

5

10

3. 15

[262]

Condé en lui consacrant une de ses dernières imprécations. Je voudrais, a-t-il dit, aller dans le ciel pour y tourmenter le prince de Condé. Hommage effroyable et involontaire de l'athée à Dieu et du crime à la vertu.

Buonaparte, despote né dans l'anarchie, connaissait de même tout l'empire des souvenirs de la race de Condé sur les Français. Sans rappeler son épouvantable faute du 22 mars 1804, nous trouvons la preuve de ce que nous avançons dans l'opposition qu'il apporta, tant que dura son usurpation, à ce que la Vie du Grand-Condé, écrite par Ms,' le prince de Condé, vît le jour. Cet ouvrage, précieux surtout par l'authenticité des sources où son auguste auteur a pu puiser, avait été écrit avant la révolution, et paraît aujourd'hui avec l'autorisation de Mgr le duc de Bourbon. Cette vie du Grand-Condé, fût-elle due à un simple historien, laisserait loin derrière elle les travaux des Perrault, des Coste, des Montville, des Labrune, etc. Elle présente tout ce qui constitue le mérite du genre, clarté dans la narration, noblesse dans les principes, grandeur dans les aperçus, simplicité dans les réflexions, et enfin haute et juste appréciation des opérations militaires. Cette dernière qualité, au degré très élevé où elle est poussée, suffirait pour révéler un Condé. On concevra aisément quel immense intérêt présentent ces mémoires, si l'on songe combien de poids donnent aux moindres assertions qu'ils renferment l'importance politique et la renommée militaire de l'écrivain.

Toutefois, que l'on ne s'attende pas à voir dans

20

25

3o

35

40

50

[26;

cet ouvrage d'un petit-tils sur son aïeul, un panégyrique pareil à l'histoire longuement apologétique de Désormeaux. Le noble prince de Condé appréciait trop vivement sa dignité personnelle et la grandeur véritable du vainqueur de Rocroy, pour chercher à pallier les erreurs de cet illustre capitaine, et la franchise avec laquelle il en dévoile les conséquences, lui laisse la liberté d'en développer les causes et lui donne droit à la confiance du lecteur. Aussi justifie-t-il son célèbre aïeul beaucoup mieux que tous les autres historiens, précisément parce qu'il n'annonce jamais la prétention de le justifier. Au contraire, il mêle impitoyablement aux éloges que lui arrache la conduite militaire du Grand-Condé pendant sa rébellion, les observations sévères que mérite sa conduite politique; nous citerons pour exemple un passage que le hasard nous indique : il s'agit de la campagne de i653.

« Il est difficile de se représenter tout ce que M. le Prince eut à souffrir dans cette campagne des hauteurs de l'archiduc, auquel il ne céda jamais, et des obstacles que Fuensaldagne ne cessait d'apporter à tous ses projets. Ce perfide allié, plus dangereux qu'un ennemi, lui fit manquer plusieurs fois de battre l'armée française, et la prise de Rocroy fut le seul succès que la mauvaise foi des Espagnols ne put empêcher. La qualité de généralissime dont le roi d'Espagne avait investi M. le Prince, semblerait donner à sa conduite un air de faiblesse. En effet, dira-t-on, dès qu'il commandait, il ne devait jamais céder, il devait, au contraire, punir quiconque n'obéissait pas. Mais tels sont les malheurs et 1 l'aveuglement d'un rebelle qui se

5

10

- <5

ciO

<>5

80

; 85

[264]

livre aux ennemis de son pays, il renonce aux devoirs d'un sujet pour s'imposer le joug d'un esclave. »

Lorsqu'il épanchait ainsi son noble cœur si plein de fidélité pour ses rois, le prince de Condé ne se doutait pas qu'un jour exilé lui-même, mais pour d'autres causes que son aïeul, il serait condamné à prouver cette fidélité en combattant contre des Français. Il ne prévoyait pas qu'il se verrait réduit à joindre son drapeau sans tache aux bannières de la Prusse et de l'Autriche, et que s'il ne trouvait pas sous les tentes étrangères ce repentir amer qui y avait suivi le Grand-Condé rebelle, il rencontrerait encore dans les cabinets germaniques et les chancelleries allemandes des Fuensaldagne et des Caracène prêts à l'abreuver, dans son héroïque carrière, des dégoûts qu'avait éprouvés son aïeul, durant son déplorable égarement. La conduite des puissances, vers le milieu du dix-septième siècle et la fin du dix-huitième, à l'égard des deux Condé, pendant leur proscription, offre des ressemblances dignes de méditation.

Ces deux princes, dont la vie, à ces époques, présente toute la différence qui existe entre la révolte et la fidélité, ont été à peu près traités de même par leurs alliés. Pour l'aïeul, c'était un juste châtiment; pour le petit-fils, c'était une épreuve de plus. Quoi qu'il en soit, lorsque l'on réfléchit à l'insolence révoltante de quelques généraux autrichiens envers cette sublime armée de Condé, le sang bout dans les veines. La bienveillance sincère que les souverains témoignaient généralement à cet illustre corps de proscrits et à son auguste chef,

90

95

100

105

110

115

10dère seule l'indignation excitée par l'arrogance e leurs lieutenants.

Le style de cette Vie du Grand-Condé est noble, impie, peut-être un peu prolixe, mais toujours emarquable par une pureté et une correction ares chez beaucoup d'écrivains de nos jours qui te sont pas princes, et n'en clabaudent pas moins entre ceux qui ont le malheur de l'être. Il contient ouvent des observàtions frappantes de vérité et es idées pleines d'élévation. La réflexion qui ter- aine le morceau suivant a beaucoup de prix dans a bouche dont elle sort :

« Louis XIV, indigné contre la Hollande qui avait outragé, brûlait du désir d'en tirer une vengeance éclatante : il consulta M. le Prince sur les noyens de lui enlever son commerce. Son carac- ère est peint dans sa réponse : « Je n'en connais qu'un, Sire, c'est de la soumettre. » Il n'en fallut Jas davantage pour décider un roi ambitieux à enter cette conquête. La guerre fut déclarée au nois d'avril, et le roi se mit en marche à la tête de .\*io.ooo hommes, emmenant M. le Prince, le duc l'Enghien et Turenne avec lui. Quelque luxe que Louis XIV eût répandu sur cette armée, elle était 110ins parée de la magnificence d'un grand roi, que de la présence de deux grands hommes. »

Nous transcrirons encore, comme pleine de rapilité et de chaleur, l'espèce de péroraison qui termine l'ouvrage de Mllr le prince de Condé :

« Donnons de justes larmes à sa cendre, et, cent ans encore après, honorons-nous de pleurer un héros que l'Europe entière jugea digne de ses regrets. Eh! quel homme en effet eut jamais plus

[texte\_manquant]

[265]

de droits à la vénération de l'univers? guerrier fameux, prince illustre, homme éclairé, père tendre, ami fidèle, Condé réunissait en lui toutes les grandes qualités et tous les sentiments honnêtes; son caractère, unique dans les annales du monde, paraîtrait fabuleux avant d'avoir lu son histoire. Plein de génie et d'agrément, de talents et de modestie, de grandeur et d'affabilité, Condé fut à la fois belliqueux et sensible, impétueux et réfléchi, profond et dissipé, rebelle et citoyen; il aima les sciences et la guerre, l'agitation et le repos, les affaires et les plaisirs; il inspirait en même temps l'attachement et la jalousie, l'estime et la haine, l'intérêt et l'effroi ; et, sous quelque point de vue que l'histoire le présente, il en est toujours le plus bel ornement, il éclaire tous les tableaux, enrichit tous les détails; il intéresse, il séduit, il entraîne par l'éclat qu'il répand sur les temps, les lieux, les actions et les hommes. Français, princes, guerriers, chérissez avec moi la mémoire de ce héros ; rendez hommage à son génie ; imitez ses vertus; évitez ses erreurs; et félicitons ensemble notre patrie d'avoir produit un être dont l'existence honora dans tous les temps le sang des rois, la liste des héros et le siècle des grands hommes. »

Ce morceau peint à la fois le caractère du Grand- Condé et l'âme de son petit-fils.

A cet ouvrage, si digne d'exciter l'attention, il aurait manqué quelque chose, si auprès du tableau plein de vie des triomphes et des malheurs du Grand-Condé, nous n'avions trouvé le récit fidèle des infortunes non moins éclatantes de son auguste historien. On doit donc savoir gré à l'éditeur d'a-

155

160

i65

170

175

180

185

voir joint à ces mémoires la vie du dernier prince de Condé, ouvrage de M. L. de Sevelinges. Cet honorable chevalier de Saint-Louis est auteur de plusieurs écrits inspirés par un vrai dévouement à la monarchie, dévouement qu'il a du reste eu le déplorable bonheur de prouver par l'épée. Sa vie du feu prince de Condé, remarquable par la pureté des sentiments et l'exactitude des faits, ne l'est pas moins par la clarté du style, qualité rare dans ce siècle où tant de gens écrivent avec des arrière-pensées et combinent des phrases à double sens.

Le morceau suivant donnera une idée de la manière de M. de Sevelinges. La Vie de Mtr le prince de Condé en offre beaucoup d'autres où brille à un plus haut degré le talent de cet écrivain; mais celui-ci présente un fait curieux, et nos lecteurs ne nous sauront sans douté pas mauvais gré de l'avoir choisi :

« Léoben fut le théâtre d'un petit événement beaucoup plus extraordinaire. Tout le monde ayant perdu la tête à l'état-major autrichien, personne n'avait songé à faire avertir le prince de Condé que son quartier-général se trouvait compris en dehors de la ligne de démarcation qui venait d'être tirée. Ce fut un général républicain qui lui en donna le premier avis. Un détachement de hussards qu'il avait envoyé pour faire le logement, entra dans Léoben avant que les émigrés ne l'eussent évacué. Ils se mirent paisiblement en bataille sur la place, et ils y restèrent jusqu'à ce que tous les régiments du corps de Condé eussent traversé

1

•• l'

5

o

5

1267;

la ville, sans que cette cohabitation momentanée de la monarchie et de la république eût produit la plus légère discussion. »

Il est difficile de faire connaître une histoire par des citations : une histoire, pour être appréciée sainement, veut être lue en entier. Les Mémoires que nous annonçons, déjà si importants par eux- mêmes, se recommandent encore à l'attention par les correspondances inédites qui y sont jointes. Le premier volume, qui contient l'ouvrage du feu prince de Condé est enrichi de la correspondance de son illustre aïeul avec Louis XIV, la reine Anne d'Autriche, le duc d'Orléans Gaston, Henri de Bourbon, père du Grand-Condé, Maza- rin, le marquis de Louvois, le vicomte de Turenne, etc. Il semble, en parcourant ces lettres, que l'on fasse connaissance intime avec les personnages qui les ont écrites. On y retrouve le ministre Louvois avec toute son habileté, quelquefois désastreuse; Gaston, avec sa prudence craintive et perfide, et le maréchal de Turenne, dont la rudesse loyale et la simplicité guerrière contrastent étrangement avec la cauteleuse insolence de ce cardinal qui se hasardait jusqu'à enfermer le Grand-Condé à Vincennes, et s'abaissait jusqu'à baiser sa botte. Au second volume, qui renferme l'ouvrage de M. de Sevelinges, est annexée une autre correspondance, plus intéressante encore que la première, celle de S. A. S. le prince de Condé avec les fils de France et les rois de l'Europe. Ces lettres, dont quelques-unes sont fort belles, sont pour la plupart plus ou moins connues; en voici une du roi de Suède Gustave au vaillant chef de l'armée des

225

a3o

235

240

245

250

[21

bannis, qui nous semble admirable et qui n'a pas encore été citée :

« Monsieur mon Cousin, j'espère que vous n'oublierez pas vos amis du nord, et que si la nécessité des circonstances vous mettait dans l'embarras, vos nobles compagnons et vous ne peuvent manquer d'être reçus chez vos plus anciens amis avec tous les sentiments dignes d'eux et de vous. J'espère que votre Altesse se souviendra qu'il se trouve en Allemagne un duché de Poméranie, acquis à la Suède par les armes de Gustave-Adolphe et affermi sous le sceptre de sa fille par les victoires du Grand-Condé! C'est je crois vous en dire assez et nous devons 1 réciproquement nous entendre. Je ne puis mieux vous assurer des sentiments constants d'amitié et de haute considération, avec lesquels je suis, Monsieur mon Cousin, de V. A. le très affectionné cousin et ami »,

GUSTAVE.

C'est le 20 janvier 1792 que le descendant de Vasa traçait ces nobles paroles. Il méditait alors de généreux projets pour sauver la royale victime du 21 janvier 1793; mais, par une étonnante combinaison d'adversités, le régicide frappa le monarque libérateur avant d'immoler le monarque captif, et le poignard d'Ankarstraem commença ce qu'acheva depuis la hache de la Convention.

C'est une idée heureuse que d'avoir ajouté à ces diverses lettres la collection des jac simile. Les personnages célèbres communiquent leur importance aux choses même les plus insignifiantes ; on applaudit à ces artifices ingénieux qui reproduisent leurs

.1

i :fe 1

)

t

:'\_I)

:'b

'.v

: 5

130

[2691

traits ou leur écriture; il semble, en lisant ces fac simile, que l'on reçoive soi-même les lettres que l'on a sous les yeux; on se croit plus près de ces hommes fameux, et l'on cherche à deviner dans les caractères qu'ils ont tracés les pensées qui les occupaient en les traçant. Les fac simile, comme les portraits, sont faits pour plaire à tout le monde : ils éveillent un souvenir et satisfont une curiosité.

Ces Mémoires, grâce aux correspondances et aux pièces justificatives1 qui en garantissent l'authenticité, seront en tout temps consultés par les historiens, qui ne voudront 1 pas laisser dans l'ombre les faits d'armes de l'armée des trois Condé. Déjà, dans les 'Mémoires sur MIr le duc de Berri, un grand écrivain a attaché la popularité de son génie à cette partie si nationale de la gloire française. Ces victoires de quelques exilés, ces combats d'une poignée de proscrits, plaisent à toute âme pure et généreuse. La révolution qui spécule sur l'ignorance des uns et la conscience des autres, a voulu étouffer la renommée du dernier Condé; mais cette renommée parle plus haut qu'elle.

On le voit, tout jeune encore, se rire à Hasten- beck des précautions qu'il ne trouve point dans l'histoire du Grand-Condé -, à Hetzelberg, il partage le triomphe du vaincu de Rosbach, dont il n'avait point partagé la défaite; l'infanterie, dans les fatales plaines de Minden, se rallie derrière ses escadrons, qu'il ramène trois fois à la charge; en 1761,

1 On y remarque entre'autres la célèbre lettre des princes à Louis XVI en 1789, où se trouvent prédits les désastres de la Révolution. (C. L.).

285

290

295

300

305

310

[2'

Meppen, sur l'Ems, se rend à ses armes; à Grum- mingen (1762), il bat Frédéric-le-Grand, dans son élève, le prince héréditaire de Brunswick; puis vient la noble journée de Johannisberg, àlafin de laquelle le prince français vainqueur envoie son premier chirurgien à Brunswick blessé, comme, cent ans auparavant, la mère de Louis XIV avait envoyé son médecin au Grand-Condé malade, durant sa rébellion. La révolution éclate. Condé court à son poste, à la tête des gentilshommes. Sa vaillante armée s'immortalise à Belheim et aux lignes de Weissenbourg. Plus tard, Berstheim voit fuir 12.000 républicains devant 3.000 émigrés, et guidée par les trois derniers Condé, cette petite infanterie grandit sous le feut. Le i3 août 1796, Ober-Kam- lach, près Mindelheim, est 1 témoin d'une sanglante victoire, pleurée du prince père de ses soldats. A Biberach, le grand Moreau s'écrie : sans cette poignée d'émigrés, j'étais maître de l'armée autrichienne. Enfin, dans l'opiniâtre combat de Constance, les républicains ne savent qui ils doivent le plus admirer, de l'auguste général ou de sa noble armée. Nous n'avons esquissé ici que les principaux faits d'armes de MIr le prince de Condé, nous ne rappellerons pas les qualités élevées qui ornaient son âme et les infortunes qui l'éprouvèrent, jusqu'au moment où il vint mourir parmi nous en demandant : ubi est bellum'? vieux capitaine qui avait encore ajouté des palmes nouvelles aux lauriers héréditaires de Rocroy.

I. Expression du feld-maréchal de Wurmser (C. L.).

2. Exclamation du prince avant son dernier soupir (C. L.).

-71 : I

1 ;

:o

5

\*0

35

1.40

[2711

Des réflexions amères viennent à l'esprit quand on songe à l'extinction aujourd'hui inévitable de cette illustre race de Condé, qui, sans jamais s'asseoir sur le trône, avait toujours été remarquable entre toutes les races royales de l'Europe, et avait fondé dans la maison de France une sorte de dynastie militaire, accoutumée à régner au milieu des camps et des champs de bataille. Si, dans quelques années, de nouvelles convulsions politiques amenaient (ce qu'à Dieu ne plaise), de nouvelles guerres civiles, nous tous qui servons aujourd'hui la cause monarchique, nous serions bien encore alors des exilés, des bannis, des proscrits; mais nous ne serions plus, comme les vainqueurs de Berstheim et de Biberach, des Condéens. Car du moins, pour ces fidèles guerriers, sans foyers et sans asile, le nom de leur chef sexagénaire, ce grand nom de Condé était devenu comme une patrie.

V. [V. Huco.]

341-358 conservé dans Littérature et Philos, mêlées. (Texte identique.)

345

35o

355

ARINDAL, OU LES BARDES, SUIVI DE GÉLIMER, OU LE HÉROS VANDALE, DU VOYAGEUR A CLISSON, DE CONTES EN VERS, ETC...

Par M. AUGUSTE BERNÈDE.

Décidément les poésies ossianiques deviennent à la mode. On veut du romantique en vers et en prose. Les classiques désespérés, chassés de position en position vont être avant peu forcés dans leurs derniers retranchements. La crise est imminente; ils le sentent, et chaque jour, en signe de détresse, ils tirent le canon d'alarme; telle est même, dans ce danger pressant, ;a terreur dont les frappe leur ennemi mortel, que leur imagination troublée, qui ne le voit que trop bien là où il est, aperçoit encore le fatal fantôme apparaître tout menaçant là où il n'est pas. Un drame calqué sur l'ouvrage d'un romantique par excellence, obtient- il sur notre théâtre un succès mérité, nos exclusifs admirateurs de l'antiquité ne voient là que le triomphe du mauvais goût et l'envahissement des doctrines subversives; et trop prévenus pour être justes, ils proclament sans hésiter, grossière et monstrueuse, une tragédie que tout le monde a trouvée intéressante. Point de degré du médiocre au pire, suivant ces messieurs, dans le genre profane : Th. Moore et Walter Scott sont égaux à leurs yeux; le premier, par la fraîcheur et la grâce

[272]

de son coloris, ne peut se faire pardonner les formes vagues et indécises de son dessin ; et le second, qui a osé s'engager dans un chemin non frayé, et jeter en marchant les lisières d'Aristote et de Cicé- .ron, n'est qu'un observatéur peu fidèle et un peintre très secondaire. Pour nous, qui, dans nos lectures, ne recherchons que notre plaisir, qui sommes moins partiaux parce que nous n'appartenons à aucune secte littéraire, nous reconnaissons le talent partout où il se trouve, sous quelque forme qu'il se présente, quels que soient d'ailleurs les opinions de l'auteur et le genre qu'il 1 ait adopté. Enthousiastes des beautés de Virgile et d'Homère, nous payons à ces nobles génies la dette de l'admiration, sans déshériter de leur part à la gloire les Klopstock et les Milton.

C'est ainsi que nous apporterons, dans l'examen de ces nouveaux essais poétiques, un esprit dégagé de toute prévention de secte et de coterie. L'auteur n'aura point à se plaindre de notre partialité; et si nous ne nous trouvons pas toujours d'accord, il pourra s'en prendre à l'impression qu'auront produite sur nous ses poésies, et non à des opinions déjà faites sur le genre auquel elles appartiennent.

Le plan du poème d'Arindal nous paraît assez bien conçu. La forme dramatique que l'auteur a choisie pour mettre en scène ses personnages, en rompant l'uniformité du récit, éveille l'attention et excite l'intérêt. La versification a de l'harmonie, mais n'est pas toujours exempte de tournures et d'expressions prosaïques. M. Bernède n'entend pas bien la coupe de nos grands vers. Sa phrase poétique qui ne s'étend jamais à plus de deux vers,

;27!

ajoute encore à la monotonie qu'on reproche à nos alexandrins.

Voici un passage de ce poème. Le Barde Carril raconte à Ossian la mort du jeune Arindal, expirant sous les coups de Cathmor :

Cathmor, semblable aux noirs autans, Dispersait devant lui nos bataillons tremblants;

Il aperçoit mon prince, et suspend tout carnage,

Il semble contre lui rassembler son courage.

Sourd, hélas! à ma voix, entraîné loin de nous,

Le fougueux Arindal va s'offrir à ses coups! Invoquant à la fois l'amour et la vengeance,

Sur Cathmor qui l'attend, aussitôt il s'élance...

Mais Cathmor le prévient, et d'un coup malheureux, Il lui perce le sein, et l'abat à mes yeux...

On peut remarquer que, le septième excepté, ces vers, pris chacun séparément, sont harmonieux ; la période entière manque de nombre et de cadence; ce morceau est pourtant du nombre de ceux où se fait le moins sentir le défaut que nous venons d'indiquer plus haut.

Arindal est suivi du poème de Gélimer. Un roman de [\1 m- de Genlis paraît avoir inspiré à M. Bernède l'idée de chanter ce roi Vandale, qui, après avoir longtemps résisté aux armes romaines, servit d'ornement au triomphe de Bélisaire. Ce second poème est entièrement dans le genre du premier; on retrouve dans l'un et dans l'autre les qualités et les défauts du style de l'auteur.

Ce recueil renferme en outre quelques contes plutôt burlesques que plaisants; nous n'en parle-

(2741

rons pas, persuadés que Ñi. Bernède appréciera notre silence ; nous pensons d'ailleursqu'il ne lui serait pas impossible de faire mieux. Nous voudrions pouvoir glisser aussi légèrement sur le compte que nous avons à rendre du Voyageur à Clisson, élégie qui termine le recueil. Mais par cela même qu'elle ne tient pas ce que son titre promet, nous devons lui accorder une attention particulière.

L'auteur a parcouru la Vendée, mais il a visité cette terre sacrée plutôt en voyageur indifférent qu'en Français et en poète. Ses vers n'offrent qu'une peinture froide et inanimée du beau paysage au milieu duquel est située la patrie d'Olivier. Les ravins, les collines, les torrents, et les sites tour à tour cultivés et sauvages de ce pays romantique, sont représentés avec fidélité; mais, sous les pinceaux du poète, Clisson n'est qu'un beau désert dépeuplé des nobles hôtes qui l'habitèrent; ce pays a perdu ses ruines séculaires et les souvenirs imposants qu'elles rappellent. Et cependant l'antique manoir des Clissons est debout, et n'a point oublié le nom du pieux connétable; les ruines du Pallet parlent toujours d'Abeylard; les chiffres de l'amour n'ont point 1 été effacés dans la grotte mystérieuse, et ces rochers sauvages sont encore teints du sang des martyrs.

La mort habite aussi sous ces mornes débris,

Où la guerre entassa ses victimes nombreuses...

Armé pour sauver les Bourbons,

Le pâtre belliqueux y périt pour leur cause...

Et dans le manoir des Clissons,

Le Vendéen... l'ami des rois repose!...

[275

Est-ce bien là tout ce que devait inspirer à l'imagination d'un poète français le dévouement des nobles victimes de la fidélité?

C'est à Clisson que des mains pieuses ont consacré un monument expiatoire à ces Vendéens morts pour la patrie et la religion; un monticule surmonté d'un cyprès s'élève en mémoire du sacrifice. Cette humble sépulture ne fait-elle pas naître dans l'âme de tout vrai Français ce recueillement et ce saint enthousiasme qu'inspirait jadis anx fils de Sparte la simple et sublime inscription des Thermopyles ?

S.

MÉLANGES

ESTEVAN

NOUVELLE

Estevan était le fils unique d'un riche pêcheur de la bourgade Saint-George dans la petite île d'Iviça\*. Quand le bon vieillard, fatigué par l'âge et par ses longs travaux, sentit qu'il était temps de se reposer, il confia à son fils le gouvernail de sa barque et la surveillance de quelques matelots qui lui étaient dévoués.

Le jeune homme se montra digne de cette confiance, et cette famille continua de prospérer. Son adresse et son bon caractère lui avaient acquis l'amitié de ses compagnons ; bientôt son courage lui attira la reconnaissance de ses compatriotes. Un corsaire algérien débarqua pendant la nuit sur là côte de Saint-George, dans l'espoir de piller

I. L'auteur de cette nouvelle, fait prisonnier à la suite de la capitulation de Baylen, fut envoyé à Iviça avec quelques officiers de la division où il servait. Ces officiers peuvent attester la véracité de son récit, puisqu'à leur arrivée dans l'île on ne parlait encore partout que des malheurs récents du jeune Estevan. (C. L.).

[276]

quelques chaumièresetd'emmenerquelques esclaves. Estevan, à la tête de la jeunesse, marcha contre les pirates, et les força à se rembarquer, après avoir fait leur chef prisonnier. Ce combat glorieux rendit le jeune marin célèbre dans toute l'île, et combla de joie ses vieux parents. Une chose cependant manquait à leur bonheur, et ce fut le vieillard qui s'en aperçut le premier. Un soir que pendant une nuit orageuse d'hiver, il était assis auprès du foyer avec sa vieille et fidèle compagne, se représentant les dangers que courait son fils chéri, il se repentit de lui avoir fait embrasser un état si périlleux. « Encore, dit-il à sa femme, si maintenant que nous sommes vieux et presque infirmes, une fille et des petits enfants nous aidaient à supporter l'absence du pauvre Estevan et rendaient moins longues par leur présence les heures de l'attente. » C'était aussi le désir de la mère; mais quoique Estevan entrât dans sa vingt-deuxième année, il n'avait encore remarqué aucune des jeunes filles de Saint-George et même d'Iviça. Elle en fit la remarque en soupirant. Estevan qui arriva mit fin à la conversation. La tempête avait été violente, et le récit des dangers qu'il avait courus fit plus d'une fois frémir ses vieux parents, et accrut encore leur secret désir. Sa mère lui conseilla d'aller au premier beau temps remercier à Xabea Notre-Dame-de-Bon-Secours, pour laquelle elle avait une 1 grande vénération depuis que son intercession avait sauvé son mari du naufrage, sur la côte de Barbarie. Estevan promit à sa mère qu'il suivrait son conseil, et effectivement deux jours après, il mit à la voile pour la côte d'Espagne.

[277

Arrivés près de l'antique chapelle de la Vierge protectrice des matelots, ses compagnons et lui débarquèrent nu-pieds, tête-nue, la corde au cou et, le cierge à la main, s'acheminèrent vers l'autel révéré. Xabea, situé au bord de la mer, est habité par des pêcheurs; aussi ce pieux spectacle attira-t-il un grand nombre de vieux matelots qui venaient chercher dans cet acte de piété des souvenirs de leur ancien temps. Quand la cérémonie fut finie, comme le jour était sur son déclin, chacun se disputa à qui donnerait l'hospitalité aux marins étrangers. Un vieillard, appuyé sur le bras d'une jeune fille, s'approcha d'Estevan qu'il avait entendu nommer par ses compagnons. Il lui demanda s'il n'était pas le fils de Pedro de Sartora, de Saint-George. Sur sa réponse affirmative, il se fit connaître au jeune homme pour un ami de son père, et lui offrit un asile pour la nuit. Estevan n'aurait pas été disposé à accepter, que la vue seule de la jeune fille aurait suffi pour le déterminer. Thérésita, petite-fille du vieillard hospitalier, avait seize ans à peine. Jolie comme une Espagnole l'est à cet âge, elle passait pour la plus aimable des Xabéennes. Estevan était brun d'une taille élevée et malgré son visage halé par le soleil, des traits parfaitement réguliers, un regard doux et expressif tout à la fois, donnaient à sa physionomie un air de candeur et de bonté. Qu'est-il besoin de dire que ces jeunes gens s'aimèrent? ce jour devait décider de leur destinée. Trois mois après, à la grande satisfaction des parents, le même autel de la Vierge qui avait reçu les hommages du jeune matelot, fut témoin de son union avec la belle Thérésita. Le lendemain des noces la

jeune épouse, après avoir embrassé ses parents, monta dans la barque de son bien-aimé qui la devait conduire avec orgueil sous le toit paternel. Le soleil dorait de ses derniers rayons les montagnes lointaines de Murcie quand la barque quitta le port. Le ciel était pur, la mer était calme. Quinze lieues séparent Xabea de Saint-George; un vent favorable enflait la voile, et la barque glissait rapidement sur la surface tranquille de la mer. Estevan assis à la poupe, la main appuyée sur le gouvernail, soutenait sur ses genoux la tête de son amante qui, penchée en arrière, jetait sur lui de doux regards, et répondait à ses baisers par un tendre sourire.

Déjà la barque avait dépassé l'île de Spalmador, et à la lumière de la lune alors au haut du ciel, le jeune Baléare faisait distinguer à Thérésita, à droite, l'île de Formentera, inhabitée malgré ses bocages épais et ses vertes prairies, à cause des serpents nombreux qui s'y trouvent ; et à gauche, de l'autre côté du détroit que la barque allait franchir, les montagnes boisées d'Iviça et le cap élevé de Saint-George où brillait un fanal protecteur. Cependant, le vent qui avait été favorable jusqu'alors, cessa d'enfler la voile, et bientôt un vent d'Est violent fit refluer les eaux du détroit, et s'opposa à la marche du bâtiment. A la voix d'Estevan ses quatre matelots saisissent les rames, et lui- même après avoir serré la voile, immobile et debout près du gouvernail, donne un soin attentif à la conduite de la barque. Bientôt, pour encourager ses compagnons, il entonne d'une voix mâle une vieille romance du Cid, et tandis que Thérésita l'accompagne sur sa guitare, les rameurs répètent

[2!

gaîment le refrain. Mais peu à peu d'épais nuages avaient couvert la lune. Une brume épaisse qui s'était élevée, enveloppait la barque et empêchait déjà de distinguer le fanal de Saint-George. La mer de plus en plus agitée jetait quelques lames d'eau contre l'esquif dont heureusement la carène était profonde. Enfin l'obscurité devint complète. Estevan qui craignait de laisser voir son inquiétude à Thérésita, 1 cherchait en vain par ses chants à ranimer le courage de ses compagnons. Une longue expérience de la mer les avertissait du danger, ils se taisaient, et le refrain n'était plus répété que par la jeune femme qui, rassurée par la présence de son mari, l'accompagnait à voix basse. Bientôt Estevan lui-même dut cesser de chanter pour donner plus d'attention à la marche irrégulière de la nacelle au milieu des rochers. Le silence n'était plus interrompu que par le bruit des vagues brisées par la rame, ou le cri funèbre d'un alcyon égaré loin de son nid par l'orage, Alors Thérésita effrayée se rapprocha de son époux, et pour se soutenir dans la barque violemment balancée par l'onde, elle l'enlaça dans ses bras; lui, pâle, et l'œil fixé dans l'obscurité, cherchait en vain le fanal qui devait les guider. Tout à coup, il aperçoit une lueur briller à l'horizon, et la faisant remarquer à ses camarades, ils rament avec vigueur vers cette lumière, tantôt cachée par la hauteur des vagues, tantôt brillante d'un si vif éclat qu'elle paraissait peu éloignée. Ils s'approchèrent; hélas! cette lu-

mière trompeuse provenait de la lanterne d'un

brick affermi sur ses ancres contre laXj^îehcîeMe

la tempête.

[279]

Estevan sentit de suite le danger où ils se trouvaient quand il reconnut à la poupe du bâtiment le navire du barbare Ali-Pond, renégat italien qui infestait les côtes espagnoles. Il commanda aux rameurs de faire silence, et la barque vira de bord. Mais il était trop tard. La sentinelle avait aperçu le bateau, et ses cris vigilants en avaient averti le renégat. Une chaloupe fut lancée à la mer, et quelques forbans se mirent à la poursuite d'Estevan. Le vent ne le favorisait point, et ses matelots étaient exténués de fatigue : alors songeant à son épouse, il eut peur pour la première fois. La chaloupe approchait avec vitesse, le jeune Baléare vit la fuite impossible. Ses compagnons ainsi que lui avaient pour seules armes des sabres que par précaution, dans un pays désolé par les Barbaresques, les 1 pêcheurs baléares conservent toujours dans leurs bateaux. Il conçoit un hardi dessein qui pouvait les sauver tous, le communique à ses matelots, et confie sa femme au plus vieux d'entre eux. A l'instant la barque s'arrête immobile. La chaloupe algérienne vient heurter sa proue contre le bord; aussitôt, sans attendre qu'il soit assailli, Estevan s'élance le couteau à la main.au milieu des pirates : surpris d'avoir à se défendre alors qu'ils croyaient attaquer, ils reculent devant lui. Si l'obscurité eût continué, les Algériens auraient sans doute été vaincus, mais un rayon passager de la lune éclaira un moment la chaloupe, et leur laissa apercevoir le faible nombre des pêcheurs. Les brigands reprirent courage, et alors-commença une lutte terrible : acharnés les uns contre les autres, dans une frêle barque, au milieu d'une mer soulevée par l'orage,

[28

ils combattaient avec rage. Estevan s'était élancé sur Ali-Pond, et le renégat, criblé de blessures, avait plus d'une fois atteint le jeune Baléare du tranchant de son damas. Enfin le combat finit. Estevan tomba épuisé par le sang qu'il perdait. De ses trois compagnons deux étaient étendus sans vie à ses côtés, et le dernier grièvement blessé et ne pouvant plus se défendre, après avoir brisé son sabre sur le crâne d'un Turc, avait trouvé dans les flots un asile contre l'esclavage. Thérésita évanouie depuis le commencement du combat, tomba au pouvoir du vainqueur avec son vieux gardien. La barque fut coulée à fond : on transporta les captifs et le blessé dans le navire. Les ravisseurs déposèrent Thérésita dans la chambre du capitaine, et Estevan fut livré au chirurgien, qui ne pansa ses plaies que dans l'espoir de tirer une bonne rançon du jeune homme, ou, comme il paraissait d'une forte constitution, de le vendre avantageusement dans le bazar des esclaves.

Sa guérison ne fut pas longue; les blessures étaient larges et peu profondes, hormis une seule qu'il avait reçue sur la tête, et qui semblait avoir anéanti ses 1 facultés morales. Pas un gémissement ne s'échappait de sa bouche. Sans souvenir, sans douleur, il était comme insensible à ce qui se faisait autour de lui. Un feu sombre animait ses regards; souvent ils avaient l'air de chercher quelqu'un qu'ils ne rencontraient pas, puis il fermait les yeux en souriant d'un rire sinistre. Depuis sa captivité, il n'avait pas prononcé une parole. Quand ses plaies commencèrent à se cicatriser, le renégat exigea qu'il fût mis à la rame comme les

[2811

autres captifs, et le chirurgien, intéressé à ce qu'il respirât constamment un air pur, le fit placer sur le pont découvert. Cependant qu'était devenue la malheureuse Thérésita?

Une nuit que la mer était calme, Ali-Pond, pressé d'arriver à Tunis, avait ordonné que tous les esclaves passassent leur nuit à ramer. Pour la première fois, Estevan sentit se réveiller en lui quelque souvenir des choses passées; la fraîcheur de la nuit, en rendant ses douleurs plus vives, ranima également ses sensations physiques; il souffrait et cessa de ramer. Le renégat, renfermé dans la chambre du navire, célébrait par une orgie la fin du Ramadan; on entendait les chants joyeux des convives, et l'oreille attentive du jeune Baléare fut frappée des sons d'une voix qui lui était connue; c'était celle d'une femme. Inquiet et dans un profond silence, il écoutait. Le bruit cessa. Mais bientôt le craquement du plancher sous les pas d'une personne qui marche avec précaution attira son attention. Il se retourne, voit Thérésita, et se précipite vers elle. Thérésita couvrit d'une main son front brûlant de rougeur, et de l'autre repoussa doucement son époux : « N'approche pas, dit-elle, d'une voix entrecoupée par les sanglots; Estevan, n'approche pas, ton épouse ne t'appartient plus... Souillée par les embrassements de ces monstres, la mort peut seule la purifier, et la mort! elle arrive avec la vengeance. » Puis, tout à coup saisissant la main du Baléare : « Mais viens vite, 1 ô mon bien-aimé, sauve-toi, le temps présse »; et elle l'entraîne avec elle dans les flots. En ce moment, fracassés par une explosion terrible, les flancs du navire s'en-

[21

tr'ouvrent, et les débris enflammés sont lancés vers les cieux; puis, hommes, canons, débris retombent, s'engloutissent dans la mer, et l'obscurité revient plus profonde.

Quand Estevan reprit connaissance, il était étendu sur l'arène humide, tenant serré entre ses bras le cadavre sanglant de son amante; car tous deux avaient été blessés par la chute d'un mât brisé. L'épouvantable secousse de l'explosion avait rendu la raison à l'infortuné; mais tous ses malheurs ne lui paraissaient encore qu'un songe. Il considérait le front de cette jeune épouse que son vieux père ne devait pas revoir, et la mort de Thé- résita lui semblait un rêve de son imagination délirante. La chaleur ardente du soleil, alors au plus haut du ciel, rendait insupportable la douleur que lui causaient ses plaies vives et irritées par l'eau salée de la mer. Il chercha des yeux un abri : quelques dattiers qu'il aperçut au loin, l'engagèrent à y diriger ses pas; alors chargeant sur ses épaules le cadavre de sa bien-aimée, et fléchissant sous le poids, il commença à marcher : arrivé jusqu'aux arbres, quelques dattes éparses sur le sable servirent à ranimer ses forces.

La nuit arriva : une lumière lointaine frappa sa vue égarée sur les collines de sable et dans l'immense solitude. Guidé par cet instinct naturel qui porte l'homme à conserver des jours peut-être éternellement consacrés au malheur, il essaya de se traîner vers le point lumineux, emportant toujours son horrible et précieux fardeau. Cette tentative était au-dessus de ses forces, et il fallut y renoncer. L'idée pieuse d'ensevelir ce corps sanglant au

pied des dattiers, en attendant qu'il pût le transporter ailleurs, le fit s'agenouiller, et il se mit à creuser le sable mouvant; puis après avoir jeté sur le visage de l'infortunée 1 un dernier regard et déposé sur ses lèvres violettes un dernier baiser, il la plaça au fond de la fosse, et la couvrit lentement du sable qu'il avait si péniblement amoncelé.

Après une heure d'une marche rendue bien fatigante par la mobilité des sables, le malheureux s'approcha du feu qu'il avait remarqué au loin. Quelques Maures, assis sur des filets vides, étaient rangés à l'entour. Un d'eux retournait sur des charbons ardents des poissons, produit de la pêche de la journée, tandis qu'un autre chantait, au son rauque d'un tambour, un couplet arabe. De jeunes filles à demi-nues, les cheveux flottant en tresses sur les épaules, dansaient devant lui en accompagnant leurs pas du bruit des castagnettes ; Estevan, épuisé par la fatigue et par le sang qui coulait en abondance de ses blessures rouvertes, manqua de force et tomba en poussant un long soupir que le vent de la mer porta jusqu'aux oreilles des danseuses. Pleines de frayeur, et croyant entendre le rugissement lointain d'un tigre, toutes se réfugient aussitôt derrière les hommes, leur indiquant, par leurs signes inquiets, l'endroit d'où était venu le sinistre gémissement. La musique cesse. Armés de leurs légers harpons et de quelques lances aiguës, les pêcheurs s'élancent courageusement de ce côté. Ils n'apercevaient rien, et le désert était tranquille : mais les aboiements de leur chien arrêté, la gueule béante et le poil hérissé, attirent leur attention; le plus hardi s'avance la lance à la main, et il allait

[2t

en frapper l'objet qu'il entrevoyait dans l'ombre, quand, étonné de son immobilité, il s'approche et reconnaît un homme étendu sur le sable, sans mouvement et presque sans vie. Il appelle ses compagnons.

L'Arabe du Désert n'est point inhumain. Il n'est cruel que dans les combats, et la vue d'un homme si horriblement blessé (quoique cet homme fût Européen) fit naître dans tous les cœurs un mouvement de compassion. Le plus robuste le chargea sur ses épaules, et le transporta dans sa cabane, où il le déposa sur un lit d'algues desséchées. Dès qu'il fut étendu sur cette couche sauvage, la mère de Maani, aidée de sa fille, lava ses plaies souillées de poussière et de sang, et après l avoir dépouillé de ses vêtements ensanglantés, elle l'enveloppa de bandages nouveaux; puis, elle le laissa se livrer au sommeil qui le fuyait depuis si longtemps.

(La fin à la prochaine livraison.)

[Abel HUGO.]

[2841

NÉCROLOGIE

M. CHARLES LOYSON,

mort le 27 juin 1820.

Le petit nombre de poètes distingués que présente la génération actuelle, ne nous permet pas de passer sous silence la perte que nous venons de faire par la mort de M. Charles Loyson, directeur du Lycée Françaïs, recueil littéraire fort estimable. Ce jeune homme, ancien élève de l'école normale, et depuis quelques années chef de bureau au ministère de l'intérieur, était à peine âgé de vingt-huit ans. Dès ses premiers débuts littéraires, il avait donné de hautes espérances aux amis des lettres : ces espérances auraient sûrement été remplies, lorsque, plus tard, débarrassé du soin de sa fortune, et mieux éclairé sur les véritables intérêts de son talent, il eût abandonné la carrière qu'une ambition que nous ne qualifierons pas, lui avait fait choisir, pour se livrer avec ardeur au plus noble des arts. Si nous devons, en parlant des gens de lettres, faire abnégation de toute opinion politique, c'est sans doute lorsque la

mort, ce grand conciliateur', vient se placer entre eux et nous. 1 Considérant seulement M. Ch. Loy- son comme littérateur, nous nous plaisons à lui rendre ici un témoignage d'estime et de regrets, estime que nous aurions voulu trouver occasion de lui prouver durant sa vie, s'il eût publié un ouvrage justiciable du Conservateur littéraire.

Les œuvres poétiques de M. Ch. Loyson sont en petit nombre; le plus remarquable de tous ses opuscules est, sans contredit, son Discours sur le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie, qui obtint, en 1817, l'accessit au concours de l'Académie française et fonda la réputation de son auteur. Depuis, à des époques différentes, il a mis au jour deux volumes de pièces fugitives où l'on trouve des passages écrits avec verve, des idées morales et philosophiques exprimées avec bonheur et poésie. Ses articles dans le Lycée Français annoncent de l'originalité, et prouvent de véritables connaissances littéraires. Parmi ses ouvrages. politiques, on a remarqué un dialogue entre MM. Benjamin, Constant et de Rebecque, dialogue spirituel, extrait des œuvres de ces trois grands écrivains, et dans lequel ils se trouvent continuellement en contradiction.

A. [Abel Hugo.]

I. Schiller. (C. L.)

[2851

CORRESPONDANCE

A MM. LES RÉDACTEURS

DU CONSERVATEUR LITTÉRAIRE

MESSIEURS,

Une des choses qui découragent le plus nos jeunes poètes, c'est l'indifférence avec laquelle les journaux traitent les fruits de leurs veilles ; n'avez- vous point de cadeaux à offrir, point de recommandation puissante à faire valoir? on ne parle pas de vous, ou, si l'on en parle, c'est si légèrement, 1 qu'il y a plus d'injure dans une pareille mention que dans le silence. Je sais que vous marchez dans une voie tout opposée, et que, si votre honorable impartialité pouvait être ébranlée un moment, ce ne serait jamais qu'en faveur de la modestie.

Aussi je suis persuadé que si le poème sur la Bataille de Lutzen, de M. Léonard Cheverry, n'eût point précédé l'apparition du Conservateur littéraire, vous auriez, malgré la différence d'opinions, donné à ce jeune auteur les conseils et les encouragements que son talent mérite; vous lui auriez rendu justice.

Vous auriez dit à M. Cheverry : votre style est serré, précis, nerveux, mais il est un peu roide; la force y nuit trop souvent à la grâce, les événements se succèdent dans votre poème avec rapidité, mais vous les présentez d'une manière trop uniforme; on y trouve de la chaleur, mais on y cherche en vain de ces contrastes qui font tant ressortir les objets, et qui, souvent sublimes, charment toujours. Mettez plus de variété dans vos tableaux, et rejetez impitoyablement toutes les expressions familières à la prose.

M. Cheverry vous aurait écoutés; car il a du talent. Deux ou trois citations vous mettront en état de juger de sa manière :

Ainsi de Marius allant chercher la tête,

Le Cimbre qui, dans l'ombre, à l'égorger s'apprête, Accourt, le voit, suspend ses pas irrésolus ;

Le fer tombe, un coup d'oeil a sauvé Marius.

Ne trouvez-vous point ces vers fort beaux? J'avoue qu'ils me paraissent avoir une allure cornélienne, et c'est, selon moi, le comble de l'éloge. Les suivants expriment heureusement des choses difficiles à rendre :

Tout à coup, par un bruit, signal de la fureur,

Le clairon vient frapper et l'oreille et le cœur.

Le bronze lui répond, et, courrier des tempêtes,

Le boulet précurseur a volé sur les têtes.

L'officier dit un mot : cent tubes à sa voix Sont chargés, alignés, déchargés à la fois.

Après avoir retracé tous les efforts qu'on a faits de part et d'autre pour s'arracher la victoire, le

12871

poète fait paraître la garde, et la peint d'un seul trait :

La garde part; tout tremble : elle arrive, tout fuit.

Je ne citerai plus que les derniers vers, parce qu'ils vous montreront que les vœux de M. Che- verry pour la patrie sont les mêmes que ceux des honnêtes gens de tous les partis : la paix, sous un monarque ami des lois.

Mais la France, qu'enfin instruisit son histoire, Après avoir fourni sa carrière de gloire,

Se repose, et bientôt, aux mains de la Raison, Remet de son état le pénible timon.

Telle autrefois Pallas se montrait sur la terre,

Ou sage dans la paix, ou terrible à la guerre.

La préface du poème est aussi très digne d'attention; elle est écrite d'un style concis et élégant; elle renferme, sur le genre, plusieurs réflexions qui prouvent que M. Cheverry a beaucoup étudié et médité avant de prendre la plume. Les jeunes poètes pourront la lire avec profit.

Recevez, Messieurs, etc.

J.-J. A... [J.-J. Ader.]

VARIÉTÉS, NOUVELLES

LITTÉRAIRES, ETC...

La société des sciences, arts et belles-lettres de Tours, a délibéré qu'une médaille d'or sera décernée par elle en 1821, à l'auteur du meilleur éloge historique, en vers, de 1 S. A. R. M\*' le duc de Berri. Les ouvrages ne doivent pas avoir moins de cent ou plus de trois cents vers.

Le comité chargé de surveiller l'érection du monument à élever au duc de Berri, a choisi, pour lui en présenter des dessins, MM. Percier, architecte du roi, Cartelier et Dupaty, sculpteurs, tous trois membres de l'Académie des beaux-arts. Il était difficile de faire un meilleur choix.

Dans un salon où la plus brillante société était réunie, un littérateur connu par quelques lettres politiques, répétait une des aimables plaisanteries de la Minerve sur un ministre du roi, officier-général distingué et mutilé sur le champ de bataille ; il a beau faire, disait-il en souriant d'avance à ses propres paroles, il a beau faire, avec tout son amour pour la légitimité, sa jambe n'en est pas moins d'un bois illégitime. — Monsieur,

[288]

lui répliqua un jeune officier de la garde, je ne sais si la jambe de M. le général L. M. est d'un bois illégitime ; mais elle est du bois dont on fait les cannes.

Il parait que le Clovis de M. Viennet qui avait remplacé au Théâtre-Français le Clovis de M. Lemercier, vient d'être remplacé à son tour par la Zénobie de M. Royou, qui, reçue le mois dernier, va être jouée incessamment. On sait que cette pièce a pris le tour de jules César, autre tragédie du même auteur qui devait être représentée après Clovis.

On parle beaucoup dans quelques sociétés d'une tragédie nouvelle, Ludovic Sjorce, premier essai d'un jeune homme déjà connu par de jolies poésies fugitives. Nous avons été à même d'en entendre la lecture, et nous avons pu y applaudir fréquemment de beaux vers et des scènes vraiment dramatiques.

Depuis un mois environ, le Constitutionnel a remplacé le Journal de Paris sur toutes les sellettes des décrotteurs du Pont-Neuf.

DIX-HUITIÈME LIVRAISON (AOUT 1820).

POÉSIE

LE GÉNIE

ODE

A M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND

Malheur à l'enfant de la terre Qui, dans ce monde injuste et vain, Porte, en son âme solitaire,

Un rayon de l'esprit divin 1 Malheur à lui ! l'impure Envie S'acharne sur sa noble vie. Semblable au Vautour Éternel; Et, de son triomphe irritée,

Punit ce nouveau Prométhée D'avoir ravi le feu du ciel,

Tirage à part, Paris, A. Boucher 1820. — Odes et Poésies diverses de 1822, ode xv (A). Edition définitive de 1829, livre IV, ode vi (D). Quelques variantes ont été relevées, dans l'édition G. Simon, sur le manuscrit de la collection L. Barthou.

En A, deux épigraphes : « Va d'un pas ferme au Capitole! (Le Tasse, Ode), » — et quelques lignes de Lamennais. — D conserve seulement celle-ci.

[289]

D'un éclat magique et céleste La Gloire fascine ses yeux ;

Il subit le pouvoir funeste De ce fantôme impérieux.

Ainsi l'oiseau, faible et timide, Veut en vain fuir l'hydre perfide Dont l'œil le charme et le poursuit, Il voltige de cime en cime,

Puis il accourt, et meurt victime Du doux regard qui l'a séduit.

Ou s'il voit luire enfin l'aurore Du jour promis à ses efforts, Vivant, si son front se décore Du laurier qui croît pour les morts; L'Erreur, l'Ignorance hautaine, L'Injure impunie et la Haine Usent les jours de ce mortel :

Du malheur imposant exemple, La Gloire l'admet dans son temple Pour l'immoler sur son autel,

Pourtant, fallut-il être en proie A l'injustice, à la douleur,

Qui n'accepterait aveç joie Le Génie au prix du Malheur? Quel mortel, sentant dans son âme S'éveiller la céleste flamme

11-14. A. D.

La gloire, fantôme céleste Apparalt de ,loin à ses yeux : Il subit le pouvoir funeste De son sourire impérieux.

27 A, D. Usent les jours de l'immortel :

3

20

25

3o

35

f29<

Que le temps ne saurait ternir, Voudrait, redoutant sa victoire,

Au sein d'un bonheur sans mémoire, Fuir son triste et noble avenir?

Chateaubriand, je t'en atteste,

Toi qui, déplacé parmi nous, Reçus du ciel le don funeste Qui blesse notre orgueil jaloux; Quand ton nom doit survivre aux âges, Que t'importe les vils outrages D'un vulgaire, né pour mourir,

Qui, poussé par la calomnie, Poursuit encor dans ton génie Le grand siècle qu'il veut nétrir!

Brave la haine empoisonnée :

Le nocher rit des flots mouvants, Lorsque sa poupe couronnée Entre au port, à l'abri des vents : Longtemps, ignoré dans le monde, Ta nef a lutté contre l'onde Souvent prête à l'ensevelir;

Ainsi jadis le vieil Homère Errait inconnu sur la terre Qu'un jour son nom devait remplir.

Jeune encor, quand des mains du crime La France en deuil reçut des fers, Tu fuis : le feu pur qui t'anime S'éveilla dans l'autre univers ;

46-50 D.

Que t'importe, avec ses outrages, A toi, géant, un peuple nain" Tout doit un tribut au génie. Eux, ils n'ont que la calomnie, Le serpent n'a que son venin.

63 D. Tu fuis : le souffle

l)

'5

<;G

05

:So

[2911

Contemplant ces vastes rivages,

Ces grands fleuves, ces bois sauvages, Aux humains tu disais adieu ;

Car dans ces lieux que l'homme ignore, Du moins ses pas n'ont point encore Effacé les traces de Dieu.

Tu vins. dans un temps plus tranquille, Fouler cette terre des arts Où croit le laurier de Virgile,

Où tombent les murs des Césars.

Tu vis la Grèce, humble et domptée : Hélas 1 il n'est plus de Tyrtée Chez ces peuples, jadis si grands ;

Des fers chargent leurs mains serviles, Et le rocher des Thermopyles Porte les tours de leurs tyrans.

Ces cités que vante l'histoire Pleurent leurs enfants aguerris ;

Le vieux souvenir de leur gloire N'habite plus que leurs débris ;

Les dieux ont fui : dans les prairies, Eleusis de ses théories N'entend plus les pieux concerts; Délos cherche ses chœurs fidèles; L'airain, qui gronde aux Dardanelles, Trouble seul les temples déserts.

78 A. D. Les Grecs courbent leurs fronts serviles, — 8c A (note) : « Il est inutile, sans doute, de rappeler au lecteur que la composition et la première publication de cette ode sont antérieures au réveil héroïque de la Grèce. »

86-88 D.

Adieu les blanches théories !

Plus de jeux, plus de saints concerts !

Adieu les fêtes fraternelles !

65

70

75

80

85

90

1291

A l'ombre de la Pyramide,

Tente immobile de la Mort,

Le camp voyageur du Numide T'accueillit, errant sur ce bord. Tu vis encor le Mont auguste Où, maudit par son peuple injuste. Mourut le Sauveur des humains; Sur le tombeau qui nous rachète, La muse sainte du Prophète T'enseigna ses secrets divins.

Enfin, au foyer de tes pères.

Tu vins, rapportant pour trésor Tes maux aux rives étrangères, Et les hautes leçons du sort.

Tu déposas ta douce lyre :

Dès lors, la raison qui t'inspire Au Sénat parla par ta voix ;

Et la Liberté rassurée Confia sa cause sacrée A ton bras, défenseur des Rois.

91-94 A.

Le camp voyageur du Numide T'accueillit, errant sur ce bord Où s'élève la Pyramide Tente immobile de la mort !

91-100 D.

Mais si la Grèce est sans prestiges, Tu savais les lieux solennels Où sont de plus sacrés vestiges, Des monuments plus éternels, Une tombe pleine de vie, Et Jérusalem asservie Qu'un pacha foule sans remord, Et le Bédouin, fils du Numide, Et Carthage, et la Pyramide Tente immobile de la mort !

5

o

35

( -Io

1 \*

Dans cette arène où l'on t'admire, Sois fier d'avoir tant combattu, Honoré du double martyre Du Génie et de la Vertu, Poursuis, remplis notre espérance : Sers ton Prince, éclaire la France Dont les destins vont s'accomplir; L'Anarchie, altière et servile, Pâlit devant ton front tranquille Qu'un tyran n'a point fait pâlir.

Que l'Envie, aux pervers unie, Te poursuive de ses clameurs, Ton noble essor, Fils du Génie, T'enlève à ces vaines rumeurs; Tel l'oiseau du Cap des Tempêtes Voit des nuages sur nos têtes Rouler l'amas séditieux ; Pour lui, loin du bruit de la terre, Bercé sur son aile légère, Il plane et s'endort dans les cieux'.

V.-M. HUGO.

1. L'Albatros dort en volant (C. L.).

127 D. Rouler leurs flots — 128 A. D. loin des bruits — 129 D. Bercé par son vol solitaire, — i3o A. D. Il va s'endormir dans les cieux!

115

120

125

130

[29c

PROSE

PENSÉES DIVERSES'

Les pensées détachées sont comme les oracles des sibylles, écrits sur des feuillets livrés au vent, et dont il fallait deviner le sens.

Le bonheur, c'est l'insouciance; les plus heureux sont ceux qui sentent le moins; et vivre c'est sentir, a-t-on dit.

Qui conçoit le monde sans Dieu peut concevoir la société sans Chef.

Le doute est la maladie de notre siècle : il attaque l'âme et la flétrit. Quel bonheur peut éprouver celui qui n'est sûr de rien?

Tout est incertitude dans la vie, excepté la mort.

i. Les maximes détachées sont aujourd'hui à la mode. On nous en adresse un cahier intitulé : Le Misanthrope; nous donnons à nos lecteurs un extrait de cet ouvrage, où nous avons trouvé des traces de talent, sans nous rendre responsables de la vérité de ces sentences (C. L.).

5

o

[294]

Qui peut voir les hommes et les aimer? Qui peut fréquenter les femmes et les estimer?

Bel instrument que la raison de l'homme qui n'est jamais d'accord!

On pardonne l'orgueil au talent et au génie, on le réprouve dans la richesse, et tous ces dons sont ceux du hasard.

C'est un hochet qu'on donne à l'enfant pour endormir ses douleurs; à l'homme, c'est l'espérance.

Le passé n'est plus en notre pouvoir, le présent ne nous appartient pas, l'avenir, tant qu'il est avenir, est à nous qui le créons dans notre esprit.

Si le génie est un droit pour l'homme, la beauté n'en serait-elle pas un pour la femme?

Il y a des situations dans la vie où le crime est plus difficile que la vertu.

L'ingratitude est un soulagement quand la reconnaissance est un fardeau.

Peu sont satisfaits de ce qu'ils ont, aucun n'est content de ce qu'il a fait.

Qui vous fait craindre la mort : c'est l'ignorance de l'avenir. Voilà ce qui me fait craindre la vie.

L'avenir nous inquiète surtout lorsque le passé nous tourmente.

i5

20

25

30

35

Qui fait supporter la vie? L'espérance de la mort. Qui fait supporter la mort? L'éternité.

Si la patrie est le sol, quelle est la patrie de ceux qui n'ont pas un pouce de terre? — Le cimetière.

Le Misanthrope.

10

BEAUX-ARTS

EXPOSITION DES MORCEAUX DE CONCOURS POUR LE GRAND PRIX DE PEINTURE. PORTRAIT DE Mgr LE DUC DE BERRI, PAR M. GÉRARD.

Ces jours derniers (du 10 au i3 juillet), les essais - des concurrents pour le grand prix de peinture ont été exposés dans une des salles de l'École des > "Beaux-A rts t, rue des Petits-Augustins. Les trau vaux des graveurs l'avaient été précédemment à l'Institut dans l'ancien local mal aéré, mal éclairé -'et mal distribué, décoré du titre de Salle d'exposi- > tion, inscription qui ressemblait presque à une épi- gramme. C'est, soit dit en passant, un avantage \ que les peintres, les sculpteurs, les graveurs et les r architectes ont dans nos concours sur les poètes î et les orateurs, d'être ainsi préalablement livrés à la critique du public, au jugement du vulgaire, que

i. Ancien Musée des monuments français (C. L.).

Victor Hugo n'a pas reproduit cet article.

[296]

ne conduit jamais l'intrigue, et qu'ose rarement démentir l'Académie.

Cette année, le sujet donné était d'une insignifiance remarquable; aussi le concours a-t-il été d'une médiocrité peu commune. Il s'agissait de représenter Achille aux jeux funèbres célébrés en l'honneur de Patrocle, donnant à Nestor une coupe d'or, prix de la sagesse. Un journal a accusé mal à propos l'Académie d'avoir inventé cette dernière particularité. Dans l'Iliade, Achille dit textuellement à Nestor : « Je donne ce prix à votre sagesse. » A quoi le roi de Pylos 1 répond : « Je reçois avec grand plaisir le prix que vous me donnez, et je sens mon cœur tressaillir de joie de ce que vous vous souvenez toujours d'un bon homme comme moi. » Cela, dira-t-on, n'est pas dans Homère : d'accord ; mais cela est dans M"" Dacier. Ce qui, pour le sens, est absolument la même chose. Par respect pour les dames, nous n'avons pu citer Homère; par galanterie, nous avons dû citer M°" Dacier. Ce sujet, comme on voit, ne présente ni mouvement dans les personnages, ni variété dans les poses, ni intérét dans l'action, rien enfin de ce qui parle à l'âme, de ce qui éveille l'imagination; en revanche, on peut y faire briller son talent pour le nu, pour le style héroïque, pour l'étude de l'antique, et il faut être des imbéciles pour ne pas sentir tout le mérite de cette compensation. Quoi qu'il en soit, c'est toujours un singulier sujet pour des jeunes gens qui se disputent un prix, qu'une distribution de prix; et (puisque j'ai critiqué l'Académie, je puis bien critiquer Homère) c'est un singulier prix de sagesse qu'une coupe,

15

20

25

3o

35

40

45

ebria poctila; j'aime mieux la rose que l'on donne à Salency.

Dix tableaux ont été soumis au concours : trois d'entre eux ont surtout été remarqués. L'un d'eux, celui de M. Monvoisin, avait paru mériter la palme. Il brillait surtout par le mérite de la composition. Il est fâcheux que le personnage d'Achille fût la partie la plus médiocre de cet ouvrage. Après le tableau de M. Monvoisin, celui de M. Coutan avait réuni les suffrages du public; sans être aussi sagement ordonné dans ses détails, il présentait plus d'harmonie dans son ensemble. Puis venait une composition bizarre, sans grâce, sans noblesse, sans goût, sans harmonie, sans élégance, et où brillait toutefois un beau talent. Nestor ressemblait mieux 1 à un vieux berger, sorcier de village, qu'au vénérable roi de Pylos, pasteur des peuples; Achille rappelait plutôt un campagnard querelleur que l'impétueux fils de Thétis; la figure d'Aga- memnon était orgueilleuse sans majesté, et Ulysse avait l'air d'un chef de voleurs : ajoutez à cela la foule des Grecs, dont les physionomies prodigieusement variées paraissaient des copies adoucies des têtes des démons dans la tentation de Saint Antoine; et un fond dont les tons crus et brusquement tranchés représentaient plutôt le ciel nébuleux et les prairies vertes de la Flandre que le ciel éclatant et les vaporeux paysages de la Troade. Voilà, dira-t-on, des défauts monstrueux : cependant, à ces défauts se mêlaient des beautés réelles. Les formes étaient âpres, mais bien étudiées; les têtes ignobles, mais fortement caractérisées; l'ensemble offrait quelque chose de sauvage et de

% 1 1 i )

'5 1

1:

)

1 t

[298]

nouveau. Placez la scène non chez les Grecs, mais chez les Sarmates ou les Visigoths, le tableau était frappant de vérité. On attribue cet ouvrage à un élève, nommé M. Champmartin. Ce jeune homme peut aller loin, il a de l'originalité. Parmi les autres morceaux, on avait encore distingué l'ouvrage de M. Larivière, remarquable par la fraîcheur du coloris et une certaine délicatesse de pinceau. En général, aucun des concurrents n'a dignement peint Achille, quelques-uns ont mieux réussi dans Nestor.

Voici l'arrêt de l'Académie des Beaux-Arts :

'Premier prix : M. Amable-Paul Coutan, de Paris, âgé de vingt-huit ans, élève de M. Gros.

Second prix : M. Pierre-Raymond-Jacques Mon- voisin, de Bordeaux, âgé de vingt-six ans, élève de M. Guérin.

Mention honorable : M. Charles-Philippe Larivière, 1 de Paris, âgé de vingt et un ans et demi, élève de M. Girodet. Ce dernier ayant déjà obtenu un second prix, recevra une médaille d'or à la séance publique.

Des élèves, passons au maître. Comme royalis- listes et comme amateurs, éclairés ou non, des arts, on doit bien penser que nous n'avons pas été des derniers à visiter le portrait de Mgr le duc de Berri, par M. Gérard. Un journal a eu l'idée ingénieuse, nous dirions presque perfide, de comparer à ce portrait, beau sans doute, la peinture vivante qu'a tracée du prince que nous pleurons le premier

80

85

90

95

100

105

de nos écrivains. Nous ne jouerons pas un pareil tour à M. Gérard. Il y a dans son tableau d'admirables parties, et le buste de Henri IV, placé près du noble duc, ajoute un grand intérêt à la composition. Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur cet ouvrage, dont la vue nous a vivement émus; nous pourrions déraisonner comme bien d'autres sur ses défauts et sur ses beautés ; mais nous ne nous en sentons pas le courage. Nous l'admirons à tort et à travers, comme Henri IV aimait Crillon.

M. IV. L Huco.]

ïti o

l

-Il

LITTÉRATURE FRANÇAISE

HISTOIRE DE Mme DE MAINTENON ET DE LA COUR DE LOUIS XIV

Ouvrage qui embrasse les règnes des Bourbons depuis la guerre de la ligue jusqu'à la régence du duc d'Orléans; par M. LAFONT D'AUSSONNE, troisième édition1.

Ce qui fait naître le désir de lire aujourd'hui, c'est moins l'impatience de reconnaître, d'admirer le génie et le talent, 1 que le besoin d'émotions vives ou de plaisirs frivoles; on s'arrache un roman . nouveau, et l'on délaisse les chefs-d'œuvre. C'est une concession de rigueur, il faut promettre quelque chose à la curiosité, pour surprendre quelques moments à l'attention; et les destinées du livre que nous annonçons attestent encore le succès de ce stratagème contre la légèreté.

Quoique les mémoires de Labeaumelle sur Mme de Maintenon brillent d'esprit et de pensées, l'histoire récemment publiée de cette femme célè-

i. Deux vol. in-12. Paris, chez Corby, cul-de-sac Saint-Martial, n\* 5, vis-à-vis le Palais de Justice, et chez Delaunay et Pélicier, au Palais Royal. (C. L.).

[3001

bre vient de recevoir les honneurs d'une troisième édition. Pour révéler les secrets d'un pareil triomphe, une justice rigoureuse doit signaler le mérite de l'écrivain, mais elle doit aussi tenir compte de l'intérêt populaire du sujet qu'il a traité.

La vie de Ma. de Maintenon n'est-elle pas une de celles qui font voir le plus d'agitation et d'événements? Après avoir passé ses jeunes années dans les chagrins et les revers, Françoise d'Aubi- gné apparaît fière et vertueuse au milieu des magnificences de la cour et des séductions de la flatterie. La générosité de Louis XIV l'honore bientôt du titre de marquise de Maintenon; mais au milieu d'un monde qui se tourmente pour les richesses et la faveur, celle qui pouvait tout obtenir dévoue ses loisirs à la bienfaisance et son crédit à la justice. Enfin, inspirant l'admiration et l'amour, chérie et respectée par la foule qui l'environne, la veuve de Scarron devient l'épouse d'un roi dont elle n'eût pas été la maitresse.

Il faut l'avouer malgré nous; des hommes, toujours prêts à l'incrédulité, quand il s'agit de désintéressement et de vertu, ont cru expliquer et flétrir la vie de M""'de Maintenon, en dénonçant dans sa conduite une ambition cachée. Une telle imputation n'a pu naître que d'une prévention injuste, et l'historien nouveau proteste avec énergie et raison contre la calomnie; ses moyens de défense paraissent 1 toujours concluants, car il les trouve dans le récit simple des faits; ses paroles sont toujours persuasives, car elles s'échappent de sa conscience.

Défendant la vie de Mme de Maintenon, M. Lafont d'Aussonne n'a pu montrer une peinture large et

15

20

25

30

35

40

45

hardie du règne de Louis XIV ; toutefois la division de son sujet par chapitres a permis qu'il présentât, comme épisodes, une foule d'anecdotes piquantes et de faits curieux. Plusieurs questions assez relevées, sujet de guerre entre les historiens, y sont même traitées avec des opinions nouvelles et des détails que l'auteur seul a pu rassembler.

Mais un autre prestige appelle encore sur son ouvrage les regards et les louanges, c'est l'intérêt et l'originalité qu'on y rencontre. Malgré le bruit de la politique et cette manie d'ambition qui préoccupe les individus de tous les rangs, quelques hommes privilégiés ont encore une oreille attentive aux badinages de l'esprit, et un culte pour le talent; l'historien de Mme de Maintenon peut prétendre à leurs suffrages.

Son style est tantôt piquant et spirituel, tantôt animé par des pensées et des portraits, souvent vif et rapide. Juge exercé, mais parfois satirique, M. d'Aussonne, d'un seul trait, peint un caractère, et cette habileté d'observation frappe surtout dans la citation suivante. L'auteur fait voir le salon de la maréchale d'Albret, où la belle Indienne attire la foule.

« Là, se rendirent pour la revoir et l'aimer, » Mme de Talleyrand-Chalais, depuis princesse des » Ursins, qui avait toutes les grâces de son sexe et » tout le génie du nôtre; Mme de Lafayette, dont » les romans sont si parfaits et les mémoires si » instructifs; la marquise de Sévigné, qui fut la » plus aimable des mères; Mme de Grignan, la plus » heureuse des filles, et Mme de Coulanges, leur » cousine en esprit, comme en réalité ; Mme Deshou-

» lières, dont les vers 1 aujourd'hui négligés, for- » meront et dépasseront bien des poètes encore; » Mme de la Sablière, si favorable aux grands ta- » lents, quoiqu'elle en eût de très distingués elle- » même; Mlle de Scudéry, qui suivait la société » pour en crayonner les figures, et que la société » ne redoutait point, parce qu'à ses portraits, bien » ressemblants, elle mettait des noms un peu mé- » connaissables; Ninon de l'Enclos, que les dames » eussent voulu sans cesse au milieu d'elles, pour » l'empêcher d'être ailleurs; Mlle de Pons, depuis » marquise d'Hudicour, qui fut belle sans vanité, » spirituelle sans malice, et sut toujours plaire » avec son genre d'esprit; la duchesse de Riche- » lieu, qui aima tendrement Mme Scarron, sa pro- » tégée, et abhorra Mme de Maintenon, sa protec- » trice; Mme de Montespan, enfin, qui n'aima ni » son mari, ni le roi, ni ses enfants, et chez qui » l'ambition et l'orgueil étouffèrent les plus heu- » reux dons de la nature. »

Ce tableau, où l'on aperçoit à peine une tache légère, est sans doute plein de grâce et de finesse. Il met nos éloges à l'abri de tout soupçon.

Cependant, puisque le rôle de critique permet l'aveu de tous les doutes, de toutes les opinions, nous oserons accuser l'auteur de se montrer parfois dans son livre trop prodigue d'épithètes inutiles. Pareille accusation étonnera peut-être, car le désir de paraître brillant est plus souvent l'erreur des jeunes écrivains, que le défaut d'une plume exercée.

Enfin, pour pousser la sincérité jusqu'à la franchise, nous nous plaindrons même de cette com-

80

85

go

95

100

105

110

plaisance qui a entraîné l'auteur à rapporter quelques détails minutieux et de nulle importance. Ces plaintes sont fondées, mais elles sont inspirées plutôt par l'intérêt que fait naître l'ouvrage, que par un scrupule de critique; en effet, après avoir surpris cet attachement imprudent peut-être que laisse voir l'historien | pour Mme de Maintenon, on a osé l'accuser injustement de passion et de partialité. Nous sommes loin de répéter de pareils reproches; et si l'auteur parle quelquefois de Mme de Maintenon avec enthousiasme, pardonnons cet enthousiasme qui ne s'adresse qu'à la vertu. En dépit de l'esprit froid et raisonneur du jour, les belles âmes seront toujours frappées d'une admiration légitime et involontaire au souvenir du grand siècle et du grand roi.

L.-D. V... n. [L.-D. VÉRON].

[3031

LES MISSIONNAIRES,

OU LA FAMILLE DUPLESSIS

Par M. DE ROUGEMONT,

auteur du Rôdeur français, du Bonhomme, etc.,

avec cette épigraphe :

J'ai vu les mœurs de mon temps, et J'ai publié cet ouvrage.

(J.-J. ROUSSBAu.)

Par une suite de prodiges qu'il est inutile de retracer, la France a recouvré ses véritables souverains. Une famille auguste, qui a fait pendant plusieurs siècles le bonheur et la gloire d'une nation généreuse, est rendue depuis six ans à son amour. D'où vient que les accents de la révolte, de l'impiété, qui auraient dû se taire à l'aspect du roi Très-Chrétien, ont acquis un degré d'audace qu'ils n'avaient jamais eu sous l'usurpateur? D'où vient que tout ce qui, jusqu'à nos jours, était l'objet de la vénération des hommes, se trouve exposé aux insultes d'une poignée de libellistes? Il ne m'appartient pas d'en rechercher les causes : je me contenterai d'observer que jamais la religion n'a été en butte à des attaques aussi vives, aussi multipliées, et heureusement aussi impuissantes.

De toutes les productions lancées depuis peu, avec le but plus ou moins caché de détruire dans l'esprit du peuple tôute 1 idée de respect pour le catholicisme et pour ses ministres, l'une des plus ridicules me paraît être celle à laquelle M. de Rou-

5

10

1-5

20

^emont n'a pas craint de mettre son nom. Ce nom .t'a jamais été bien illustre; cependant l'auteur de quelques esquisses morales, qu'on avait lues avec indulgence dans des feuilles quotidiennes, se devait à lui-même de ne pas offrir au public des ta- Ibleaux d'un genre tout différent. Au reste il y a isi peu d'art dans sa composition, que peut-être a'est-il pas si coupable que je l'avais cru d'abord. > M. de Rougemont prend pour texte les Missionnaires. On sait, d'après les déclamations qui traînent dans tous les pamphlets du parti, que ces ecclésiastiques ne sont que des boute-feux, qui parcourent en vagabonds les villes et les campa- ignes, apportent la division dans les familles, prêchent la désobéissance aux lois, le retour de la dîme et de la féodalité, et recrutent des sujets pour repeupler les couvents. Je ne vois donc pas pourquoi M. de Rougemont a pris la plume, et a voulu nous redire en deux volumes ce que nous avons pu lire partout, et souvent avec moins d'ennui que dans .son livre.

Le lieu de la scène est à Rochefort. La famille de M. Duplessis, ancien négociant, y est généralement aimée et respectée. L'auteur a soin de nous apprendre que ce brave homme possède beaucoup de biens nationaux : on dirait que c'est une condition sans laquelle on ne saurait prétendre à l'estime des honnêtes gens. Il faut commencer par entendre la longue histoire des aïeux de M. Duplessis; et il est facile de juger combien les hauts- faits des ancêtres d'un marchand retiré doivent être intéressants. M. Duplessis est sur le point de donner sa fille au fils de M. Hévart, ministre

protestant, représenté, comme on peut croire, sous les couleurs les plus avantageuses, de manière à faire contraste avec les missionnaires, dont le portrait n'est ni séduisant, ni flatté. « M. Hévart, dit élégamment l'auteur, 1 est un homme qui a refusé une foule de places très lucratives, parce qu'il prévoyait qu'il ne pourrait les remplir à sa guise. » Deux missionnaires arrivent à Rochefort, où l'on n'avait pas entendu parler de mission (je cite toujours textuellement) depuis celle du représentant du peuple Lequinio, le même qui faisait asseoir à sa table le vengeur du peuple, vulgairement appelé le bourreau. (Est-ce une comparaison qu'on a voulu établir entre ces deux missions? On a bien assimilé la terreur de 1815 aux égarements de 1793). Bientôt, il n'est plus question de mariage dans la maison Duplessis, où les missionnaires s'introduisent; la fiancée, docile aux conseils intéressés du révérend père Gaspard, abandonne furtivement le toit paternel, et se réfugie dans un bureau de loterie, décidée à embrasser la vie monastique : bien entendu qu'elle fait au préalable donation pardevant notaire de sa dot. Ce coup de filet est de 5o.ooo francs.

Tout cela ne paraît pas très vraisemblable, et l'invention n'est pas non plus merveilleuse, mais qu'importe la vraisemblance, et même la vérité, quand il s'agit des missionnaires ?

L'histoire du frère Gaspard remplit une grande partie du premier volume. M. de Rougemont, sans doute pour jeter dé la variété dans son ouvrage, appelle cet ecclésiastique, dont il a cependant fait un curé, tantôt le révérend père, comme nous l'a-

55

Co

65

70

75

80

85

vons déjà vu, tantôt tout simplement le frère Gaspard; et je ne sache pas que, depuis la suppression des ordres religieux, personne en France se soit jamais arrogé l'un ou l'autre de ces deux titres, qui ne sont plus en usage que dans les feuilles libérales. Passons : c'est un petit défaut de costume, et il ne faut pas être difficile avec M. de Rou- gemont. Nous en verrons bien d'autres, si nous allons jusqu'au second volume.

Le frère Gaspard était doncà quatorze ans le plus mauvais sujet de la ville, et il ne fit que croître et embellir. Aimant passionnément le jeu et les femmes, ayant dissipé en peu de temps son patrimoine, il entra, en qualité de précepteur, chez un riche marquis, dont il enleva la fille. Félicie, qu'il abandonna bientôt, ne manqua pas de se consoler dans les bras des adorateurs que sa beauté lui attira en grand nombre. Après avoir vécu plusieurs années, comme la Magdelaine avant sa pénitence, elle reparaît sur la scène et séduit à son tour son premier amant devenu prêtre, ce qui apparemment lui semble neuf et piquant : elle l'accompagne, mise en dame de charité, dans la ville où il vient prêcher la mission, et c'est ellequi a la plus grande part à la vocation impromptu de Mil. Duplessis, qu'elle va fortifier dans sa résolution, à un bal masqué, sous le déguisement d'une magicienne.

Je ne sais si mes lecteurs me comprennent : en tout cas, il n'y a pas de ma faute; je me borne à leur présenter une analyse exacte du nouveau roman. Il se termine, suivant l'usage, par le triomphe de l'innocence.

Les méchants sont confondus, et leurs trames

• i 5

• ->

.,

\*0

- 05

10

c'f 15

0 Il 20

[3061

déjouées. L'hymen projeté se réalise ainsi que celui d'une autre fille de M. Duplessis, que frère Am- broise, jeune missionnaire à la suite, n'a pu voir avec des yeux indifférents; il jette le froc aux orties et épouse sa maîtresse, à laquelle il avait fait une déclaration pressante dans une église. Le lieu n'est-il pas bien choisir C'est un véritable mélodrame : si l'on trouvait qu'il y manque le niais obligé, M. de Rougemont pourrait nous en désigner un, qui possède toutes les qualités requises.

Mais c'est surtout dans les détails que brille le talent du peintre. Il a choisi pour épigraphe une phrase célèbre de J.-J. Rousseau, auquel je le comparerais sans faute, si je ne craignais d'offenser sa modestie. Un trait, jeté comme au hasard, à la manière des grands maîtres, lui suffit pour faire connaître parfaitement un personnage. Par exemple, 1 il trace un éloge pompeux de M. Millin, curé de Saint-Jacques depuis trente-sept ans : il est vrai que ce bon prêtre n'aime pas les missionnaires. C'est un petit Fénelon à la Chénier. CI: Tous les malheureux, dit-il, sont de ma religion. » On voit bien que c'est une façon de parler toute philosophique : Voltaire n'aurait pas mieux dit. « Ce » digne homme, ajoute l'auteur, a de la religion » plus qu'aucun évêque de France. » Je suppose que M. de Rougemont s'est procuré des renseignements particuliers sur tous les prélats de l'église Gallicane, dont il fait si gratuitement les honneurs : il me semble pourtant qu'il aurait pu s'exprimer moins affirmativement. Une périphrase aurait tout aussi bien rendu son idée, et la politesse s'en serait mieux accommodée.

125

130

135

140

145

i5o

[30

L'arrivée des missionnaires à Rochefort me ournit l'occasion de citer un passage plus étendu.

Parmi leurs partisans se remarquent Aristide

Monsorand, l'un des plus fougueux coryphées de la révolution, qui, après avoir affiché un patriotisme plus ardent que Robespierre, un despotisme plus altier que l'empereur, s'était décidé à être plus catholique que le pape et plus royaliste que le roi; une dame d'Apreval, religieuse à dix-huit ans, comédienne à vingt-cinq, mariée en 1793, divorcée en l'an 111, remariée en 1800, séparée de son second mari depuis une dizaine d'années pour vivre avec un parent auquel elle avait acheté une exemption de service militaire; une certaine marquise de Véniac, dont la vieillesse chagrine rappelait la jeunesse dissipée : tel était le trio qui s'offrit à la vue de Gaspard. » Et plus bas : « On remarquait parmi les plus zélées dévotes une femme divorcée deux fois, et une vieille fille, à qui une ancienne faiblesse » avait valu le titre de Madame. »

Suit le récit de la procession : « Les quatre coins » du dais étaient portés, ceux de gauche, par un » riche négociant 1 qui avait fait banqueroute la » semaine précédente, et par le receveur général, » qui entretenait la première chanteuse; ceux de » droite, par l'adjoint du maire et le capitaine du » port. »

Il faut avouer que les missionnaires furent malheureux dans leur début. La ville où ils débarquèrent n'a probablement rien de commun avec les autres cités du royaume; car ces ouvriers évangé- liques, on peut s'en informer auprès de M. l'abbé

5

o

75

80

185

[308]

de Rauzan, de M. de Forbin-Janson et de leurs confrères, ont toujours été accueillis par la meilleure compagnie, partout où ils se sont arrêtés, et la bonne compagnie de Rochefort nous paraît étrangement faite, à moins que M. de Rougemont ne se soit trompé, et n'ait pris le bagne pour un salon : peut-être est-ce une nouvelle fiction poétique. Quant à ceux qui ont porté le dais à la procession, tout le monde saitqu'on choisit ordinaire- ment pour remplir cette fonction, regardée comme honorable, les premiers de la ville; on conviendra que M. le Maire de Rochefort a été bien accommodant, s'il a consenti à marcher en cérémonie à côté d'un banqueroutier. Et pour toucher un mot en passant sur M. le Receveur général, nous aurions été vivement affligés de l'imputation dont il est l'objet, si nous n'avions remarqué qu'il n'y a jamais eu de receveur général à Rochefort C'est encore là un des fruits de la brillante imagination de l'auteur.

Mais si l'on peut lui faire le reproche d'ajouter foi trop aisément air mal, il n'en est pas de même quand il s'agit du bien. M. de Rougemont ne croit pas que l'on puisse s'amender et changer de conduite : cependant le repentir est dans la nature de l'homme. Il raconte deux conversions opérées par ses missionnaires, et quelles conversions! Un nommé Borel, ancien collègue de Monsorand au comité révolutionnaire, usurier à la petite semaine, etc., consent, moyennant une somme honnête, à faire amende honorable au pied de la croix, en se réservant de recommencer 1 dès le lendemain son train de vie accoutumé. Un tailleur fripon devient

19o

195

200

205

210

215

[3

son digne acolyte. Je n'ai pas encore pu deviner quel avantage les missionnaires auraient retiré de ces deux conversions chèrement achetées.

Je ne dis rien d'un épisode aussi vraisemblable que le récit principal. Un jeune homme, éperdu d'amour, presse une jeune fille de venir avec lui, le soir, au pied de la croix de mission; c est avoir bien envie d'indiquer un rendez-vous bizarre. Pour la persuader, il ajoute que sa tante ne pourra la soupçonner, parce qu'elle la croira, comme à l 'ordinaire, aux conférences qui se tiennent dans le même endroit. Notez que, la veille, les missionnaires ont annoncé publiquement qu'elles étaient suspendues, ce que la tante ne peut conséquem- ment ignorer.

Tout est de la même force dans cette production absurde et dégoûtante ; car il faut bien trancher le mot : on n'y trouve pas dix pages que puissent avouer la raison et le goût, et la langue y reçoit à chaque instant des outrages qu'on n'excuserait pas dans un' écolier. On a pu en juger par quelques phrases citées plus haut; nous y ajouterons celles- cî, prises à peu près au hasard :

« Ma sœur, à l'exception d'une faiblesse de ca- » ractère, qui la rend propre à être la dupe du » premier intrigant venu... »

« Un parti si sévère, pris si jeune, ne saurait » manquer, etc. »

« La femme qui remplit dignement ses devoirs » de fille, d'épouse et de mère... dont chaque ins- » tant de la vie offre une leçon utile... »

Nous terminons en faisant observer que M. de Rougemont trouve singulier que des missionnaires

'f X,

•J.

2'

•J

5

o

prêchent contre les spectacles, et témoigne le plus tendre intérêt pour les comédiens dont on déserte le théâtre : jusqu'ici cela est assez naturel dans un auteur de vaudevilles, qui n'est pas obligé 1 de connaître les lois de l'église catholique. Mais il n'imagine rien de mieux, en faveur du tripot comique, que de l'envoyer en députation aux missionnaires, avec le produit d'une quête, pour les engager à changer l'heure de leurs exercices religieux, à moins qu'ils ne préfèrent céder la place. Voilà, certes, une idée ingénieuse, et l'on n'accusera pas l'auteur de plagiat. M. de Rougemont s'étonne qu'une proposition aussi décente ne soit pas acceptée.

En somme, nous pensons que cet écrivain ferait sagement de renoncer à la prose et de revenir à ses moutons, nous voulons dire à ses chansons, qui lui ont valu d'honorables suffrages. Il en a composé quelques-unes que ne désavouerait pas l'ultrà le plus déterminé.

En ce temps-là, et nous ne remontons pas à une époque éloignée, M. le chevalier de Rougemont se parait du titre d'ancien officier vendéen; il célébrait dans ses vers le refrain si connu sur la terre classique de la fidélité : Vive le Roi quand même!... Quantum mutatus ab illo I

T. [Tézenas de Montbrison].

255

260

265

270

275

[31

SPECTACLES

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE

ASPASIE ET PÉRICLÈS

Opéra en un acte.

Paroles de M. VIENNET, musique de M. DAUSSAIGNE, ballets de M. GARDEL.

Le sujet de cet opéra est très léger : Aspasie aime Périclès; Cléon, rival du général athénien, pour se venger des dédains d'Aspasie, accuse cette philosophe célèbre d'impiété pardevant l'aréopage; Périclès la défend, la sauve et l'épouse. Déjà un autre opéra, dont Aspasie forme également le sujet, avait été joué sans succès dans la capitale; celui-ci a mieux réussi. Le spectacle a de l'éclat; les scènes sont 1 liées avec assez d'art, et le style ne manque pas d'élégance. Nous citerons un fragment de la scène où Aspasie veut empêcher le départ de Périclès, envoyé pour combattre les Lacé- démoniens.

ASPASIE

Eh quoi! déjà Périclès m'abandonne,

Et d'une longue absence il menace mon cœur.

Victor Hugo n'a pas repris ces comptes rendus de théâtre.

5

10

ï i5

[3111

PÉRICLÈS

Je te laisse à regret; mais l'honneur me l'ordonne, L'amour doit céder à l'honneur.

ASPASIE

Accorde un jour à ma tendresse,

Je vais compter des siècles de douleur.

Un jour d'amour et de bonheur S'écoule avec tant de vitesse 1 ............

Si du moins je pouvais te suivre,

Auprès de toi jouir de tes hauts faits, Partager les périls où la gloire te livre ;

Si les nœuds de l'hymen... Périclès, je me tais;

Mais sans toi je ne puis plus vivre. Renonce aux palmes des guerriers, Assez d'exploits signalent ta vaillance ;

Mon cœur n'aime plus les lauriers Qu'il faut payer de ton absence.

PÉRICLÈS

Jalouse de sa liberté,

Sparte veut asservir le reste de la Grèce ;

Il faut abaisser sa fierté.

ASPASIE

Mon cœur chérit la liberté;

Mais tes dangers alarment ma tendresse.

PÉRICLÈS

Si le destin veut mon trépas,

Que je voie en mourant triompher ma patrie. Dans Athènes vengée et dans Sparte flétrie,

Mon souvenir ne mourra pas.

20

25

30

35

ASPASIE

Tu ne parles point d'Aspasie.

Vers des lauriers plus doux élève tes regards,

La déesse de nos remparts,

Minerve, de la paix aime aussi les conquêtes.

Dans ses murs embellis fais prospérer les arts ; Cultive la sagesse, honore les poètes :

La gloire d'Apollon vaut la gloire de Mars.

Il y a du naturel et de la grâce dans ces vers, où l'on voudrait toutefois effacer quelques expressions impropres. La musique de cet opéra est l'ouvrage o du neveu d'un compositeur célèbre; elle a mérité les applaudissements du public; les ballets de M. Gardel les ont enlevés.

SECOND THÉATRE FRANÇAIS

UNE PROMENADE DANS PARIS,

OU DE PRÈS ET DE LOIN

Comédie en cinq actes et en prose'.

Une chute est toujours pénible à annoncer : cependant, lorsqu'elle est bien complète, elle offre un côté consolant; elle dispense de faire l'analyse

1. De Malmonté (attribuée à de Rougemont), représentée le 10 juillet 1820, accueillie par un des plus beaux orages odéo- niens.

de la pièce; c'est là précisément le cas ou no\_> place la mauvaise réussite d'une Promenade dtlr. Paris. Le lecteur, qui sait que le parterre a mis a-j néant les trois derniers actes de cette coméd :e. attend sans doute de nous moins l'examen critique de l'ouvrage que le compte rendu de la représen tation. Nous nous contenterons donc de lui trace- un tableau fidèle de cette orageuse soirée.

On sait que les banquettes de nos théâtres sor à peu près aussi bien garnies durant la belle r-a-son que les sièges de nos députés un jour de budgel. Cette fois pourtant le 1 parterre était pie r quand la toile s'est levée, et l'on a procédé silencieusement à l'audition de la comédie nouvel:e. Ce silence insolite annonçait dans l'assemblée une disposition menaçante, et la pièce n'était pas nature à conjurer l'orage. C'est un certain Tourar geau, nommé Desenclos. qui vient a Paris jair-. fortune. Ce désir est bien naturel : Desenclos n i que quinze misérabks mille livres de rente. Des enclos veut visiter d'abord plusieurs de ses anc e" compatriotes qui sont parvenus au but ou l'i a—pire; il veut s'assurer par ses yeux de leur fd c - en pénétrant dans leur intérieur : on devine 1-. reste. Desenclos a cinq amis. la pièce a cinq ac e- s'il avait douze amis, la pièce aurait douze acte;. Le public n'a voulu voir que deux de ces ori-r naux, lesquels manquaient précisément d'originalité. Il y a peut-être un peu de précipitation dans ce jugement : cependant la trivialité et l'incorrection du style, le défaut absolu de naturel dans les car atères et les portraits, l'incohérence des scènes. le mauvais goût du dialogue. l'invraisemblance et la

! O

1:

'l,

.,z

3o

35

faiblesse de l'action qui sert à lier les cinq épisodes gratifiés du titre d'actes, enfin l'absence de comique, justifient jusqu'à un certain point la sévérité de l'arrêt. On assure toutefois que les acteurs comptaient sur le quatrième acte : en général, il faut, autant que possible, écouter jusqu'à la fin, et nous croyons que cette comédie aurait pu, comme la Dame noire, se traîner jusqu'à la dernière scène, si une cabale, bien montée et bien inutile, ne s'était obstinée à mettre la sentence à exécution, avant qu'elle ait pu être légalement rendue.

La représentation a été terminée par l'Épreuve nouvelle, qui a été en effet une nouvelle épreuve pour la patience du parterre, et l'Avocat Patelin, farce très gaie, dont Samson a rempli le principal rôle avec son talent accoutumé. C'est avec plaisir que nous multiplions nos encouragements à ce jeune et estimable acteur. Lui et Lafargue sont aujourd'hui 1 les deux acteurs comiques les plus remarquables du second théâtre (nous avons presque dit du premier) : notez qu'il s'agit ici des acteurs et non des actrices,

Car il faut sur ce point se montrer circonspect.

Et n'en parler, mon cher, que du ton du respect.

Mlle Clairet et Duparai ont également mérité des éloges dans les rôles de Lisette et de Guillaume. Le pauvre Théodore est bien médiocre; mais ce n'est pas en le décourageant tout à fait qu'on le rendra meilleur.

Pour en revenir à la comédie nouvelle, le nom de l'auteur est encore incertain; nous avions an-

.5

50

55

60

65

[3141

noncé dans notre XIVe livraison qu'elle était d'un Monsieur Malmontey; les journaux l'ont répété d'après nous, et nous avons ainsi bien innocemment ouvert une source inépuisable de jeux de mots et de calembours, presque aussi mauvais que la pièce.

Nous terminerons cet article par une observation sur la salle même de l'Odéon, observation qu'aucun journal n'a encore faite. Sur la balustrade du balcon où sont figurés les plus distingués de nos tragiques et de nos comiques, Crébillon est placé avant Voltaire. Ce contresens absurde doit-il être imputé à la chronologie ou au goût exquis de nos décorateurs? Voltaire aurait-il encore droit de dire de nos jours :

On m'ose préférer Crébillon le barbare !

Hélas! on fait plus : on lui préfère Campistron : n'est-il pas vrai, M. Lepan, qu'il n'y a rien au-dessus de Campistron?... si ce n'est peut-être M. Lepan.

H. [Victor HUGO].

70

75

80

85

MÉLANGES

ESTEVAN

NOUVELLE

Suite et fin.

En se réveillant, les premiers regards d'Estevan rencontrèrent ceux d'une jeune fille qui, penchée sur la couche où il reposait, épiait avec anxiété ses soupirs et ses mouvements. Quand il ouvrit les yeux, elle poussa un cri de joie. Sa mère entra suivie de son mari. Elle examina les blessures d'Estevan, et. dit quelques mots à sa fille qui sortit et revint, apportant quelques plantes fraîchement cueillies qu'on jeta aussitôt dans un vase placé sur le feu. Estevan regardait tous ces préparatifs avec étonnement, et peu à peu sa mémoire lui retraçait les choses passées; il ne pouvait s'empêcher de sentir une vive gratitude pour cette famille hospitalière, et cependant il eût peut-être mieux aimé, abandonné à ses blessures, perdre avec son sang une vie dont l'avenir s'offrait si triste à son imagination. Il eût bien voulu connaître la langue de ces pêcheurs pour leur témoigner sa reconnaissance, et même aussi pour repousser leurs soins bienfai-

1

5

[3151

sants; mais il était réduit à leur exprimer par de simples regards ce qui se passait dans son âme. Enfin l'homme qui l'avait recueilli dans le désert se hasarda à lui adresser quelques mots en français; le jeune Baléare, que ses courses maritimes avaient plus d'une fois conduit à Cette et à Marseille, lui répondit dans la même langue, et la conversation s'engagea. Estevan se trouvait dans un petit village, à quelques lieues de Tunis; il devait l'accueil bienfaisant du pêcheur à un vœu que celui-ci avait fait de secourir les Européens naufragés, en mémoire des secours 1 qu'il avait reçus sur la côte de Provence après une tempête où il avait manqué périr. Estevan lui raconta en peu de mots ses funestes aventures; à mesure qu'il parlait, le pêcheur répétait en arabe à sa femme et à sa fille le récit du jeune homme. Toutes deux vivement émues pleuraient en entendant cette fatale suite de malheurs, et leurs soins pour le blessé s'en accrurent; après deux jours de repos, Estevan put se lever, et appuyé sur le bras tremblant de la jeune fille, il se traîna jusqu'à la porte de la cabane. C'était le matin, le soleil sortait du sein de la Méditerranée, et enflammait' l'horizon de ses premiers rayons; la vue du jeune homme erra longtemps sur cette mer au milieu de laquelle étaient la patrie et le toit de ses vieux parents ; la brume lointaine qui s'élève de la mer à l'approche du jour, se transformait dans son imagination en montagnes et en forêts; il lui semblait apercevoir les coteaux boisés de Saint-George, et, cette idée l'agitant fortement, il détourna la tête pour cacher ses larmes à sa jeune compagne. Celle-ci, croyant qu'il cher-

25

3o

35

40

45

5o

55

chait à distinguer les environs, lui prit la main, et lui indiqua du doigt un bouquet de dattiers qui > s'élevaient de l'autre côté de la baie sur une colline isolée.

Estevan reconnut de suite l'endroit où il avait laissé tout ce qu'il aimait; il descendit avec précipitation sur le rivage, et, s'élançant dans un ba- teau qui s'y trouvait par hasard, il traversa rapidement la largeur de la baie, et débarqua près des dattiers solitaires. La jeune fille l'avait accompagné. En approchant, il entendit le cri sauvage d'une hyène qui, troublée dans son asile, s'enfuit dans le désert. Il eut bientôt reconnu la place où était déposée sa bien-aimée; mais quel hideux spectacle s'offrit alors à lui! la fosse avait été ouverte par l'animal carnassier, des os à demi-rongés, quelques lambeaux de vêtements déchirés par la dent et par > les ongles de l'hyène, un crâne brisé qui conservait encore une longue tresse de cheveux, voilà ce qui restait de la malheureuse 1 Thérésita. La jeune Maani, à l'aspect de ces sanglants débris, recula d'horreur. Jamais pareille douleur n'avait agité > l'âme du jeune Estevan. Son cœur s'était resserré : il serait tombé sans l'inquiétude prévoyante de la jeune Arabe qui le reçut dans ses bras et l'assit sur le sable. Lui, plus atterré de ce spectacle qu'il ne l'avait été de la mort même de son épouse, douta un moment si la triste réalité était devant lui. Il recueillit avec respect les restes souillés de son épouse, et voulut les emporter jusqu'au village. La jeune Maani, surmontant une répugnance bien naturelle, l'aida en pleurant à remplir ce ) pieux devoir, et, détachant le voile qui garantissait

ï5

8c

H?

9°

[317]

son visage de l'ardeur du soleil, elle l'étendit sur le sable; ils y déposèrent ces ossements à demi- rongés, et, saisissant chacun un des pans du voile, ils regagnèrent lentement le bateau.

Mais la malheureuse Thérésita ne devait point trouver un tombeau. Près des tristes restes de son épouse, Estevan, assis dans le bateau, laissait a Maani le soin de le guider. Le vent était violent, et la faible jeune fille avait peine à élever la voile triangulaire. Aussi à peine furent-ils au milieu de la baie, qu'un furieux coup de vent prit le bateau de côté, et avant qu'Estevan eût eu le temps de retourner la voile, l'esquif fut renversé dans la mer. Estevan songeait à sauver les ossements de sa bien-aimée, mais un cri perçant lui rappela les dangers de la jeune Arabe qui, pleine de frayeur et presque sans connaissance, était devenue le jouet des flots : la voix de la reconnaissance parla dans son cœur; il vint aider Maani, et, l'entourant d'un bras, il la ramena au rivage.

La reconnaissance que fit naître dans l'âme de Maani l'action du jeune homme, le tendre intérêt qu'il lui témoigna remplirent la jeune fille Arabe d'un sentiment inconnu. Tandis qu'Estevan, désormais sans espoir et sans désir, passait les longues heures de la journée exposé au soleil 1 ardent, une amie veillait sur lui. Un matin, il trouva le rocher sur lequel il avait coutume de s'asseoir, abrité de larges feuilles de dattiers qui, disposées en dôme à l'entour, y conservaient une fraîcheur salutaire. Une nuit qu'il ne dormait pas, et qu'au sein du silence ses soupirs répétés paraissaient plus lugubres, le son harmonieux d'une mando-

95

100

io5

kio

lis

120

[3ti

line, la voix pure et touchante d'une femme vint enchanter ses douleurs et rendre quelque calme à son esprit. La chanteuse s'en aperçut sans doute, car depuis, aussitôt qu'au retour de la nuit Este- van s'asseyait sur sa couche pour rêver à ses malheurs, la musique mélodieuse recommençait, son imagination distraite quittait les souvenirs du passé, et lui permettait de goûter quelque repos. Estevan n'était pas le seul qui eût remarqué ces secrètes attentions. La femme du pêcheur avait souvent surpris sa fille jetant sur le naufragé des regards tantôt brillants d'une joie naïve, tantôt humides de pleurs. Quand elle la vit veiller sur le jeune convalescent avec tant de tendresse et d'inquiétude, elle comprit d'où venaient ses larmes, et devina la vérité. Maani interrogée avoua tout à sa mère, et sa mère ne fut point malheureuse de cette confidence; elle eût difficilement trouvé un gendre plus aimable que l'étranger. Il exerçait l'état de son mari, et, ayant perdu l'espoir de revoir Ivica, il semblait à la bonne mère qu'il serait heureux de rester avec Maani, et d'aider le père dansses travaux. Elle traita donc dès-lors ce jeune homme comme son propre fils. Estevan s'aperçut enfin du sentiment qu'il avait inspiré à sa jeune gardienne, et, ne croyant pas qu'il y eût encore dans son cœur une place pour un nouvel amour, il s'affligea de ces preuves d'affection auxquelles il ne pouvait répondre. Trois mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait été recueilli par le bon pêcheur. Il annonça à toute la famille qu'il allait partir pour Tunis, afin de retourner à Ivica pour consoler la douleur de ses vieux parents. Un silence profond suivit ses

125

130

135

140

145

150

155

paroles ; chacun, agité 1 d'un sentiment différent, écoutait, doutant encore. Enfin, le pêcheur, après lui avoir témoigné son regret de le voir si tôt partir, lui promit de le conduire lui-même à Tunis, et de le recommander à un de ses amis, patron d'un navire marchand qui allait partir pour Marseille. En entendant son mari se prêter au départ d'Este- van, la mère regarda sa fille qui, pâle et muette, jeta un regard suppliant vers elle. Alors la mère, s'adressant à Estevan, lui rappela tous ses malheurs, les dangers qu'il avait courus, l'hospitalité qu'il avait reçue, et lui demanda s'il voudrait payer leurs soins bienfaisants par le malheur de la famille. « Vois ma fille, lui dit-elle, et si sa pâleur ne t'a pas tout appris, interroge ses larmes et ton cœur. Veux-tu emporter le bonheur de la vie de celle qui a sauvé tes jours? Trouveras-tu dans ton pays un cœur plus libre et plus aimant? Européen, nous vivions tranquilles avant ton arrivée; depuis que tu es ici, tu as touché l'âme de mon enfant, ta vue a nourri son amour. Reste avec nous, ma fille sera ton épouse, et tu seras notre fils; notre ami fera savoir à tes parents que tu vis encore, et plus tard tu pourras aller les embrasser. »

Estevan redoutait cet entretien, mais il ne s'était pas attendu à cette proposition; pendant le discours de sa mère, le visage de la jeune Arabe s'était coloré d'une rougeur virginale, et ses yeux, voilés de longs cils noirs, avaient jeté sur l'étranger des regards pleins d'amour et de tristesse. Estevan hésitait et ne pouvait'se hasarder à prononcer le mot qui devait épanouir ou resserrer tous les cœurs. Peut-être allait-il dire : non..., quand tout

160

i65

170

175

180

185

(319

à coup la porte de la cabane s'ouvre, et des soldats turcs entrent; leur chef, s'adressant au pêcheur : Tu es accusé, dit-il, de cacher chez toi un esclave du Dey, car tu ,sais que tous les Européens, envoyés sur nos côtes par les orages, sont des présents que lui fait notre saint Prophète. Viens, suis-moi avec les tiens à Tunis, on disposera de toi et de ton hôte. — Puis, faisant un 1 signe, les soldats saisissent la famille étonnée et Estevan qui se débattait en vain. Ils les attachent sur des chameaux, et partent au trot pour la résidence du Bey. Estevan, cause de tous ces malheurs, se maudissait, lui et son destin : c'est à moi que vous devez cet indigne traitement, bons Arabes; ah! que ne me laissiez-vous mourir dans le désert, l'avarice de votre maître ne réclamerait point un cadavre. Le pêcheur et sa femme ne répondaient point; mais une voix douce et qu'il reconnut bien, dit tout bas : Nous ne sommes pas malheureux ; nous partons tous ensemble. Charmante fille, s'écria le jeune Baléare, nous vivrons toujours ensemble : libre, je serai ton époux. 0 mon père! bénissez votre fils, bénissez l'époux de Maani t et le pêcheur, encore plus étonné, ne répondait point; mais sa femme parla pour lui : Nous t'acceptons, quoiqu'il soit bien tard, mais Dieu est bon et miséricordieux, et Mahomet est son Prophète. L'escorte répondit : Allah ! et l'Aga, qui s'approcha du prisonnier voulut savoir ce qui causait cette conversation. Il n'était pas cruel, et la douleur de ces parents le toucha, car il était père.

1 Aussi, arrivé dans la ville, au lieu de conduire toute la famille devant le Bey, il confia à la pre-

i)

5

10

)5

10

u 1 5

220

[320]

mière de ses femmes Maani et sa mère, puis il prit la route du palais, emmenant seulement Estevan et le pêcheur. Le Bey était à sa maison de campagne, et les captifs furent conduits dans un cachot pour y attendre son retour. Il ne revint que le lendemain, et, lorsqu'il fut assis sur son tribunal, on amena les deux captifs. La justice tunisienne est expéditive. Cent coups de bâton sur la plante des pieds furent destinés à l'Arabe hospitalier, et des chaînes au jeune Estevan. La sentence venait d'être rendue; on allait l'exécuter sous les yeux du juge, lorsqu'une femme voilée entra dans la salle avec un religieux chrétien: elle se jeta aux pieds du Bey, et demanda la grâce de son père, coupable seulement d'humanité ; c'était une faible raison pour le despote; mais le Père de la Merci s'avança une bourse à la main; le bruit des sequins fut plus puissant que les pleurs de la jeune fille; il demanda la liberté du Baléare. « Je l'accorde, dit le Bey, mais il faut aussi racheter du bâton ce malheureux qui l'a recueilli. » Le prêtre chrétien venait délivrer un frère, il sauva un infidèle; les sequins furent comptés, et, l'avarice du Bey satisfaite, il laissa partir ses captifs. La mère de Maani rejoignit sa fille au sortir du palais; elle venait d'apprendre qu'après leur départ du village, les voisins, qui ne croyaient plus les revoir, avaient pillé la cabane. Ils ne pouvaient retourner dans un endroit où ils n'avaient plus d'asile. Le religieux les engagea à se rendre chez le Consul d'Espagne, qui, ayant entendu parler d'Estevan, recueillit à sa sollicitation toute la famille arabe. Estevan devint l'époux de Maani, et, peu de temps après, ses pa-

225

230

235

240

245

250

[32

rents, éclairés par les soins du religieux libérateur, reconnurent le vrai Dieu et abjurèrent leurs erreurs. Bientôt Estevan, de retour dans sa patrie, présenta à son père la famille de sa Maani, et les vieillards, réunis par leurs enfants, virent combler leurs vœux par la naissance d'un petit-fils. Estevan abandonna le périlleux état de pêcheur, et, content de sa petite fortune, il passe aujourd'hui des jours heureux auprès de ses parents et de sa chère Maani, dont les caresses lui ont fait presqu'oublier la malheureuse Thérésita.

J. [Abel Hugo.]

2a 'H

.1

.. a€

ii

COLLÈGE ROYAL DE FRANCE

Clôture du cours de poésie latine par M. TISSOT.

Je ne connaitrais rien de plus triste qu'un cours de poésie latine, fait sérieusement, parce qu'au fond un cours de poésie latine est un sot cours; j'avoue pourtant que je ne connais rien d'aussi gai que le cours de poésie latine de 1 M. Tissot. Voyez ce que peut le mérite d'un homme! Je voudrais que toutes les grandes époques du cours de M. Tissot fussent solennellement annoncées longtemps d'avance; qu'on en publiât l'ouverture dans tous les journaux, et qu'on en proclamât la clôture à son de trompe dans tous les lieux publics, depuis le carrefour Bussy jusqu'à la place de la Révolution; car M. Tissot, si remarquable en tout, est surtout remarquable dans ses clôtures. M. Tissot a reçu de l'Être suprême un talent tout particulier pour les clôtures; c'est en vérité la partie la plus satisfaisante de son cours. Il n'y a que les grands orateurs radicaux d'Angleterre qui puissent être comparés à M. Tissot, et je confesse à leur gloire qu'en lisant les discours de M. Hunt ou de M. le garçon apothicaire Gales Jones, à Spa-Fiels et à Manchester, j'ai quelquefois cru assister à l'ouverture ou à la clôture du cours de poésie latine au Collège royal de France. Pandite nunc Helicona,

Victor Hugo n'a pas repris cet article.

5

10

i5

20

1322

Deœ : c'est une de ces mémorables clôtures que je vais raconter.

La séance s'est ouverte par une triple salve d'acclamations presqu'aussi bouffonnes par la bonne foi des applaudisseurs que par le sérieux de l'applaudi. Puis, le professeur a pris la parole. Quoique nos citations soient toutes textuelles, il nous sera difficile de faire partager à nos lecteurs l'impression qui nous est restée de l'oraison de M. Tissot. L'éloquence de M. Tissot, comme celle de tous les grands orateurs, est encore plus dans l'action et dans le geste que dans les paroles; elle est dans ce charmant embarras qui annonce que M. le professeur ne sait pas trop ce qu'il va dire, lequel embarras se termine d'ordinaire par un bredouillement plein de grâce et un ingénieux non-sens; elle est dans ces grands yeux, dans ces longs bras étendus, dans ce coup de poing donné si à propos sur la chaire au moment où il faut que l'auditoire applaudisse, dans ce verre d'eau que l'on boit pendant l'interruption lorsqu'il faut que les applaudissements se prolongent, et dans cette confusion pudibonde qui colore le visage de l'orateur enivré de ces témoignages de l'estime publique. Dans l'impossibilité de peindre une aussi vivante éloquence, je me résigne au modeste rôle de narrateur.

Tu longe sequere et vestigia semper adora.

Dès son début, M. P.-F. Tissot a communiqué à l'assemblée une découverte qu'il vient de faire, c'est qu'Horace est digne de Montesquieu : si vous

5

[323]

ne comprenez pas, tant pis pour vous, c'est votre faute, et non celle de M. Tissot, qui, renchérissant sur sa première idée, après avoir admiré les admirables prosopopées d'Horace, le trouve même supérieur à Montesquieu, dans les délibérations de son génie. Voilà, direz-vous, du galimatias; non pas, c'est tout au plus du galitissot. Mais, écoutons un peu la transition, car d'Horace il faut nécessairement passer aux droits de l'homme, à la souveraineté du peuple, et à l'indépendance des nations. Il est à regretter beaucoup, Messieurs, pour Horace... Je fais grâce au lecteur du reste de cette phrase élégante qui se comprend de reste, et peut se réduire à ce peu de mots : qu'il n'ait pas été libéral. Horace vivait sous la tyrannie, ce qui donne naissance à cette réflexion tout à fait à l'ordre du jour : Il faut qu'un écrivain réserve pour un temps meilleur les productions que la puissance ne permet pas de publier... Lorsqu'on ne peut parler à son siècle, il faut s'adresser à l' aveni-r.

Au milieu des trépignements et des bravos auxquels donne lieu cette belle pensée, nous nous éloignons un peu d'Horace, mais nous approchons de Lucain, et c'est Lucain qui doit faire le sujet de la leçon de clôture. Nous ne suivrons pas M. Tissot dans son explication d'un épisode de la Pharsale, qu'il a développé avec sa sagacité connue, et où il n'a fait qu'un contresens; il traduit le vers de Lucain :

Distribuit tumulos vestris miseranda triumphis Fortuna.

par cette phrase inintelligible : la jortune a dis-

60

65

70

75

80

85

(324

persé vos tombeaux comme vos triomphes. En fait de contresens matériels, nous n'avons remarqué que celui-là, et ce n'est pas beaucoup pour M. Tissot. Non egopaucis offendar maculis.

D'ailleurs, cet épisode a fait éclore dans le cerveau de M. Tissot une foule d'idées fortes,qui ont donné lieu, à leur tour, aux digressions les plus intéressantes. Savez-vous pourquoi Marius est un grand homme? parce qu'il a renversé l'aristocratie de la noblesse. En général, on a tort d'épouvanter le peuple par les châtiments de l'autre vie; c'est pour les grands, pour les rois qu'il faut des enfers.

Après cette gentillesse philanthropique, M. Tissot a cru devoir se constituer le panégyriste des orateurs sacrés, lesquels présentent quelquefois des beautés parce qu'ils avaient derrière eux, non la Bible, non l'Évangile, mais toute une école antique où ils ont été abreuver leur génie. Abreuver un génie dans une école, cela n'est-il pas délicieux, et M. Tissot n'a-t-il pas bien raison de s'écrier ensuite d'un ton significatif : Aujourd'hui, tout oser doit être la devise des Français !... Oui, tout oser, même de ne plus parler français dans nos cours publics. Il est inutile de dire que chacune de ces vigoureuses propositions était couverte d'un tonnerre d'applaudissements, auxquels M. Tissot avait fini par être presqu'insensible. L'accoustumance, dit Montaigne, hébète les sens ; j'étais, dans toute l'honorable assemblée, le seul qui osât rire de l'auditoire et du professeur. J'avoue pourtant que, dans certains moments, je me suis cru 1 transporté dans le bon temps, écoutant les discours du citoyen Tissot aux clubs des cordeliers ou des jacobins; j'avais

'o5

1 10

tt5

120

[325]

peine à me rappeler que j'entendais un professeur du Collège royal de France, dans une salle décorée du portrait de Louis XIV, et que ce jour-là même on célébrait encore la Saint-Henri\*.

Enfin, M. Tissot a senti qu'il était temps de lui appliquer deux de ses vers les plus élégants :

Citoyen, dans leur cours suspendez les ruisseaux,

Les champs désaltérés ont assez bu les eaux\*.

Il a levé la séance et fermé son cours, en se promettant de vivre dans le souvenir de ses auditeurs, et en s'administrant ainsi modestement un brevet d'immortalité. Et pourquoi pas? l'Espagne a bien ses quatre immortels ; espérons que la France l'emportera sur l'Espagne; car s'il se mêle en effet d'être immortel, ce sera bien un immortel par excellence que M. Tissot.

V. [V. HUGO].

t. Samedi, i5 juillet. (C. L.).

2. Traduction des Bucoliques. (C. L.).

125

r30

135

CORRESPONDANCE

A MM. LES RÉDACTEURS

DU CONSERVATEUR LITTÉRAIRE

MESSIEURS,

Vous avez inséré dans votre XVI' livraison une élégie charmante, quoique peut-être un peu longue, de votre jeune et brillant collaborateur, M. V.-M. Hugo, de l'Académie des Jeux-floraux. Je crois vous faire plaisir en vous apprenant ce que l'auteur ignorait sans doute, c'est qu'il 1 existe dans la littérature allemande un ouvrage du même genre sur un sujet qui, pour l'intérêt et les détails, offre plus d'un rapport avec le sien. Ce sont les Adieux de Doxat de Stittzbel à Ida, fille d'Herman, duc de Souabe, élégie. Doxat, comte de Stittzbel, vivait dans le dixième siècle : il reste de lui plusieurs hymnes de guerre chantés encore par les vieux Saxons. Il aima Ida, fille du duc de Souabe, et en fut aimé : Herman bannit le jeune Scalde, et contraignit Ida d'épouser Ludolphe, fils d'Othon Ier. Le comte Doxat banni, sans se donner la mort comme Raymond d'Ascoli, se jeta avec

<¡

'10

15

[326]

tout l'emportement d'une âme généreuse et désespérée dans le parti du marquis Eckwart. Ludol- phe, devenu duc de Souabe par la mort d'Herman, fit Doxat de Stittzbel prisonnier, et lui fit trancher la tête (vers l'an 950). Ce jeune poète, décapité à vingt-deux ans, descendait du fameux Harald de Stittzbel, qui, cent ans auparavant (en 852), avait voulu mourir avec son souverain, Regnier, roi de Danemarck, dans le cachot plein de serpents où l'avait plongé Hella, usurpateur, condamné plus tard au supplice de l'Aigle par les trois rois Iward, Biorn et Sigur, fils de Regnier.

Je ne sais si l'élégie ayant pour titre : Adieux, etc., est supposée dater du bannissement ou de la mort de Doxat ; mais je puis vous certifier que cette pièce, quoique fort peu connue, existe en Allemagne, où même elle est considérée comme un des premiers essais d'Auguste Lafontainet....

Agréez, Messieurs les Rédacteurs, etc.

P.S.-F. d'ARBOY.

1. La fin de cette lettre contenait l'éloge d'un de nos collaborateurs, éloge que la demande très expresse de celui qu'il concernait a seule pu nous faire retrancher.

(C. L.).

20

25

3o

35

VARIETES, NOUVELLES

LITTÉRAIRES, ETC...

Il paraît que les Espagnols veulent absolu- ment faire de notre Gil Blas un de leurs ouvrages i nationaux, et de Lesage un plagiaire ou tout au i moins un copiste. On connaît l'excellente notice placée entête de la magnifique édition de Gil Blas, i par P. Didot, où M. le comte François de Neuf- > château, l'un de nos littérateurs les plus distingués, > a réfuté la ridicule revendication du P. Isla et > compagnie, et vengé la littérature française. Ce \* savant ouvrage, qui éclaircit la question et paraît anéantir toutes les prétentions des Espagnols, n'a -cependant point convaincu l'auteur de l' Histoire de l'Inquisition, M. Florente, qui vient d'adresser à l'Académie française un mémoire en réfutation de celui de M. de Neufchâteau.

L'Académie a nommé, pour lui faire un rapport à ce sujet, une commission de trois membres, qu'on dit être MM. Augeret les comtes Daru et de Neufchâteau. Il ne semble pas jusqu'ici que les arguments de M. Florente soient bien redoutables. M. F. de Neufchâteau, en défendant ainsi notre gloire nationale, travaille dignement à sa propre gloire.

[327]

On annonce à l'Odéon la prochaine représentation de Y Ariaxerce de M. Delaville, qui a déjà obtenu du succès à Bordeaux, patrie de l'auteur. Nous ne devons pas nous plaindre sans doute de ce qu'on nous donne un nouvel ouvrage de l'auteur du Folliculaire, mais nous croyions que l'ordre d'inscription devait faire d'abord paraître sur la scène le Pierre-le-Grand de feu Richard, qui laisse une veuve peu fortunée; la justice et l'humanité exigeaient peut-être que cette représentation eût lieu; mais qu'est-ce 1 que tout cela pour nos comédiens? Il vaut mieux attendre que dix années soient écoulées; alors, cette tragédie devenant la propriété publique, on pourra la représenter sans avoir de droit d'auteur à payer, et c'est ce qui fait la fortune d'un théâtre. Demandez plutôt à Messieurs de la rue de Richelieu.

Un recueil piquant, les Lettres Champenoises, annoncent que M. de la Martine est auteur d'une tragédie d'Oreste; on nous a de plus assuré que ce jeune poète avait en portefeuille une tragédie de Saül qui renferme de fort belles parties. Elle n'a que trois personnages.

Le bruit de la mort de ce brillant fils des Muses est enfin heureusement démenti. Il n'était pas encore arrivé à Naples, lorsqu'on annonça qu'il y avait dû succomber à une maladie de poitrine.

Mardi 18 juillet, une noce se célébrait à Bel- leville. Deux des conviés, amoureux de la mariée, avaient résolu de l'enlever pendant le tumulte des réjouissances nuptiales. Ils réussirent en effet à la

25

3o

35

40

45

50

5' faire sortir sous un prétexte insignifiant, et la ? jetèrent dans un fiacre qui attendait à la porte; n mais aux cris de la jeune mariée, accourent le nou- jv vel époux et ses parents, qui, après avoir délivré 31 leur Hélène récalcitrante, montent dans le fiacre, et :i laissent aux ravisseurs déconcertés le soin de sol- J der le festin de noce. Nous dénonçons cette aven- ;; ture aux Molières de la rue de Chartres.

DIX-NEUVIÈME LIVRAISON (AOUT 1820).

POÉSIE

LE VIEILLARD DU GALÈSE

Atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum Vela traham, et terris festinem advertere proram, etc.

(Georg., lib. IV.)

Si mon vaisseau déjà, prêt à toucher les bords, Vers le but désiré ne tournait ses efforts,

Poète des jardins, je chanterais peut-être La culture des fleurs et la rose champêtre.

Je décrirais l'acanthe arrondie en berceaux, L'endive, se gonflant du suc des clairs ruisseaux,

Le myrte, amant des eaux qu'il couvre de son ombre, Les contours tortueux de l'énorme concombre,

Le narcisse tardif, le persil frais et vert,

Et le lierre rampant dont le chêne est couvert.

Aux plaines du Galèse, où, noire et sablonneuse, Roule en des champs dorés son onde limoneuse, Sous les tours d'Æbalie, il fut, je m'en souviens,

Un paisible vieillard, riche de peu de biens.

Reproduit dans la France littéraire, t. III, 1832, et dans le Victor Hugo raconté (une seule variante, ou, plus exactement, une correction).

5

co

[3291

C'était un lieu désert, aride pâturage,

Funeste aux jeunes ceps, rebelle au labourage;

Le vieux sage semait, dans ces près buissonneux, Des légumes parmi les chardons épineux,

Et croyait, cultivant le lis et la verveine,

Être l'égal des rois dans son humble domaine.

Le soir, à son retour, il goûtait sans ennui,

Des mets simples et purs, qu'il ne devait qu'à lui.

Le premier au printemps, le premier en automne,

Il recueillait les dons de Flore et de Pomone ;

Et quand le triste Hiver, brisant les rocs durcis. Mettait un frein de glace aux ruisseaux épaissis, Déjà, taillant le front de l'acanthe encor tendre,

Il hâtait les zéphirs qu'il se lassait d'attendre.

Aussi, sur mille essaims il étendait ses droits ;

Des rayons pleins de miel écumaient sous ses doigts; Dans l'automne chez lui chaque arbre se colore D'autant de fruits nouveaux qu'il vit de fleurs éclore.

Il plantait le tilleul près du pin résineux,

Et greffait le prunier sur l'arbuste épineux ;

Chez lui, se soumettant au cordeau qui l'aligne,

Le platane ombrageait les amants de la vigne ;

Et seul, il sut toujours transplanter sans efforts Des poiriers déjà vieux, des ormeaux déjà forts. Mais à d'autres sujets il faut que je me livre,

Je laisse un vaste champ à qui voudra me suivre.

V. D'AUVERNEY. [V. Hugo.]

36. H. R. les sarments de la vigne.

i5

ao

25

30

35

40

[33

A M. A.-J. CARBONELL

ÉLÉGIE

(Hor., liv. II, ode xiv.)

Ami, le temps nous fuit, et d'une aile rapide Emporte loin de nous les plaisirs et les jeux.

Beauté, grâces, talents, esprit, vertu solide,

Ne sauraient enchaîner son vol impétueux. Indomptable vieillard, de son souffle homicide Il chasse devant lui nos prières, nos vœux,

Et tour à tour sa main dure et livide

Verse, suspend la vie, allume, éteint ses feux, Balance le berceau, creuse la tombe avide.

En vain pour l'attendrir, tu viendrais, l'œil en pleurs, Parfumant ses autels et d'encens et de fleurs,

Rougir leurs marbres saints d'une auguste hécatombe, Tu courberas ton front sous le faix des douleurs : Chaque heure en s'échappant nous pousse vers la tombe.

Pâtre modeste, intrépide guerrier,

Pontife aimé des Dieux, redoutable monarque,

Parés de myrte ou couverts de lauriers Nous fléchirons sous l'inflexible Parque.

Eh! qui pourrait tromper ses invincibles coups?

Fuis l'horreur des combats, la guerre meurtrière, Fuis la plage inhospitalière

Où des flots soulevés vient mugir le courroux; Redoute des saisons la course irrégulière,

Il n'en faudra pas moins atteindre aux bords fumants Où du noir Phlégéton roule l'onde brûlante ;

Dans cet asile affreux des longs gémissements,

[3311

174 LE CONSERVATEUR LITTÉRAIRE.

Où l'on voit Danaüs et sa race sanglante Sans relâche expier ses barbares serments,

Et l'infâme Sysiphe, et le cruel Tantale,

Subir du ciel vengeur la colère fatale.

Nous irons dans ces lieux; tel est notre destin : Rien ne peut nous soustraire à cet arrêt suprême. Mais heureux qui, bravant l'avenir incertain,

Jouit de plus d'un doux matin Près de la compagne qu'il aime.

Pour moi trop tôt viendra le triste jour

Où du dernier adieu saluant ce séjour,

Mes yeux ne verront plus une épouse adorée,

Ni les trois rejetons qui font tout mon bonheur, Adolphe, Hortense, Isaure, objets chers à mon cœur! Alors du tendre amour, de l'amitié sacrée, Vainement près de moi gémiront les regrets :

Vers un monde inconnu quand mon âme envolée Aura laissé mon corps sous la pierre isolée,

De ces arbres si beaux, rassemblés à grands frais, Qui prêtèrent leur ombre à ma muse distraite,

De ces arbres, l'honneur de ma douce retraite,

Un seul suivra mes pas... le lugubre cyprès.

DE LABOUISSE.

3o

35

40

45

LITTÉRATURE ANGLAISE

HAROLD L'INTRÉPIDE

Poème en six chants

Par Sir WALTER SCOTT.

En rendant compte des ouvrages de Walter Scott, on a dit que cet écrivain avait commencé sa réputation par des poèmes qui l'ont placé au rang ■des meilleurs poètes anglais modernes.

Pour la première fois, on vient d'entreprendre la traduction française de ses œuvres poétiques, et 'c'est au momenl où nous nous disposions à entretenir nos lecteurs du Monastère, roman nouveau de l'auteur d'Ivan-Hoë, qu'on nous remet Harold et Mathilde de Rokeby. Il est dans l'ordre que les poèmes passent avant les romans; nous allons donc rendre compte de Harold ; car désirant donner quelque étendue à des citations qui vont montrer Walter Scott sous un nouveau jour, nous devons nous borner à l'analyse d'un seul de ces ouvrages.

Dans ses poèmes comme dans ses romans, l'auteur écossais se montre original dans les caractères, vrai dans les discours et fidèle dans les des-

[3321

criptions. En choisissant des héros imaginaires, il a étudié des mœurs réelles, et quand l'histoire parle des personnages qu'il met en scène, elle ne peut les peindre avec plus de vérité qu'il ne les peint lui-même. Ce qui distingue surtout son talent, c'est l'art avec lequel il a disposé les contrastes qui doivent servir d'ombres à ses tableaux. Pour lui aucun objet n'est indifférent, le plus petit détail n'est jamais inutile, et ce qui paraît d'abord 1 superflu, devient plus tard nécessaire. Parlons maintenant du poème de Harold dont l'action simple et intéressante remplit six chants.

Le vieux Vitikind, guerrier danois, longtemps l'effroi des Anglais et l'espoir des païens, se fait chrétien. Il échange sa religion contre des terres et des fiefs, et devient le vassal de l'évêque de Saint-Cuthbert. Après avoir été baptisé dans l'église de Durham, il retourne à son château avec le prélat et les moines.

« A la porte de la forteresse était le jeune Harold, fils unique et héritier du comte. Le jeune Harold était déjà redoutable par son audace, sa force et son caractère irascible. Son aspect était dur et sauvage. 11 ne portait ni collier, ni bracelets d'or, et ce jour de fête ne le vit point revêtir un riche vêtement. Sa tête était découverte, et ses sandales délacées; les boucles de ses noirs cheveux pendaient sur son front, et laissaient seulement entrevoir ses regards menaçants ; sa main était armée d'une massue danoise dont les pointes étaient souillées d'un sang qui fumait encore; à quelques pas derrière lui, on apercevait une louve et ses deux louveteaux qu'il avait tués le matin même à

20

25

3o

35

40

45

50

[3

la chasse. Il ne fit qu'un brusque salut à son père et aucun à l'évêque. »

La malédiction du père accueillit l'insolence du fils, qui osa lui reprocher son changement de religion.

« Harold, souriant avec férocité, reprit froidement : nous devons honorer nos pères et les craindre... Pour moi, je suis ce que m'ont fait tes leçons; mon berceau fut ton bouclier, le hochet de mon enfance une épée. On m'apprit à frapper des mains et à pousser des cris de triomphe lorsque la flamme embrasait les châteaux; on me faisait tremper mes bras dans le sang d'un ennemi vaincu, et ce sang servait de fard à mon visage... Lorsque cette louve, et il lança le cadavre sanglant dans la plaine, lorsque cette louve, revenue à la vie, offrira encore ses mamelles à ses nourrissons, Harold reverra le visage de son père!... Jusqu'alors, ancien idolâtre et nouveau chrétien, adieu. »

Puis, renversant un porte-croix de cheval, il s'élança sur la selle, et partit laissant les moines célébrer dans un festin le baptême du Danois converti. Pendant la nuit, Gunnar, son page, s'échappa du château, et fut le rejoindre. Harold consentit avec peine à s'associer un si faible compagnon; mais les prières du jeune serviteur le touchèrent, il le garda avec lui.

« Dirai-je tous les climats qu'ils parcoururent ensemble, toutes les aventures qu'ils rencontrèrent, et leurs nombreux combats? Quelquefois seul, quelquefois à la tête des braves, Harold était toujours vainqueur. Ses exploits inouïs, son intrépidité semblaient appartenir à un mauvais génie,

le

G

f

f.

t

[334]

et l'on répétait tout bas que Harold, fils de Viti- kind, était un démon échappé de l'enfer. »

Cependant des années s'étaient écoulées. L'évê- que n'était plus; un autre prélat lui avait succédé, et cet autre avait repris, après la mort de Vitikind, les terres que l'abbé de Saint-Cuthbert avait données.

Harold, dépouillé de son héritage, revint des pays lointains. En arrivant, une jeune fille toucha son cœur. L'aimer, le lui dire et la demander en mariage fut l'affaire d'un jour. Mais la belle Mete- lill était promise à un riche lord qu'elle aimait. Son père, l'adroit archer Wulfstane, et sa mère, la sorcière Jutta, avaient nourri l'espoir de cet hymen. La demande de Harold, qu'on n'osait refuser, les embarrassa. Mais on lui fit comprendre que, pour se marier, il fallait avoir une 1 maison pour recevoir sa femme, et le bouillant Harold partit pour réclamer du couvent de Saint-Cuthbert l'héritage de son père.

La réclamation de Harold mit le couvent dans un terrible embarras; la rejeter, c'était s'exposer à sa colère ; y accéder, c'était se priver d'un beau château et d'un grand revenu. Un subterfuge tira le chapitre de peine. Il fut décidé qu'on enverrait Harold prouver sa valeur dans le château des Sept-Tours, demeure horrible où se réunissaient les démons. Ici, nous avouerons franchement que le genre de merveilleux adopté par Walter Scott, genre d'ailleurs en harmonie avec les idées du temps où se passé l'action, a quelque chose qui choque; ce merveilleux ne peut être employé avec quelque succès que dans la vaste étendue d'une

90

95

100

io5

110

ï 15

épopée où le poète peut développer d'une manière convenable les ressorts surnaturels. Ici l'action, quoique intéressante, n'a pas assez d'importance.

Harold se mit en route avec son page Gunnar.

L'amour était le sujet de leur conversation. Il trouvait son page capricieux de parler souvent d'amour et de fuir les jeunes beautés; et le page, heureux de l'amitié que lui témoignait son sauvage maître, l'accompagnait en chantant. Silence, lui dit tout à coup Harold. Nous ne sommes pas seuls. En effet, un fantôme de pèlerin qui déjà était apparu deux fois au guerrier, apparut une troisième fois pour lui reprocher sa vie sanguinaire et éveiller le repentir dans son âme. Harold lui répondit, et persévéra dans son endurcissement. Le fantôme s'évanouit. Au moment où Harold, accablé par cette vision, portait à ses lèvres un flacon qui lui avait été donné au couvent et renfermait un poison subtil, des cris de joie, des chants de fête se font entendre ; une jeune fiancée était conduite en pompe à l'autel, 1 Harold approche, c'était Metelill. Son amant, ivre de bonheur, l'accompagnait. Ici le poète peint avec une énergie effrayante la fureur du Danois trompé ; il saisit un énorme rocher, pousse un cri et s'élance parmi les conviés.

« Ses victimes ne peuvent voir l'éclair que jettent ses yeux, le mouvement convulsif de ses traits, et ses lèvres qui écument comme celles d'un sanglier harcelé par une meute; mais chacun prend la fuite à l'aspect de la masse que son bras robuste vient d'arracher aux flancs du rocher. Chacun fuit ;

Il)

5

.0

[3361

deux ennemis cependant se préparent au combat. Lord William, étranger à la peur, tire son épée ; Wolfstane tend son arc fatal, mais avant qu'il eût lâché la corde, le quartier de rocher vole dans l'air comme s'il eût été lancé par le feu de Holka, et tombe sur le front du téméraire chasseur... La lourde massue du Danois a déjà brisé l'épée de William, qui tombe lui-même sur le sable... La fureur de Harold est à son comble; l'éclair de la mort brille dans ses yeux ; il fronce ses épais sourcils, il grince des dents, sa main se contracte, une blanche écume couvre ses lèvres, son terrible bras est prêt à frapper... Lorsque le jeune Gunnar s'élance, arrête la massue homicide, et, se jetant aux genoux de son maître, s'écrie : « Laisse-toi toucher par la pitié; pense, Harold, à ces paroles menaçantes prononcées par le fantôme; l'heure qu'il a prédite est arrivée; grâce, grâce, Harold, ou crains le désespoir. » Cette voix suspend la rage de Harold... Cependant son bras demeure levé, et son visage ressemble à celui du ministre de la mort qui attend le signal. Le page ne cesse de l'implorer; fais le signe mystérieux de la croix, lui dit-il, répète la prière des chrétiens, résiste au démon qui veut s'emparer de toi, ou tu es perdu ! Harold, cédant à un sentiment 1 qu'il ne peut dé- finir, fait le signe de la croix... Au même instant ses regards s'adoucissent, son front se déride et s'éclaircit; la fatale massue retombe doucement à son côté; il détourne ses pas et s'éloigne. Souvent encore cependant, tel qu'un convive qui quitte la table du festin avant que le banquet soit terminé, il regarde derrière lui comme s'il regrettait une

155

160

165

170

175

180

inutile victoire... Mais enfin il a donné une preuve de clémence : le fils de Vitikind a fait un pas vers je ciel. »

Arrivé dans le château avec son page, il parcourt ;sans crainte les Sept-Tours où reposent les cadavres des monarques assassinés par leurs perfides épouses. Il entre dans la salle qui renferme les restes de ces sœurs adultères, frappées par le glaive du saint roi Adolphe.

« Le farouche chevalier sourit à l'aspect de ces cadavres, car il se souvint de la volage Metelill. « Juste vengeance, s'écria-t-il, de la perfidie des femmes, de ces créatures aussi changeantes que l'air, aussi légères que la vapeur du matin ! Le mal est venu dans ce monde par une femme, disent les prêtres chrétiens. Je défie ta science de ménestrel, ô Gunnar, de me citer l'exemple d'une seule femme sincère dans son amour, et qui n'ait jamais trahi sa foi. » Le page sourit et soupire en même temps. Il essuie une larme qui était tombée sur sa joue, et dit : « Je craindrais de ne pas célébrer di"gnement un tel sujet, à moins que ce ne fût mon chant de mort : car nos Scaldes prétendent qu'à notre dernière heure la harpe du Nord a une harmonie céleste. Oui, je pourrais vanter l'amour d'une femme qui brava le danger, les mépris et le trépas. Sa fidélité fut inébranlable. Elle avait la pureté du diamant. Son amour fut inconnu, et ne reçut pas le retour qu'il méritait; mais sa constance sut tout 1 supporter; errant de climats en climats, elle suivit un guerrier à travers les privations, les périls et les malheurs... Quelles récompenses demanda-t-elle? Aucune,.. excepté une

A

[338]

pierre funéraire qui fît enfin connaître son secret. Voilà de quoi une femme fut capable... Il est vrai qu'Eivir était une fille du Nord. »

— « Tu es bien enthousiasmé pour cette vierge danoise », dit le comte Harold. Cependant, mon cher Gunnar, j'avouerai qu'elle était digne d'être aimée et admirée. Mais Eivir dort dans son tombeau, et où trouver aujourd'hui une amante comme elle? Quelle femme aurait autant de constance pour celui qu'elle aimerait que tu en as montré à ton maître? Mais couche-toi, mon page fidèle. L'ombre de la nuit devient plus sombre, ne tremble pas parce que tu as des morts auprès de toi. Ils furent ce que nous sommes; après quelques jours de vie, nous serons comme eux. Cependant, Gunnar, repose à mon côté sur mon manteau, afin de te rassurer en pensant que tu dors auprès de Harold. »

Le comte Harold parut à son réveil un homme différent de lui-même. L'ombre du pèlerin lui était apparue de nouveau pendant son sommeil ; il avait reconnu son père, et le repentir était entré dans son cœur; quelques mots sur Gunnar qu'il avait entendus dans son rêve et oubliés à son réveil, ajoutaient à son trouble.

« Il voulut couvrir de sa main son front soucieux, et s'aperçut qu'il avait oublié son gantelet dans le château. En écoutant le récit de ce songe mystérieux, Gunnar trembla et pâlit; mais les derniers mots de Harold le firent rougir comme la rose qui va s'épanouir. Charmé de pouvoir dérober à son maître cette pudeur qui le trahit, il retourna 1 sur ses pas pour chercher le gantelet ;

220

225

230

235

240

245

250

(3

mais bientôt un cri de terreur appelle Harold à son secours. »

L'ange du mal, sous les traits du farouche Odin, dieu des Scandinaves, était sur le seuil du palais, debout et armé. Il reproche au fils de Vitikind de vouloir déserter son culte, et lui promet le bonheur, s'il veut lui rester fidèle. Harold, sans lui répondre, réclame son page.

« Eivir m'appartient, reprit le spectre; elle a été marquée de mon sceau le jour de sa naissance. Penses-tu qu'un prêtre pourra l'effacer avec quelques gouttes d'eau, ou qu'un nom ou un sexe empruntés anéantiront les droits d'un Dieu? »

Ces étranges paroles égarent la raison de Harold.,. Il saisit sa massue, et le combat s'engage entre le mortel et le démon.

« Des nuages de fumée obscurcirent le ciel; la terre trembla; mais ni les feux des enfers, ni la foudre, ni le château, ébranlé dans ses fondements, ne purent lasser le courage de Harold. Dompté par une force supérieure, le démon s'évanouit avec l'orage, et le paladin du Nord emporta son Eivir loin de ce lieu de terreur, pour la rendre à la lumière, à la liberté, à la vie.

» Il la déposa sur un banc de mousse. Non loin de là murmurait un ruisseau argenté. Des pensées nouvelles troublent l'âme de Harold; des craintes, jusqu'alors inconnues, agitent tous ses sens pendant qu'il jette d'une main timide quelques gouttes d'eau sur le front de celle qui fut son page; il voit les couleurs de la vie embellir de nouveau de leur incarnat les joues de cette Eivir si tendre et si fidèle? Comment ai-je pu, disait-il en lui-même,

.5

o

>5

70

75

i8o

ne pas la deviner aux tresses de ses blonds cheveux? Comment les vêtements d'un page ont-ils suffi pour me cacher les émotions de ce sein 1 blanc comme la neige? Insensé que j'étais d'aller chercher le carnage et la mort à travers les flots et les déserts quand j'avais auprès de moi une telle compagne!

» Se regardant ensuite dans le miroir de l'onde, il est honteux du désordre de sa chevelure et de la barbe épaisse qui ajoute à son air farouche. Il lave les traces sanglantes de son dernier combat, et ce guerrier terrible éprouve enfin la crainte et l'amour. Que fait Eivir?... Elle est revenue à la vie; cependant elle reste muette et ose à peine entr'ouvrir ses yeux bleus; elle se plaît sans doute à épier en silence et un peu confuse les premières émotions du cœur de Harold; la rougeur de son front exprime la pudeur et l'espérance.

9 Vainement le héros du Danemarck cherche des termes pour parler de ses nouveaux sentiments; sa bouche n'est familière qu'avec ceux de l'outrage et de la fureur. Il relève sa compagne timide, et lui dit avec une franchise martiale : Eivir, puisque tu as si longtemps suivi les pas d'Harold, à ton tour tu dois guider les siens. C'est demain la fête de saint Cuthbert; il verra devant son autel un chevalier chrétien amener une fiancée chrétienne : et l'on dira du fils de Vitikind, qu'il a été baptisé et marié le même jour. »

J. [Abel Hugo.]

•JS5

290

595

3oo

3o5

3io

[3'

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'ORNITHOCUNOMACHIE

ou

COMBAT DES OISEAUX ET DES CHIENS Poème en cinq chants, avec des notes et une table explicative par ALPHONSE DUPRÉ

Ce titre pourra paraître bizarre; cependant il est dans ce poème quelque chose de plus bizarre que le titre, ce sont 1 les trois mille vers qui le composent. Il faut, comme nous, avoir eu la patience de lire d'un bout à l'autre cette étrange composition, pour en bien apprécier tout le ridicule. L'ornithocunomachie est le sublime du genre burlesque ; après ce poème, il faut tirer l'échelle; il sera le désespoir de ces féconds auteurs de parodies épiques qui semblent avoir pris à tâche de faire rire à leurs dépens.

Le lecteur, que nous n'avons pas encore mis dans la confidence, s'étonne avec raison des traits un peu acerbes de notre critique. Sa surprise est naturelle : des censeurs à l'ordinaire si bénins et si bien élevés, ne se dépouillent pas tout à coup,

'5,

10

<5

[3411

sans de graves raisons, de leurs manières polies pour revêtir des formes si grossières et si sauvages. i Pour faire concevoir ce passage subit du blanc au noir,une courte explication est nécessaire ; elle sera notre excuse, et donnera au lecteur le mot de l'énigme. Il reste donc à faire savoir à chacun que M. A. Dupré n'a eu qu'une très faible part à la rédaction de ce poème ; qu'il en est en quelque sorte l'auteur sans le vouloir, et pour ainsi dire sans s'en douter; que, semblable au soldat qui partage à peine la gloire du succès, mais aussi qui ne répond point de la défaite, M. A. Dupré n'a fait que prêter sa plume à un autre, sous le commandement duquel il a écrit. Cet autre, qui est le véritable chef de l'entreprise, c'est la Muse; car, comme M. A. Dupré nous l'apprend, il l'a invoquée, et cette complaisante divinité, sensible à sa prière, lui a dicté mot à mot toutce qu'il désirait. M. A. Dupré va plus loin, il fait un accord à l'amiable avec son lecteur. « Ainsi, dit-il, quand tu trouveras dans le w cours de ce poème des passages qui ne sont pas » de ton goût, tu ne diras pas : Le poète ne sait ce » qu'il dit; mais pour être plus civil et plus équi- » table, tu te contenteras de dire : La Muse s'est » trompée. » Forts du propre aveu de M. A. Dupré, qui, comme on le voit, n'ayant fait que prêter son nom à la Muse, se lave les mains de tout ce qui peut en arriver, nous pouvons, dans cette position, lui parler sans crainte, persuadés qu'il nous écoutera sans colère.

On sent, en effet, qu'après avoir fait cette confidence au public, M. A. Dupré aurait la plus mauvaise grâce du monde à se fâcher, s'il nous prenait,

20

25

30

35

40

45

[31

par exemple, envie de lui dire que l ' Ornithocuno- machie n'est qu'un tissu d'extravagances, que les vers en sont détestables et du dernier ridicule; et fussions-nous même assez francs pour traiter la Muse du haut en bas, et l'appeler tout crûment par le nom qu elle mérite, M. A. Dupré pourrait tout au plus s'en plaindre à cette Muse, avec laquelle il s'arrangerait d'ailleurs comme il lui plairait : cela ne nous regarde pas. Comme il s'agit ici de deux individus tout à fait hétérogènes, on conçoit très bien (et cette distinction n'a rien que de fort honorable pour M. A. Dupré), que l'un peut être tout ce qu'on veut, un impertinent, un imbécile, sans que, pour cette raison, l'autre cesse d'être un homme de sens, et peut-être même un auteur de beaucoup d'esprit.

Ceux qui n'ont pas l'honneur d'être grecs demanderont ce que signifie ce mot barbare Ornithocu- nomachie, nous leur répondrons avec les hellénistes qu'il est formé de trois mots, et qu'il peut se traduire par combat des chiens et des oiseaux. Tel est le sujet du poème; en voici le plan exposé le plus brièvement possible.

Volaudax, l'aigle de Jupiter, après avoir soumis tous les oiseaux de la terre, rassemble une armée innombrable de ses sujets, et s'élance avec eux dans les airs pour envahir les sphères célestes. Les héros emplumés arrivent dans la lune. Diane, courroucée de tant d'audace, leur ordonne de sortir de son empire s'ils ne veulent devenir la proie de ses dogues. Pour toute réponse, le roi des oiseaux s'apprête au combat. Alors se livrent des batailles terribles entre les escadrons rapides des oiseaux et

0

>5

60

65

70 «

75 y

- 80

les bataillons des chiens | dévorants. Les oiseaux sont vainqueurs. Diane, qui s'arme de ses flèches divines, en perce ses ennemis ; mais l'aigle vole au palais de Jupiter pour lui dérober son foudre, et fait fuir devant lui la déesse et ses nymphes, qui se réfugient dans: l'Olympe. Couverte de l'égide de Jupiter et secourue par Apollon, la fille de Jupiter revient attaquer Volaudax. L'aigle n'est point épouvanté; armé du foudre vengeur, il défie les deux divinités au combat; mais, en lançant le tonnerre, il finit par se foudroyer lui-même.

Ce sommaire très abrégé du plan de ce poème donne une idée du but que l'auteur s'est proposé. On voit qu'inspiré de montrer les effets d'une passion fatale à l'humanité, il a eu recours à une fiction épique, pour en présenter, sous le voile de l'allégorie, les égarements funestes et les terribles conséquences. Le sujet renferme tout ce qui constitue l'épopée ; le merveilleux, quelquefois même le surnaturel, y est employé avec art; car on ne marche, dans l'Ornithocunomachie, que de fictions en fictions (et l'idée de mettre aux prises des oiseaux et des chiens n'est pas une des moins ingénieuses); de plus, le but en est éminemment moral, et l'action surpasse en grandeur toutes les épopées connues : quoi de plus digne en effet de la muse épique que la conquête de la lune et l'envahissement de tout notre système planétaire? Ajoutez à cela que si les acteurs du poème ne sont pas des personnages historiques, ils offrent cependant des copies parfaites d'originaux réels qu'il est facile de leur substituer. Il ne serait pas nécessaire, par exemple, de remonter jusqu'à Tamerlan ou

85

90

95

t00

105

110

115

f34

Gengis pour trouver l'image de l'ambitieux Vo- laudax, brigand de l'air. Si les autres héros de l'épopée sont pris dans une nature un peu triviale, ils n'en sont pas moins dans la nature : Becvendu, Braillardin et Astronodindon, orateurs et diplomates, ne seraient point déplacés dans mainte assemblée délibérante, et plus d'une guerre véritable a eu ses Briseraison et ses Vorapax, ses Bri- gandin et ses Furibond, capitaines fictifs de l'imaginaire Volaudax.

D'après cette courte analyse, on a pu remarquer, et nous nous plaisons à l'avouer, que la Muse n'est pas aussi dépourvue de tout bon sens que nous l'avions dit d'abord. Voyons maintenant jusqu'à quel point cette rétractation est juste; examinons le style de l'ouvrage.

Voici de quelle manière la i\luse introduit ses acteurs sur la scène.

D'abord paraît Aristonax :

Le brave Aristonax se place au premier rang ;

C'est de tous les faucons le plus fort, le plus grand.

Ensuite,

L'affreux roi des vautours, au second rang se pose, Vorapax est son nom ; sa cruauté fut cause,

Bien plus que ses exploits, de sa distinction.

Après différents guerriers vient Hiboucérès,

Peu fait pour les combats, Volaudax le soumit;

Il est rusé, perfide et profond politique.

iO

25

30

35

140

[3441

Puis

Soldarogne le suit d'un air mélancolique :

C'est le plus vieux corbeau que l'on ait jamais vu.

Enfin la Muse termine ainsi la peinture de ses guerriers :

Et le dernier enfin, c'est Astronodindon, etc.

Nous allons maintenant faire connaitre à nos lecteurs l'ordre de la marche des armées du grand Volaudax dans les airs; cette belle composition, parée des seules grâces de la nature, ne ressent ni la recherche ni l'affectation; 1 là, tout est d'un simple qui surprend, et d'un naïf qui fait plaisir :

Les courageux faucons s'ébranlent les premiers ;

Le brave Aristonax commande ces guerriers Qui, bien disciplinés, ne sont que huit cent mille.

Ensuite vient Vorapax; sous ce chef redoutable,

S'avancent pesamment les peuples de vautours,

Forts de vingt millions et d'un aspect horrible.

Le bataillon des autours qui le suit,

Obéit à la voix du bouillant Furibond.

Après ceux-ci paraissent

Les hordes de milans, sous leur chef vagabond.

Alors arrivent

Les lugubres corbeaux, qui sont les plus nombreux, Guidés par Soldarogne et leur chef et leur père...

145

150

1 55

160

i65

Enfin, formant l'arrière-garde,

Eri désordre les geais se déploient enfin,

Avec un bruit confus ils suivent Braillardin,

On peut juger par ces citations, du talent de la Muse dans les descriptions. Veut-on maintenant des vers où brille le mérite de la difficulté vaincue, des vers où soit exprimé un de ces mystères de la nature, toujours si difficiles à rendre en poésie ?

C'est Astronodindon qui parle :

Nous devons à l'aspect de ce monceau de glace, Deviner que la lune est de même une masse De brouillards et de neige en congélation,

Inculte, inhabitable en sa dimension,

Qui, du soleil frappée, ici-bas nous éclaire.

Ce phénomène est peut-être expliqué avec plus d'élégance mais sans contredit avec moins d'exactitude, dans tous nos traités d'astronomie.

Les vers suivants, d'une énergie un peu sauvage, ont néanmoins une beauté d'un caractère difforme qui plaît aux yeux comme le monstre qu'ils peignent.

Le dogue Vulnéraud, d'une grosseur énorme,

Parait au milieu d'eux, orgueilleux de sa forme :

De deux ailes, ses flancs aux longs crins sont armés, Ses flancs creux de carnage et de sang affamés :

Il poursuit dans les airs sa proie avec audace,

Et dans ses crocs de fer l'emporte et la fracasse.

'0

75

80

',85

19o

'95

[3461

Si le lecteur prend autant de plaisir que nous aux extraits du poëme de la Muse, nous pensons qu'il nous saura gré d'ajouter à nos citations le tableau qui suit :

La déesse qui fait au loin voler ses traits,

Diane, en ce moment, rentrait dans son palais,

Ses nymphes la suivaient avec empressement : L'une reçoit l'arc d'or des mains de la déesse ; L'autre de son beau sein détache avec adresse L'agrafe qui retient le carquois sur son dos.

...................

Lorsqu'elle a déposé ses redoutables armes,

Elle fait à ses pieds couler son vêtement,

Puis dans l'onde aussitôt se plonge mollement.

La naïve Uranie à Diane offre encor La coupe qui contient la boisson parfumée ;

Elle boit ce nectar, liqueur douce, embaumée,

Qui donne à tous les dieux leur immortalité :

Sur un lit somptueux, d'un air de majesté,

La déesse s'assied, puis enfin se repose.

Enfin la Muse, suivant un usage antique, termine son poëme par un épilogue adressé au public.

A mon jeune écrivain j'ai dicté ces hauts faits:

Public, ses vers, crois-moi, valent bien des pamphlets Qui ne sont vraiment bons qu'à te mettre en colère, [ Au lieu que ce poème est bâti pour te plaire.

Fais-lui donc éprouver un bienheureux succès.

Pour le rendre complet, sais-tu ce qu'il faut faire? Passe au Palais-Royal, chez Delaunay, libraire,

Qui te délivrera le fruit de son travail...

Le prix? Bah !... ce n'est rien; pour toi, c'est bagatelle r

200

205

210

215

220

225

Il paraît que la i\luse, aussi pauvre d'espèces que riche de vers, n'étant pas en fonds pour payer son scribe argent comptant, n'a pas trouvé d'autre moyen de s'acquitter qu'en recommandant au public le fruit de ses veilles, qu'elle abandonne en toute propriété à son jeune écrivain. Un pareil désintéressement est exemplaire; jamais Muse ne s'est conduite avec plus de délicatesse. Aussi lui en faisons-nous, pour notre part, nos compliments bien sincères, et, pour seconder autant qu'il est en notre pouvoir les intentions du légataire, non contents d'avoir consacré cet article à son ouvrage, nous prions avec instance le bénévole lecteur d'en parler à ses amis et connaissances1.

S.

i. Nous ajouterons une note sur les notes de ce poème, qui sont vraiment curieuses et fort utiles à ceux pour qui le texte aurait des obscurités. Ainsi, s'ils sont embarrassés de connaître l'étymologie du nom de l'autour Houzardin, ils trouvent à la page 197, une note officieuse qui met un terme à leurs laborieuses recherches : Houzardin, nom d'un autour. Ce mot est tiré du français, houzard. Veulent-ils savoir de quel caractère était le dogue Griffon, une nouvelle note vient à leur secours : Griffon, tiré du grec ypîfoç, qui signifie question embarrassée ou énigme. Ce dogue était de ce caractère. Les voilà donc avertis que ce dogue était de caractère d'énigme. Ailleurs, s'ils désirent même remonter à la signification du mot dog, ils apprennent qu'en anglais il signifie chien en général, et qu'en français, il est restreint à exprimer l'espèce la plus robuste et la plus volumineuse de cet animal. D'où il suit, en peu de mots, comme corollaire immédiat, qu'un dogue est un chien volumineux, etc., etc. Nous avons grandement lieu de soupçonner que les notes du poème sont aussi l'œuvre de la muse de M. A. Dupré. (C.L.)

!2'

;>

,0

ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE EN MATIÈRE DE RELIGION

Par M. l'abbé F. DE LA MENNAIS (Tome II).

La corruption des mœurs engendra l'athéisme, qui fut de tous les âges et de tous les peuples. Il était réservé à la France, pendant le dix-huitième siècle, d'élever la chaire où il serait prêché publiquement. Quand les scandaleuses infamies des grands eurent surpassé les débauches honteuses des petits, comme la religion armait la conscience contre la dépravation du cœur, les hommes de ce temps, n'ayant pas la force de vivre vertueux, voulurent vivre du moins tranquilles; alors une démence humaine se présenta parée du nom pompeux de philosophie; pour faire taire lavoix de la conscience, elle commença par nier l'existence de Dieu. On voulut la croire, et les félicités du monde endormirent les hommes, qui ne se réveillèrent que dans les temps de malheur.

A cette époque, le vide de l'âme fit sentir aux incrédules la différence entre la philosophie humaine et la philosophie religieuse.

La première avait placé dans la mort le terme des maux de la vie; la seconde ne considérait la mort que comme un passage aux célestes justices. L'athéisme fut repoussé par les hommes qu'il ne satisfaisait plus, ét la philosophie humaine en danger de périr appela à son secours la tolérance religieuse. Mais bientôt il fallut rejeter cette alliée

5

10

i5

20

25

aussi inutile que dangereuse; le but de la philosophie était de détruire la religion pour régner sans rivaux, et la tolérance de tous les cultes ne frappait de mort que ceux qui étaient tolérés. La religion, honorée et reconnue par les lois, restait seule pleine de vie et de puissance.

Alors naquit l'indifférence religieuse, alors on prêcha que toutes les religions étaient indistinctement bonnes, puisque 1 la morale devait être1, leur seul fondement; et pour rendre la leçon plus profitable, on prêcha une morale entièrement dégagée des principes religieux. La conséquence naturelle en était facile à déduire ; si toutes les religions étaient également bonnes, elles devaient être également vraies ou plutôt également fausses, et partant également inutiles. L'indifférence n'est donc que l'athéisme qui a changé de nom.

Cette différence, commode pour toutes les consciences qui ne sont pas pures, a passé dans nos lois, et a fait assez de progrès parmi le monde pour qu'un écrivain d'un grand talent ait cru devoir opposer une digue aux ravages de ces principes destructeurs ; on sent que nous voulons parler de l'admirable ouvrage de M. de La Mennais.

Par un phénomène de notre siècle, l'indifférence religieuse s'est étendue dans une partie de la société qui semblait devoir rejeter avec horreur cette doctrine désespérante.

En effet, on conçoit facilement que, dan s un monde où règne l'ingratitude, les hommes favorisés par la bonté divine des honneurs, du rang et des avantages de la fortune, aient mieux aimé reconnaître pour régulateur de l'univers un hasard

o

.5

40

45

5o

55

[3491

aveugle qu'un Dieu bienfaiteur auquel devrait se rapporter l'hommage de leur reconnaissance. Mais que des malheureux, placés dans les derniers rangs de l'échelle sociale, que des hommes, privés à jamais peut-être de tous les plaisirs de la vie, abandonnent eux-mêmes l'idée d'un être rémunérateur dont les récompenses attendent dans un meilleur monde leurs vertueuses souffrances; que, déshérités du bonheur sur la terre, ils se déshéritent eux- mêmes en quelque sorte de la félicité céleste, voilà ce qui ne peut se comprendre, ce qui confond toute réflexion. La croyance d'un Dieu est nécessaire à tout esprit sensible. Quand on pense que rien n'est stable ici-bas; que la richesse, que la grandeur passent si rapidement; quand le cœur, 1 brisé par la perfidie d'un ami, peut encore être déchiré par l'infidélité d'une épouse, on éprouve un dégoût des choses humaines; l'âme se tourne vers des objets meilleurs, et va chercher avec confiance dans le sein d'un Dieu juste et grand une amitié certaine, un amour sans fin.

Le livre de M. de La Mennais, qui a tant attiré l'attention du public, semble appeler principalement les méditations des gouvernements. Chaque jour les dangers qui menacent les liens sociaux deviennent plus visibles et plus imminents. Ceux qu'une longue habitude de l'observation et que la science de nos folies ont rendus clairvoyants, aperçoivent distinctement la société prête à se dissoudre,

In se magna ruunt.

L'excès de la civilisation en amènera la ruine.

Le temps n'est pas loin peut-être où il faudra se

60

65

70

75

80

85

90

[3!

déclarer. Deux partis seront à choisir, attaquer ou défendre; alors tandis que les assaillants, divisés par les moyens, mais unis par le but, marcheront sous divers étendards, une seule bannière réunira les défenseurs de la société, la croix; un seul mot sera celui de ralliement, Dieu. Il ne faut pas se le dissimuler, dans un état de société où les pauvres sont en plus grand nombre que les riches, où les lois, dans l'intérêt général, ont ôté le droit à la force pour le donner en quelque sorte au hasard, en ce que le hasard dispense seul par la naissance les dons de la fortune; aussitôt que le plus grand nombre, confiant dans sa force, sera attiré par des droits chimériques, mais suffisamment prouvés à ses yeux, puisqu'ils flatteront son intérêt, un bouleversement sera inévitable, et les. lois humaines, soutenues par la seule raison des hommes, resteront sans puissance dans cette lutte terrible. Il faut qu'une voix divine ordonne aux hommes de se soumettre à la nécessité, aux inégalités qui constituent toutes les sociétés; car il ne faut pas s'y tromper, ce ne sont ni l'empire, ni la république, ni la monarchie représentative, qui font vivre les peuples, c'est la religion. C'est elle qui peut donner à des républiques religieuses la force de se perpétuer au milieu des débris des monarchies indifférentes au choix d'un Dieu; et si jamais, après la ruine des sociétés, un architecte couronné entreprenait la reconstruction de l'édifice social, le premier ouvrier qu'il appellerait serait un prêtre, comme le seul ciment qui consoliderait la base serait la religion.

A. [Abel Hugo.]

■p

3

o

i5

20

[3511

LES PSAUMES TRADUITS EN VERS FRANÇAIS

par M. DE SAPINAUD DE BOISHUGUET, chevalier de Saint-Louis;

seconde édition revue et augmentée.

' ÉLÉGIES VENDÉENNES

dédiées à M.. la marquise de la Rochejaquelin ;

par le même.

Nous annonçons ici la seconde édition d'un ouvrage remarquable qui a passé sans être remarqué. De nos jours peu de livres survivent à leur apparition dans le monde, agité par les passions politiques,

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Les journaux, absorbés par les aftaires publiques, n'ont pu donner à M. le chevalier de Sapi- naud de Boishuguet toute l'attention que réclamait son ouvrage. Cependant, pour satisfaire l'auteur, ils ont annoncé que sa traduction était excellente, espérant compenser l'exiguïté de l'article par l'exagération de l'éloge. Notre conscience littéraire nous interdit cette prompte méthode d'expédier un livre. M. de Sapinaud recevra de nous des élo-

Victor Hugo n'a pas repris cet article.

5

10

15

ges moins grands, mais plus raisonnés; nous sommes convaincus que nos critiques mêmes ne pourront lui déplaire, parce qu'elles nous seront arrachées par l'intérêt que nous 1 prenons à sa traduction, qui n'est pas bonne encore, mais qui ne peut manquer de le devenir, si elle continue à s'améliorer ainsi d'édition en édition.

Enfin, lorsque nous prouverons que ses Psaumes renferment d' excellentes parties, il nous sera doux de lui offrir une louange qui n'aura plus rien de banal et sera l'expression évidente de la vérité ou du moins de notre conviction.

De ce que nous avons avancé que cette traduction n'était pas bonne encore, il ne faut rien conclure de désavantageux pour le talent de l'auteur; car rien ne serait plus difficile qu'une bonne traduction des Psaumes en vers français. Rousseau, qui en a traduit plusieurs, n'a pas toujours réussi; et si Rousseau a souvent mal rendu des Psaumes de son choix, est-il honteux pour M. de Sapinaud d'avoir échoué quelquefois dans une traduction complète et suivie des saints cantiques?

D'ailleurs la poésie hébraïque, si continuellement sublime, mais toujours grave, simple, nue en quelque sorte, trouve mal aisément une interprète fidèle dans la muse francaise, qui sacrifie à l'élégance et à l'harmonie la propriété de l'expression et la vérité des images. Il est même, à notre avis, dans les livres sacrés, une foule de passages qui ne pourront jamais être transportés dans notre littérature et déconcerteront tous les traducteurs. M. de Boishuguet va lui-même nous fournir des exemples à l'appui de notre assertion. La strophe

J

.5

[texte\_manquant]

[352]

suivante est extraite du Psaume LXXX, destiné à célébrer le jour où l'on rappelait aux Hébreux les bienfaits de Dieu envers leurs pères :

Il vous dit leur départ des climats de l'Afrique, Comme il mit un terme à leurs maux,

Et comme du poids de la brique',

En dépit de l'Égypte, il affranchit leur dos.

Cela est textuellement traduit. Lisons encore le psaume XCI.

Qu'heureux est le mortel qui, lorsque tout sommeille, Veille pour prier le Seigneur,

Qui, vers Dieu, lorsqu'il se réveille,

Tournant ses regards et son cœur,

Sur la harpe sonore ou la lyre à dix cordes\*

Célèbre sa grandeur et ses miséricordes.

Cela est de même exactement rendu; mais cela blesse le goût. N'en accusons pas le talent de l'auteur, car la suite de ce même psaume, pleine de gravité et d'harmonie, suffirait pour nous démentir :

Quel être, en admirant les oeuvres de ses mains, N'éprouve une sainte allégresse?

Quel ordre en ses profonds desseins 1

En ses pensers quelle sagesse 1

Mais l'impie, ô mon Dieu, méconnaît leur beauté,

Et pour lui ton saint nom est un nom inventé.

i. Divertit ab oneribus dorsum ejus : manus ejus in cophino servierunt. (C. L.)

2. In decackordo psalterio cum cantico in cythara. M. Genoude a évité de rendre le mot decachordo dans son estimable traduction des Psaumes. (C. L.)

50

55

60

65

70

13

Sa jeunesse fleurit et passe comme l'herbe;

La mort le flétrit sans retour;

La mort ravit au cœur superbe Tout espoir à son dernier jour :

Mais du juste, ô mon Dieu! tu sauves la mémoire,

Et le jour de sa mort est celui de sa gloire.

Ingrats, vous périrez; oui, vous périrez tous,

0 vous qui fuyez sa lumière,

Tristes jouets, que son courroux Dissipe comme la poussièret.

Et moi. plus fortuné, l'espoir de tes secours Renouvelle ma force et charme mes vieux jours.

J'ai vu leurs chefs altiers, au bruit de ton tonnerre, Trembler et fuir épouvantés ;

Et ces demi-dieux de la terre Dans le tombeau précipités.

Mais le juste, Seigneur, en toi retrouve un père,

Et voit ses rejetons jouir d'un sort prospère.

Ces vers, d'une poésie simple et sévère, sont vraiment empreints de la teinte originale. Puisque nous sommes en train de louer, continuons sur le même ton ; peut-être serons-nous obligés de finir, comme nous avons commencé, par des critiques. L'admirable psaume, Domine, Deus salutis tness, etc., a été traduit par M. le chevalier de Boishuguet avec cette flexibilité de talent qui n'est jamais le partage des hommes médiocres; nous le croyons digne d'être transcrit presqu'en entier :

i. Dissiper des jouets, cette image fausse est la seule tache que présentent ces quatre strophes. (C. L.)

o

î5

90

95

100

[354]

0 Dieu de mon salut, ô source de clémence, Seigneur, prête l'oreille à mes gémissements,

Et laisse ma prière, admise en ta présence,

Te retracer tous mes tourments.

Né faible et sans appui, dès ma plus tendre enfance, J'éprouvai la misère et connus la douleur;

Un moment exalté, du sein de l'opulence,

Je suis tombé dans le malheur.

Ta main déchaîna la tempête Qui répand l'effroi sur mes jours;

Tous tes flots passent sur ma tête,

En vain j'implore tes secours.

A mes douleurs la calomnie Ajoute un supplice nouveau ;

Les pécheurs menacent ma vie,

Et mes jours touchent au tombeau.

Mes yeux en t'implorant, s'éteignent dans les larmes, Mes accents, jour et nuit, se dirigent vers toi;

Mes bras levés au ciel te disent mes alarmes ;

Mais tu t'es détourné de moi.

Eh 1 pourquoi prolonger les jours de ma détresse ?

Je suis abandonné de ceux que j'ai chéris :

Leurs cœurs sont restés sourds aux cris de ma tendresse, Les affligés n'ont point d'amis.

Mon innocence est méconnue,

L'opprobre a marqué tous mes pas;

Partout où je porte ma vue,

Je vois devant moi le trépas.

Je suis retranché de la terre,

Ainsi que ces géants vaincus,

Frappés des feux de ton tonnerre,

Et dont tu ne te souviens plus.

105

] 10

115

120

lis

]30

[35!

Est-ce dans le tombeau que luira ta lumière?

Les morts connaîtront-ils tes prodiges touchants ? Ranimés à ta voix, rompront-ils leur barrière

Pour te célébrer dans leurs chants?

Quel savant médecin, quelle plante secrète,

Quand sur nous s'est éteint notre dernier soleil,

Peut ravir notre cendre à sa sombre retraite,

Et l'éveiller de son sommeil ?

Nous avions promis de prouver que la traduction de M. de Sapinaud renfermait d'excellents morceaux; après ces citations, notre assertion est prouvée, et notre promesse remplie ; cependant, nous ne pouvons résister au plaisir de transcrire encore la belle strophe qui suit; le texte original est célèbre :

Eh lquelsgrandsdela terreau Seigneur sontsemblables? Dieu fort ! Dieu des combats, détruisleurs rois coupables ! Que devant tes éclairs soient leurs chefs insolents, Comme un char dont la peur précipite la roue,

Ou, dans l'air orageux, la paille dont se joue

Le souffle rapide des vents.

Voilà de la poésie : les vers de Racine sont admirables :

Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère Que le vent chasse devant lui.

Les vers de Racine ont plus de légèreté ; ceux de M. de Sapinaud plus d'impétuosité; il est bien glorieux de soutenir un pareil parallèle.

Laissons au lecteur le soin de chercher dans

i:

i

o

5

5o

[3561

l'ouvrage même de M. de Boishuguet les nombreuses traces de talent qui s'y font remarquer, et occupons-nous de justifier l'opinion sévère émise au commencement de cet article.

Le style de M. le chevalier de Sapinaud n'est dépourvu ni de force, ni d'onction, ni de vivacité; mais il manque trop généralement de grâce, d'élégance, en un mot, de poésie. Les figures y sont souvent tronquées ou incohérentes, et le goût n'a pas toujours présidé au choix des expressions, à l'harmonie des images, et même à la composition des rythmes. Il est difficile de voir, par exemple, une strophe plus dénuée de nombre que la suivante :

La mer le vit et s'enfuit,

Le Jourdain suspendit sa course,

Et les ondes vers leur source Remontèrent à grand bruit;

Au milieu des vastes campagnes,

Comme un troupeau de daims bondirent les montagnes.

Il est juste toutefois d'ajouter que ce défaut d'harmonie, résultant du mélange mal entendu des diverses mesures, est rare chez M. de Boishuguet, qui adopte communément des rythmes bien appropriés aux sujets qu'il traite. En général, nous le répétons avec plaisir, cette traduction des Psaumes, vaste et noble entreprise, présente moins de taches que de beautés, et il nous a fallu cette conviction pour nous résigner à dire à l'auteur la vérité tout entière. Les taches s'effacent, les beautés restent.

Il nous reste à parler des Élégies vendéennes, poè-

i65

170

175

180

i85

190

195

[31

mes que vient de publier M. de Sapinaud sur les désastres et les triomphes de cette illustre Vendée. Il était digne d'un chevalier français, porteur d'un nom devenu historique durant ces nobles guerres, de leur consacrer une lyre accoutumée à répéter les tons graves de la harpe du psalmiste. Ce n'était point là déroger. Les infortunes de l'armée royale ont quelque chose de sacré qui donne à ces élégies un air de continuation des saints cantiques. La première fut écrite avant le 18 fructidor; elle est adressée à M. de Castel, l'estimable auteur du poème des Plantes :

Cher Castel, des Français la bruyante allégresse, Après nos longs revers, me surprend et me blesse ;

Je sens se réveiller mes chagrins assoupis :

Le passé vient rouvrir la source de mes larmes;

Le présent est sans charmes,

Et le triste avenir sans espoir pour les lys.

Ah 1 comment oublier ces longs jours de souffrance, Ces jours où la vertu, la grâce, l'innocence, Gémissaient dans les fers sans espoir, sans secours, Lorsque l'on vit tomber du trône dans les chaînes

Et les rois et les reines,

Et ces fronts couronnés s'éclipser pour toujours.

Aimable Élisabeth l modèle de courage,

Tu brillais près des lys, même en ces jours d'orage, Comme à l'aube du jour l'étoile du matin;

Un jeune et faible enfant, en butte à la tempête,

Sur toi posait sa tête,

Et tomba comme toi victime du destin.

A ces strophes si touchantes, nous ferons succéder les premiers vers de la troisième élégie qui ne

5 1

iO

a5

le sont pas moins, quoiqu'une vive indignation se mêle à l'émotion qu'ils font éprouver :

Quels généreux transports, quelle flamme sacrée Anime tous les cœurs dans l'illustre contrée Qui consacre à son roi ses fils des le berceau!

Ah 1 combien périront, au printemps de la vie,

Et morts pour leur patrie,

Méritant des autels, n'auront pas un tombeau 1

Pourrions-nous maintenant continuer notre froid métier de critique? Quando yo hablo de estos varones de mi nacion, disait Mariana des frères d'armes de Pélage, me parece que hablo yo de gi- gantes\

V. [Victor Hugo.!

1. Quand je parle de ces héros de ma nation, il me semble que je parle de géants (C. L.).

230

235

240

SPECTACLES

SECOND THEATRE-FRANÇAIS

ARTAXERCE

Tragédie en cinq actes, imitée de Métastase,

par M. DELA VILLE DE MIRMONT.

Le sujet de cette pièce, déja traité par plusieurs auteurs, est si connu, que je me dispense volontiers de l'exposer de nouveau. Le titre seul en dit assez.

Laharpe, trop souvent injuste envers Lemierre, a cependant eu raison quand il lui a reproché d'avoir mis sur la scène française le caractère d'un homme comme Artaban, qui, spontanément et de sang-froid, commet les crimes les plus atroces, et cela pour un fils, dont l'âme généreuse repousse avec horreur ses présents parricides. En général, les forfaits froidement calculés, exécutés froidement, sont exclus du théâtre; ils ont quelque chose de bas et de 1 vulgaire, qui les rend indignes de la tragédie: le spectateur se croit plutôt dans une caverne de voleurs que dans le palais des rois; et s'il éprouve quelqu'émotion, c'est celle du dégoût.

« 5

10

i5

(3591

Qu'allons-nous chercher au théâtre? les images de nous-mêmes. Orosmane, Zamore, Oreste, etc., sont nos statues colossales. Leurs vertus, leur violence et leurs crimes nous remplissent tour à tour d'admiration, de pitié, de terreur ; nous gémissons sur eux : tout couverts de sang, ils ne peuvent se faire haïr. C'est que nous reconnaissons au fond de notre âme le germe des passions dont ils sont la proie : nous sentons, sans peut-être nous l'avouer, qu'en des circonstances pareilles, ces passions, maintenant endormies, auraient pu se réveiller en nous; et nos pleurs coulent sur les malheureux qu'elles dévorent. Mais qui ressemblerait à Artaban ?

Ce caractère d'Artaban n'est pas seulement horrible, il est encore entièrement faux. On ne parviendra pas à persuader qu'un homme, par attachement pour un filsvertueux, se livre à des actions aussi révoltantes. L'amour paternel est un sentiment presque divin ; il ne peut engendrer que justice, bonté, clémence. S'il y a quelques exemples contraires, détournons les yeux en rougissant pour l'humanité, et gardons-nous surtout de reproduire par l'imitation cet exécrable spectacle : on ne le croirait pas; le témoignage de l'historien Justin serait invoqué vainement; la nature soulevée lui donnerait un démenti. Au théâtre, c'est la nature qui décide.

Mais, A rbace, s'écrie-t-on, vous voulez donc nous en priver? J'en conviens, Arbace est une belle justification pour M. Delaville; son âme est pleine d'élévation; on admire avec quel courage héroïque il dévoue sa renommée, cette idole des grands

20

25

30

35

40

45

50

cœurs : les Dieux, on le sent, lui devaient un meilleur père. Quelques critiques lui ont reproché de parler trop souvent de sa vertu : c'est-à-dire 1 qu'ils lui ont reproché d'être naturel. Que reste-t-il à un homme accablé par le sort, sinon le témoignage d'une bonne conscience, ce plaisir si doux de s'écrier : Je suis innocent! On blâmerait avec plus de raison l'auteur d'avoir ôté, dès le premier acte, toute espérance de félicité à son héros. Quand les malheurs sont irréparables, on est au dénouement d'une tragédie : en commençant par là, il est à craindre que la pitié du spectateur ne se lasse, et qu'il n'agisse comme les médecins qui abandonnent un malade lorsqu'il est condamné.

Artaxerce est un des personnages les plus intéressants de la tragédie nouvelle. Privé si jeune de son père, il veut se réfugier dans le sein d'un ami; il appelle Arbace: que devient-il quand il apprend qu'Arbace est l'assassin ? En vain il cherche à en douter : tout dépose contre un ami qui ne peut que s'écrier : je suis innocent! quand le poignard accusateur fume encore dans sa main. Rien de plus touchant que les irrésolutions du jeune prince. Il signe enfin l'arrêt de mort; il le devait; on en gémit avec lui ; mais lorsqu'on le voit entrer dans la prison de son ami, briser en secret ses fers, favoriser sa fuite, en lui disant : je te crois innocent ! on est attendri, charmé, et l'on applaudit à cette croyance sublime de la vertu.

Il s'en faut que le rôle de Zémire soit digne des mêmes éloges. L'amour, a-t-on dit quelque part, doit être le premier ressort d'une tragédie, si l'on ne veut qu'il en soit le plus ridicule. Qu'importe

)5

)0

65

70

75

80

[360]

au spectateur qu'Arbace aime Zémire, et en soit aimé, si cela n'amène aucune situation intéressante, si même la marche de l'action est retardée? Les passions, ordinairement, sont agissantes; elles ennuient lorsqu'elles ne font que se répandre en paroles, ou plutôt alors ce ne sont plus des passions.

Voilà les quatre caractères que l'auteur a développés. Si l'on en excepte celui de Zémire, ils sont tous placés dans 1 des circonstances à les faire ressortir: les événements qui se succèdent les mettent parfaitement en lumière. Il y a peu de tragédies plus riches en mouvement ; l'auditoire est fréquemment surpris par des traits inattendus; en outre, l'action présente une pompe, une solennité qui en rend la représentation magnifique.

Je n'ose encore parler du style : c'est l'ouvrage à la main qu'il sera possible d'en juger. Plusieurs beaux vers ont été justement applaudis ; on a admiré quelques tirades écrites avec fermeté, et nourries de pensées vraies et profondes. Cependant je désirerais quelquefois moins de diffusion, et plus de naturel dans le tour de phrase : il est facile de s'apercevoir que la pièce est imitée d'un auteur italien : elle renferme de ces antithèses ingénieuses qui ont un air de famille avec les pointes, de ces idées subtiles qui flairent trop le bel esprit. M. De- laville était jeune sans doute, lorsqu'il écrivit cet ouvrage : son Folliculaire est exempt de ces taches, et promet à la scène française un nouveau soutien, une gloire nouvelle à notre littérature.

Les acteurs ont contribué par leur talent au succès de cette tragédie : la moitié des applaudisse-

85

90

95

100

105

110

115

[3(

ments leur appartient. Joanny a prêté au rôle d'Arbace ses accents pathétiques, son admirable pantomime : cet acteur est tout entrailles : il connaît le chemin des coeurs ; il a le pouvoir d'en faire vibrer toutes les cordes. On ne peut reprocher à Eric Bernard que son débit saccadé : du reste, il tire du rôle d'Artaban tout le parti qu'on en peut tirer. Le jeune Artaxerce est noble et touchant sous les traits de David. Mlle Guérin cherche à réchauffer un peu le personnage de Zémire; mais je crains bien, malgré son talent, qu'elle n'y parvienne jamais. Quant à Thénart, il aurait assez l'air d'un conspirateur, s'il ne ressemblait beaucoup au cousin Pastoureau.

J'hésite à distribuer tant d'éloges, mais il y aurait de l'injustice à passer sous silence le zèle heureux de l'administration; elle doit avoir sa part des lauriers de cette soirée. Des bravos prolongés ont salué la décoration du quatrième acte qui représente une prison. En vérité, le gouvernement devrait bien prendre sur celle-là le modèle des nôtres.

J. J. A... [Ader].

II

1 )

o

'5

[3621

REVUE LITTÉRAIRE

VOYAGE PITTORESQUE

DANS LE DÉPARTEMENT

DE LA LOIRE-INFÉRIEURE Lettre première.

Description de la rivière d'Erdre depuis Nantes jusqu'à Nort, par M. ED. RICHER.

On ne saurait trop applaudir à l'exécution de ces ouvrages descriptifs qui, en faisant mieux connaître la patrie, la font aimer davantage. Celui que nous avons sous les yeux, paraît destiné à obtenir quelque part du succès qui attend le bel ouvrage que MM. Ch. Nodier, Taylor et Cailleux publient sur la Normandie.

M. Richer, en vrai breton, a d'abord consacré sa plume à son pays, et les rives de l'Erdre ont été le but de ses premières excursions. Dans un cours de cinq lieues, cette rivière offre un grand nombre de sites remarquables à la fois par des souvenirs anciens et modernes. En sortant de Nantes, un ruisseau, qui verse ses ondes limpides dans les eaux vaseuses de l'Erdre, attire l'attention, surtout lorsque le voyageur sait qu'il prend sa source au-

5

o

115

près du château de Buron, autrefois la demeure de Mmede Sévigné. Plus loin, des ruines couvertes de lierre indiquent la place du château de Verrière, où de vieilles traditions ont placé le séjour de la Barbe bleue. En effet, le 25 décembre 1440, Gilles de Retz, maréchal de France, seigneur de Verrière, 1 fut étranglé par ordre de Jean V, duc de Bretagne, pour des crimes qui rappellent ceux de Raoul. Du château de Verrière, l'œil se porte sur celui de Gacherie; c'est là que Marguerite de Valois, reine de Navarre, composa quelques-uns de ces contes qui ont rendu son nom plus célèbre que ne l'aurait fait sa seule parenté avec François I'". Avant d'arriver à Nort, le voyageur remarque encore le château du Pont-de-Hus, qui, détruit lors des guerres de religion, fut rebâti à la fin du dernier siècle pour être brûlé avant son entier achèvement pendant nos récentes guerres civiles.

« Il y a quelque chose qui contraste pénible- » ment entre cette ruine toute moderne et l'aban- » don de ces lieux; on n'éprouve point, en la \* voyant de près, cette légère mélancolie qu'on » ressent quelquefois à la vue des vieux monu- » ments abandonnés. L'âme en est affectée au con- » traire comme elle le serait à la vue d'un incen- » die de la veille. Le lierre et le violier, amis des » ruines antiques, n'ont pas encore eu le temps de » s'implanter sur les murs encore blancs de l'édi- » fice. Des oiseaux voraces se montrent seuls sur » les combles détruits... »

Ce passage suffira pour donner une idée avantageuse du talent de M. Ed. Richer. Son ouvrage

20

25

30

35

40

45

[3

est enrichi de savantes discussions sur les améliorations dont sont susceptibles les pays qu'il a parcourus, et d'une nomenclature complète des productions des trois règnes que l'on rencontre sur l'Erdre et ses rives.

Si les planches qui orneront la Description des rives de l'Erdre, sont dignes du soin qui a présidé à la rédaction et à l'impression de cet ouvrage, il pourra sans contredit tenir un rang distingué parmi les productions du même genre dont nos bibliothèques se sont enrichies depuis peu.

J. [Abel Hugo.]

5

C

VARIÉTÉS, NOUVELLES

LITTÉRAIRES, ETC...

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a tenu le 28 juillet sa séance publique annuelle. L'auditoire, qui était moins nombreux que brillant, a entendu avec intérêt une notice de M. Dacier sur M. Visconti, lue par M. Naudet. A M. Naudet a succédé M. le marquis Pastoret, dont le mémoire sur l'instruction criminelle à Athènes a paru curieux et approfondi. M. Abel Rémusat a ensuite fait rire l'assemblée aux dépens d'un philosophe chinois qui vivait six cents ans avant Jésus-Christ, et ne prévoyait guère qu'après deux mille quatre cents ans sa gravité chinoise dériderait la gravité académique de quelques savants occidentaux. La séance a été close par une autre notice de M. Dacier sur M. Dupont de Nemours, qui connaissait, comme on sait, la langue des bêtes, et pourrait bien, à son tour, faire rire les Chinois, s'ils avaient une Académie des inscriptions et belles-lettres.

L'Académie avait proposé pour sujet du prix qu'elle devait adjuger dans cette séance, d'examiner quel était, à l'époque de l'avènement de saint Louis au trône, l'état du gouvernement et de la législation en France, et de montrer quels étaient, à la fin de son

5

10

i5

20

[364]

règne, les effets des institutions de ce Prince. L'Académie n'ayant pas été entièrement satisfaite des résultats de ce concours, propose le même sujet pour l'année prochaine. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de i.5oo francs.

L'Académie renouvelle l'annonce qu'elle fit, l'année dernière, du sujet du prix qu'elle adjugera dans la séance publique du mois de juillet 1821; ce sujet était : Comparer les monuments qui nous restent de l'ancien Empire de 1 Perse et de la Chaldée, soit édifices, bas-reliefs, statues, soit inscriptions, amulettes, monnaies, pierres gravées, cylindres, etc., avec les doctrines et les allégories religieuses contenues dans le Zend-Avesta, et avec les renseignements que nous ont conservés les écrivains hébreux, grecs, latins et orientaux sur les opinions et les usages des Perses et des Chaldéens, et les éclaircir, autant qu'il sera possible, les uns par les autres. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de i.5oo francs.

L'Académie propose, pour sujet d'un autre prix qu'elle adjugera dans sa séance publique du mois de juillet 1822, de rechercher, d'après les monuments historiques, et principalement d'après ceux des États du nord de l'Europe, quelles ont été les causes des nombreuses émigrations des peuples connus sous le nom général de Normands, dans le moyen âge, et de tracer l'histoire abrégée de leurs incursions et de leurs établissements dans toute l'étendue de l'ancienne Gaule. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de i.5oo francs.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au Ier avril 1822. Ce terme est de rigueur.

25

30

35

40

45

5o

55

[36

M. Alexandre Soumet, de l'Académie des Jeux floraux, vient d'arriver à Paris. Cet enfant d'Isaure, qui occupe un rang si distingué parmi nos jeunes poètes, rapporte dans la capitale des ouvrages longtemps médités dans la patrie des troubadours. On sait qu'il travaille à une épopée sur Jeanne d'Arc, et que l'une de ses tragédies (Cléopâtre) est reçue au Théâtre-Français. Comme M. de Lamartine, il est auteur d'un Oreste et d'un Saül; ces deux tragédies, où M. Soumet a peint d'une manière neuve, énergique et brillante les furies de la mythologie et les démons de l'Écriture, renferment, dit-on des beautés de l'ordre le plus élevé.

On annonce au premier Théâtre, pour le i5 janvier 1821, 1 Turnus, tragédie de M. Pichat. Nous avons eu le plaisir d'entendre quelques scènes de ce bel ouvrage, et nous ne croyons point nous aventurer en lui prédisant le succès le plus éclatant. Le style de cette tragédie paraîtra nouveau dans ce siècle prosaïque; il est étincelant d'images et (s'il est permis de hasarder cette expression) vivant de poésie. Nous y avons remarqué des discours de l'éloquence la plus mâle et la plusantique. M. Pichat est de ces hommes privilégiés qui travaillent sous une puissante inspiration, et qui, du premier bond, montent à une hauteur d'où ils ne descendent plus. L'auteur de Turnus s'occupe en ce moment d'un Léonidas, qui le dispute en beautés à sa première tragédie.

Si nous n'avions craint de décolorer, en les citant isolément, quelques vers qui nous sont restés de

..0

7S

8o

85

[366]

cette lecture, nous les aurions transcrits pour attester la justice de nos éloges; cependant, à ce sujet, nous ne redoutons aucun soupçon ; nos lecteurs le savent, nous louons comme nous critiquons, franchement. Jamais la jalousie ne viendra nous arrêter, lorsqu'il s'agira de témoigner publiquement pour des rivaux une admiration méritée. On a dit des journalistes : les louanges qu'ils prodiguent à des ouvrages médiocres sont dictées par la complaisance ; les éloges que des ouvrages supérieurs leur arrachent sont restreints par l'envie. Sous ce rapport, nous ne sommes pas journalistes.

SUR UN ARTICLE DES LETTRES NORMANDES

Le titre que nous portons nous oblige de considérer comme confiées à notre garde toutes nos grandes renommées littéraires. Sous ce rapport, la gloire la plus éclatante et la mieux méritée de ce siècle, celle du noble vicomte de Châteaubriand, doit, plus que tout autre, exciter notre attention. Le nom de M. de Châteaubriand est une sorte de propriété nationale sur laquelle nous veillons avec jalousie contre les envieux et les libéraux, cette double espèce de Vandales.

Nous avons dernièrement soumis quelques observations à ce sujet aux honorables rédacteurs d'un recueil dont nous estimons les principes, le

90

95

100

5

10

l311 .1

Dèjenseur ; nous allons remplir aujourd'hui une tâche qui, certes, nous coûtera beaucoup moins. Nos lecteurs ignorent sans doute que la trop fameuse Minerve a de très obscurs continuateurs dans les rédacteurs des Lettres Normandes, lesquels, croyant trouver dans le scandale un merveilleux moyen de faire du bruit, se sont attaqués dès leur début à l'illustre auteur des Martyrs. C'est de cette attaque que nous allons nous occuper. Elle part de trop bas pour atteindre le noble pair; son effet sera d'ailleurs nul en lui-même ; quis legel hœc ? Mais nous ne sommes pas fâchés de montrer jusqu'où peut aller l'impudence humaine. Notre article ne sera pas long.

Les Lettres Normandes débutent en ces termes :

« je me garde bien de dire que M. de Château- » briand est le plus éloquent de nos écrivains, » parce que je n'oublie pas le vir bonus diccndi » peritus... » S'il n'y avait point eu de censure, cette révoltante insinuation nous aurait peu surpris de la part des pamphlétaires libéraux, accoutumés à calomnier si naïvement ceux qui les méprisent si cordialement; mais cette tolérance de la censure, monstrueuse lorsqu'il ne s'agirait même que d'un simple particulier, est au-dessous de toute qualification, quand on songe que l'homme outragé est non seulement un pair du royaume, mais encore le plus noble citoyen de France, et le premier écrivain de l'Europe. A quoi servent donc les censeurs ?

Les libellistes ex-minerviens ont senti que pour déprimer avec succès le génie d'un grand homme d'État, il fallait jeter du doute sur la sincérité de

5 1.1

T

1 o 1

) "I

5

;0

'i5

40

45

sa conviction et la franchise de son caractère. Aussi s'efforcent-ils de faire croire que M. le vicomte de Châteaubriand s'est fait 1 monarchique et religieux comme ils se sont faits anarchistes et impies, par intérêt personnel. Ils fabriquent une anecdote, calquée sur la conversation de Diderot et de Jean-Jacques, au sujet du prix proposé par l'Académie de Dijon ; ils supposent entre Gin- guené et M. de Châteaubriand un dialogue antérieur à la publication du Génie du Christianisme, et postérieur au retour de l'auteur en France. Or, il est notoire que le premier volume du Génie du Christianisme fut imprimé à Londres, avant le retour de M. de Châteaubriand en France. Voilà un fait qui détruit de fond en comble la base des argumentations de MM. des Lettres Normandes.

Enfin, ils font entendre plus loin que M. de Châteaubriand s'est dispensé d'assisteraux séances de la chambre des pairs où l'on a traité la question de la contrainte par corps contre les membres de la pairie. On sent jusqu'où voudrait aller cette insinuation, d'autant plus infâme, que le fait est faux. Nous donnons sur ce point un démenti formel aux Lettres lvormandes.

Leur article est assaisonné de quelques plaisanteries fades, de quelques critiques usées sur des phrases qui depuis longtemps ont disparu des ouvrages de M. de Châteaubriand. Nous passerons sous silence ces malices qui sont bien innocentes, avec la meilleure volonté d'être perfides; Démos- thénes et Bossuet, Racine et Virgile, eux-mêmes, ne seraient pas à l'abri de cette critique malveillante et minutieuse. Nous avions le dessein

50

55

60

65

70

75

[3.

d'égayer la fin de cet article, un peu sérieux, en exhumant quelques-unes des niaiseries des Lettres Normandes, mais cette feuille libérale est plus ennuyeuse encore que ridicule. Nous terminerons en lui donnant un dernier avis, c'est qu'il y a peu de profit pour les Figaro politiques à calomnier un homme tel que M. de Châteaubriand; sur cet athlète invulnérable, la cicatrice ne reste même pas.

[Victor HUGO\*]

\*- Article marqué sur l'exemplaire de Juliette Drouet.

0

i5

VINGTIÈME LIVRAISON (SEPTEMBRE 1820).

POÉSIE

LES DEUX AGES

IDYLLE

LE VIEILLARD

0 mon fils, où cours-tu?

LE JEUNE HOMME

Vers les bosquets de Gnide J'ose en secret suivre les pas D'une Vierge aimable et timide : Par pitié, ne me retiens pas.

LE VIEILLARD

Jeune homme, crains Vénus : son sourire est perfide. Minerve par ma voix t'offre ici son égide Contre ses dangereux appas.

LE JEUNE HOMME

Qu'importe la sagesse à mon âme enivrée !

La ceinture de Cythérée Vaut bien l'égide de Pallas.

Recueil des Jeux Floraux de 1820, avec cette épigraphe :

Œtatis cujusque notandi sunt tibi mores (Hor.V — Texte identique.

5

10

13691

LE VIEILLARD

Redoute un sexe ingrat : mon fils, tu dois m'en croire, Vole plutôt au Pinde illustrer ta mémoire.

LE JEUNE HOMME

Le Pinde et ses sentiers déjà me sont connus.

LE VIEILLARD

Apollon n'aime que la Gloire.

LE JEUNE HOMME

Apollon ne hait pas Vénus.

LE VIEILLARD

Brigue donc des héros la palme triomphale : Imite dans sa course, aux monstres si fatale, Le vaillant fils d'Amphytrion.

LE JEUNE HOMME

On vit filer aux pieds d'Omphale Celui qui dompta Géryon.

LE VIEILLARD

Suis Diane, au regard austère.

LE JEUNE HOMME

Faut-il. jusqu'au sein du mystère, La suivre auprès d'Endymion?

LE VIEILLARD

Toi que de dons trompeurs la nature décore, Écoute : la raison inspire mes discours;

Hippolyte, dès son aurore,

Fuyait le culte des amours.

i5

20

25

Ir

LE JEUNE HOMME

Anacréon, dans ses vieux jours,

Sur son luth les chantait encore.

LE VIEILLARD

Crains qu'une ingrate...

LE JEUNE HOMME

Oh ! tu ne vis jamais Un cœur si pur, une Vierge aussi belle!

LE VIEILLARD

Tu n'as point vu la beauté que j'aimais.

Car, ô mon fils, jurant d'être fidèle,

J'ai comme toi jadis connu l'amour,

Et son bandeau m'avait caché ses ailes. Pourquoi, grands Dieux! a-t-il fui sans retour, Ce temps si court des ardeurs éternelles?

LE JEUNE HOMME

Tu le vois, ô vieillard, ton cœur songe toujours A ce Dieu, qu'aujourd'hui j'adore;

On n'est pas loin d'aimer encore Lorsqu'on regrette les amours.

LE VIEILLARD

Non, je suis sage, hélas! va, crois-en ma tristesse.

Sur les plaisirs de ta jeunesse Bientôt tu verseras des pleurs,

Quelque jour viendront les douleurs...

LE JEUNE HOMME

Quelque jour viendra la sagesse.

[V.-M. HUGo.]

15

[3711

LITTÉRATURE FRANÇAISE

EXAMEN CRITIQUE ET COMPLÉMENT DES DICTIONNAIRES HISTORIQUES LES PLUS RÉPANDUS, DEPUIS LE DICTIONNAIRE DE MORÉRI, JUSQU'A LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE INCLUSIVEMENT.

Tome I" (A.-J.).

Contenant environ 240 articles nouveaux, 5o refaits et 56o corrigés ou augmentés ;

par l'auteur du Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes.

C'est sans doute par une conviction intime de mon ignorance que je tremble à l'approche d'une tête savante et que je recule à l'aspect d'un livre érudit. Quand le talent de critique se trouva dans mon cerveau, je savais tout juste assez de latin pour entendre ce que signifiait genus irritabile, et j'avais tout juste assez d'esprit et d'expérience

Dans Littérature et Philosophie mêlées, deux fragments de cet article ont été conservés, Entre crochets, les passages sacriflés.

1 -45. Littérature et Philosophie mêlées. T. I, p. u8, —

5

pour comprendre que cette dénomination s'applique au moins aussi bien aux savants qu'aux poétes. Me voyant 1 donc forcé d'exercer mon talent de critique sur l'une ou l'autre de ces deux classes constituantes du genus irriiabile, je me promis bien de n'établir jamais ma juridiction que sur la dernière, parce qu'elle est réellement la seule qui ne puisse démontrer l'ineptie ou l'ignorance d'un critique. Vous dites à un poète tout ce qui vous passe par la tête, vous lui dictez des arrêts, vous lui inventez des défauts ; s'il se fâche, vous citez Aristote, Quintilien, Longin, Horace, Boileau; s'il n'est pas étourdi de tous ces grands noms, vous invoquez le goût; qu'a-t-il à répondre? Le goût est semblable à ces anciennes divinités païennes qu'on respectait d'autant plus qu'on ne savait où les trouver, ni sous quelle forme les adorer. Il n'en est pas de même avec les savants; ce sont des gens, comme disait Laclos, qui ne se battent qu'à coups de faits ; et il est fort désagréable pour un grave journaliste, lequel n'a ordinairement d'un érudit que le pédantisme, de se voir rendre, par quelque savant irrité, les coups de férule qu'il lui avait administrés étourdiment. Joignez à cela qu'il n'y a rien de terrible comme la colère d'un sàvant, attaqué sur son terrain favori ; cette espèce d'hommes-là ne sait dire d'injures que par in-folios ; il semble que la langue ne leur fournisse point de termes assez forts pour exprimer leur indignation. Visdelou, cet amant de la

8 que cette qualification — 37 cet amant platonique de la Lexicologie.

ro

i5

20

25

30

35

Lexicologie, raconte, dans son Supplément à la Bibliothèque orientale, que l'impératrice chinoise Uu-Heu commit plusieurs crimes, tels que d'assassiner son mari, son frère, ses fils; mais un surtout, qu'il appelle un attentat inouï, c'est d'avoir ordonné, au mépris de toutes les lois de la grammaire, qu'on l'appelât empereur et non impératrice.

[Je pourrais, si je n'entendais mon lecteur crier au fait! 1 citer bien d'autres exemples qui justifieraient la circonspection dont je me suis fait une loi à l'égard de la gent savante, peinte à merveille, selon moi, par ce vers d'un fabuliste :

Qui dit savant, dit un ours mal léché.

Aussi ai-je fait un saut en arrière lorsque, sur le tapis vert du Conservateur littéraire, le nouvel in- octavo de l'auteur du Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes m'échut en partage. Quand je vis que M. Barbier passait en revue toutes les biographies, depuis le Dictionnaire de Moréri jusqu'à la Biographie universelle, je frémis à la pensée de faire l'examen critique de cet examen critique, et ce Complément des Dictionnaires historiques me rappela involontairement le Supplément à la Bibliothèque orientale et l'implacable Visdelou. Pourtant force me fut de me résigner et de me constituer juge de l'épouvantable érudition de l'un de nos plus habiles bibliographes, au risque d'être la victime de ce combat entre le pot de fer et le pot de terre.

Toutefois de ce que je me sers du mot combat, je

5

5

)0

,. \*H

65

13731

prie l'honorable lecteur de ne point inférer que je vais prendre une attitude hostile vis-à-vis de M. Barbier. Bien au contraire, je ne me suis jamais senti plus en humeur de louer, et, pour parler franchement, j'ai rarement eu meilleure matière à mes éloges. C'est en effet une utile entreprise, personne ne le contestera, que ce vaste erratum des fastes biographiques, et M. Barbier était du petit nombre d'hommes qui pussent l'accomplir dignement. La Biographie universelle elle-même, que M. Barbier loue à si juste titre, et qui compte parmi ses rédacteurs tant d'hommes distingués, n'est pas exempte d'inexactitudes souvent singulières; on y lit par exemple que le prince Grimberghen était le neuvième enfant du duc de Luynes, grand-aumônier de France ; il faut, comme l'observe très judicieusement M. Barbier, lire : grand fauconnier. L'ouvrage de M. Barbier renferme, outre ses observations critiques, une foule de faits curieux et peu connus : j'en citerai quelques-uns pour l'amusement ou l'instruction de mes lecteurs qui, pour la plupart, sont trop frivoles pour les aller chercher dans le livre même.] Tout le monde a entendu parler de Jean Alary, l'inventeur de la Pierre philosophale des sciences : voici quelques détails sur cet homme célèbre pour le peintre qui se proposera de faire son portrait : « Alary portait au milieu de la cour même une » longue et épaisse barbe, un chapeau d'une forme » haute et carrée qui n'était pas celle du temps, » et un long manteau doublé de longue peluche

qa-io6. Littérature et Philosophie mélées. T. I, p. 121.

70

75

80

85

95

» qui lui descendait plus bas que les talons, et » qu'il portait même souvent pendant lès plus » grandes chaleurs de l'été, ce qui le distinguait » des autres hommes et le faisait connaître du » peuple qui l'appelait hautement philosôphe » crotté, de quoi, dit Colletet, sa modestie ne » s'offensait jamais. »

[Sous Louis XIV, cette dénomination de crottés passa des philosophes aux poètes ; en g3, elle revint des poètes aux philosophes.

A cette prosopographie un peu bouffonne du bon Alary, nous opposerons un noble trait de Claude Brousson, ministre protestant fugitif, après la déplorable révocation del'Éditde Nantes : « Brousson passa dans le Béarn, et fut rencontré à Oléron par des soldats qui le relâchèrent sur ce qu'il leur protesta qu'il n'était point celui qu'ils cherchaient. 1 A peine eut-il fait vingt pas que, touché de repentir, il retourna vers eux et leur dit : « Mes amis, il n'est pas permis de mentir pour » sauver sa vie : je suis Claude Brousson, minis- » tre de l'Évangile de vérité. » Otez la date, vous aurez le trait de ce paysan vendéen qui vint mourir avec son capitaine prisonnier, en disant au chef républicain : je suis aussi un brigand.

Je remarque, à l'article de Guillaume Dagoumer,

ioa les grandes chaleurs de l'été, — 104 le philosophe crotté, — 106 jamais. » Colletet appelait Alary le philosophe crotté, Boi- leau appelait Colletet le poète crotté. C'est qu'alors l'esprit et le savoir, ces deux démons si redoutés aujourd'hui, étaient de fort pauvres diables. Aujourd'hui, ce qui salit le poète et le philosophe, ce n'est pas la pauvreté, c'est la vénalité ; ce n'est pas la crotte, c'est la boue,

X)

05

10

1 15

120

iu5

1375J

professeur de philosophie, qui, comme feu M. Dupont de Nemours, gratifiait les bêtes d'une âme, que notre savant biographe aurait pu rappeler le rôle plaisant que Lesage fait jouer à ce grave ivrogne, sous le nom de Guyomar (dans Gil Bios). Il est vrai que cette observation se trouve déjà dans le Dictionnaire de l'abbé Ladvocat. Afin que le lecteur ne me soupçonne pas d'érudition, je m'empresse de lui confesser naïvement que j'ai puisé tous ces détails dans les notes très intéressantes dont M. le comte François de Neufchâteau vient d'enrichir le Gil RIas de Crapelet, notes dont le Conservateur s'occupera très incessamment.

Si l'espace ne me manquait, je citerais des particularités très amusantes sur le mariage du fougueux Camille Desmoulins, et des détails non moins piquants sur le bon oratorien Giraud, qui disait à J.-J. Rousseau : Je savais bien que vous trouveriez mes fables bonnes ; car j'ai ouï dire que vous êtes connaisseur ; ou sur ce pauvre Gastellier de la Tour, philosophe, qui mourut d'étonnement d'être devenu riche; je donnerais des éloges mérités à l'article d'Halijax, par M. Barbier neveu, et aux nombreuses notices biographiques que l'auteur de cet Examen critique a puisées dans les volumineux manuscrits de l'abbé du Masbaret; mais je vois 1 mes feuilles se remplir insensiblement, et il faut bien réserver quelque espace à la critique.

Je blâmerai donc M. Barbier d'avoir apporté un esprit de philosophisme et presque de libéralisme dans un ouvrage où l'impartialité semblait indispensable. Voilà, selon moi, la critique la plus importante qui puisse atteindre cet excellent livre. Il

130

135

140

145

150

155

1371

est vrai que cet esprit perce fort rarement; mais enfin il a toujours fait grand tort à M. Barbier, puisqu'il lui a dicté une attaque (bien impuissante à la vérité) contre les innombrables admirateurs de l'illustre vicomte de Châteaubriand, et une phrase aussi mal sonnante que celle-ci en l'honneur de feu Durand de Maillanne : « Il soutint dans l'assemblée nationale les intérêts nationaux, de manière à mériter d'être député à la convention nationale. » Nous pourrions bien soumettre encore à M. Barbier quelques minutieuses critiques de style; mais quand le fond est si solide, qu'importe si la forme est parfois un peu négligée? Il est cependant impossible de ne pas relever plusieurs fautes de versification qu'il fait faire dans la même page (131) à deux pauvres morts, qui n'en peuvent mais. L'abbé de Boisrobert avait parlé dans une de ses épîtres du sieur d'Ouville, son frère; M. Barbier le cite ainsi qu'il suit :

Le pauvre d'Ouville est mon frère...

Il porte le titre d'hydrographe,

D'ingénieur, de géographe;

Mais, avec toutes ses qualités,

Il est gueux de tous côtés :

Bref, il n'a plus d'autre ressource Que celle qu'il trouvait en ma bourse.

Il est évident que, pour que ces vers soient des vers, il faut qu'ils soient tournés ainsi :

Il a le titre d'Hydrographe,

D'ingénieur, de géographe;

Mais il est gueux de tous côtés Avec toutes ses qualités :

o

5

o

5

!o

is

,JO

[3771

Bref, il n'a plus d'autre ressource Que celle qu'il trouve en ma bourse.

Loret fit plus tard l'épitaphe de Boisrobert :

Ci-grlt un monsieur de chapitre,

Ci-gtt un abbé portant mitre,

Ci-git un courtisan expert,

Ci-gtt le fameux Boisrobert,

Ci-glt un homme académique,

Ci-glt un poète comique,

Et toutefois ce monument N'enferme qu'un corps seulement.

Notre auteur, en transcrivant cette épitaphe, substitue ne renferme à n'enferme, et fait ainsi clocher le dernier vers. Nous indiquons ces petites fautes à M. Barbier pour qu'elles prennent place dans l' Erratum de sa prochaine édition. Si l'auteur des Ruines n'était point mort, il ne serait pas très satisfait, soit dit en passant, de l'Erratum qui termine celle-ci, où M. Barbier ne semble avoir inséré un article sur Grimon que pour y relater un fait peu honorable pour M. Volney, et que nous citerions, si M. Volney vivait encore.

La tâche qui m'effrayait est terminée. Après avoir rendu compte d'un de nos meilleurs ouvrages biographiques et bibliographiques, je vais affliger tous les érudits en leur annonçant que la publication du second volume, subordonnée à l'entier achèvement,de la Biographie universelle"

1. Il paraîtra dans les trois mois qui suivront la publication de la dernière livraison de la Biographie. (C. L.)

195

200

205

210

215

sera nécessairement fort retardée, puisque la Biographie, commencée en 181 l, n'en est encore qu'aux lettres MAR. Pour moi, comme il serait possible que je mourusse avant cette époque éloignée, et même avant d'être membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, j'espère que, si la \*Bto< graphie universelle ne songeait pas à me faire la charité d'une petite colonne, M. Barbier voudrait bien, grâce à l'article que je lui consacre aujourd'hui, me payer en même monnaie, et réparer dans son Examen critique l'omission de la Biographie. Je ne serais pas fâché de savoir mon immortalité consignée dans quelque dictionnaire historique pour qu'elle ne se perdît pas, et il me semble que mon nom célèbre figurerait très bien entre le fameux M. Anchanterus et l'illustre M. Corgne. Comptant beaucoup sur l'obligeance de M. Barbier dans le cas que je prévois, je laisserai pour lui, au bureau du Conservateur littéraire, mes nom, prénoms et qualités, avec prière d'accorder l'insertion à cet abrégé de ma renommée.]

V. [Victor Hugo.]

s

ÎO

35

137Sl

NOUVELLE ÉPITRE A ROLLIN SUR L'ENSEIGNEMENT MUTUEL envoyée au concours académique,

précédée d'une Épître aux jeunes politiques ;

Par M. A. d'EGVILLY.

L'Académie française devait, en 1819, accorder un prix au meilleur poème sur les avantages de l'enseignement mutuel. Aucun des concurrents n'ayant dignement célébré la nouvelle méthode, le prix fut remis, et doit être décerné cette année. Les pièces du concours se ressentaient un peu, nous a- t-on dit, de la diversité des opinions qui partagent la France sur le nouveau mode d'enseignement. Quelques poètes n'ayant vu dans le prix proposé que le sujet d'une 1 diatribe contre l'ancien régime et contre ces ennemis des lumières, vulgairement appelés ultrà, s'étaient moins étendus sur les avantages de l'enseignement mutuel, que sur le ridicule de ces hommes, assez aveuglés par les préjugés pour n'y pas voir clair en plein midi ; quelques autres, moins enthousiastes de la méthode lancas- trienne, ou peut-être plus attachés à la féodalité, ce qui est presque la même chose, ne signalèrent pas suffisamment les prodigieux résultats et les incalculables bienfaits qu'on peut en espérer. Le zèle trop ardent des-uns fut blâmé, comme l'indifférence trop marquée des autres. Qui pourrait en cela désapprouver l'Académie? N'eût-elle pas parfaitement raison ?

5

10

1 5

20

13!

L'institution du jury, autre sujet de poésie, avait été proposée la même année ; ce second prix eut le m'ême sort que le premier. On dit, et nous ne l'affirmons pas, que les mêmes causes eurent les mêmes effets; que le jury a donné matière à des allusions qui n'ont pas plu, qu'on a cherché à réveiller des souvenirs qui se rattachent à l'établissement de cette institution parmi nous, ou qu'on a trop crié contre les abus de notre ancienne jurisprudence. L'Académie, toujours sage, toujours prudente, mit donc les poètes rivaux hors de cause. Eut-elle tort? Nous sommes loin de le penser.

Les Quarante, qui, comme on le voit, n'avaient qu'à s'applaudir de l'heureux choix des deux sujets précédents, ont pensé avec beaucoup de raison que rien ne serait plus adroit que de proposer l'éloge de Malesherbes pour sujet d'un troisième prix; ce qui fut fait. Nous, qui croyons Messieurs de l'Académie juges infaillibles en littérature, nous sommes de leur avis, et nous pensons avec eux que le poète qui se chargera de célébrer Malesherbes, s'il est doué d'un talent assez heureux ou assez souple pour glisser légèrement sur ces grandes circonstances où sa vertu se montra 1 tout entière; si le poète, sans cesser d'être vrai et intéressant, en le peignant en face du sénat régicide, élevant une voix éloquente et courageuse en faveur de l'auguste accusé, ne revêt pas de couleurs trop odieuses les juges-bourreaux, et se garde surtout de demander trop de larmes pour la royale victime ; et, si revenant à Malesherbes, lorsqu'il le montrera assis à son tour devant un infâme jury, il sait avec

o

■s 4

'0

->5

13801

art, au moment du sacrifice, dérober aux yeux le fer qui tombe, cette fille couvrant un père de son sang, leurs têtes roulant ensemble aux pieds des assassins : un tel poète, disons-nous, aura porté à un trop haut degré les artifices du style, sentira trop le sentiment des convenances pour ne point mériter la couronne. Son poème, il est vrai, ne satisfera ni les amis de la légitimité, ni ses ennemis : il ne sera du goût de personne; mais il aura plu à l'Académie, ce qui répond à tout.

Mais revenons à l'ouvrage qui fait le sujet de cet article, que cette digression nous a fait perdre trop longtemps de vue.

On se rappelle que M. d'Egvilly publia l'année dernière une épître à Rollin sur l'enseignement mutuel, pièce qui fut envoyée à l'Académie française. Nous doutons qu'elle ait obtenu l'honneur d'être ce qu'on appelle réservée. A quoi M. d'Egvilly doit-il s'en prendre de cet abandon? est-ce à la faiblesse de son talent ou à l'hilarité de son humeur ? Il suffit de lire l'épître de M. d'Egvilly pour s'apercevoir que, sous une bonhomie apparente, il cache un esprit caustique et railleur, défaut que les Quarante détestent cordialement, car ils n'aiment pas qu'on rie ni d'eux, ni de l'enseignement mutuel. N'attribuons donc la défaite de M. d'Egvilly qu'à son mauvais caractère. S'égayer aux dépens de l'enseignement mutuel! cela est-il dans l'ordre? Oser le faire en pleine séance, au nez et à la barbe d'une société académique : quelle audace! mieux vaudrait encore aller en rire au bureau du Constitutionnel.

Mais M. d'Egvilly est un homme qui n'écoute pas la raison; il veut se perdre, c'est sa faute. Non

60

65

70

7 5

8o

85

9°

content de sa première sortie contre l'école à la Lancastre, où encore il avait montré une certaine modération, il casse aujourd'hui les vitres, et se met tout à fait à dos l'Académie, le Constitutionnel, tous les lancastriens et moniteurs du royaume; qu'il y prenne garde !

De savants critiques s'avisent de dire que Rol- lin est le premier inventeur de l'auguste méthode, et voilà M. d'Egvilly qui prend de l'humeur, et dit avec une ironie manifeste :

0 modeste Rollin! de quel titre de gloire,

Tes admirateurs même ont privé ta mémoire!

Quoi! depuis plus d'un siècle, un criminel oubli Dérobait ce trésor dans l'ombre enseveli !

Sans cet oubli fatal, coupables que nous sommes,

Qui sait combien la France eût compté de grands hommes l

Il faut voir comment M. d'Egvilly traite un des plus grands politiques du siècle.

Un savant distingué, dont l'esprit politique Domine les congrès d'Europe et d'Amérique,

Disciple d'un héros par lui divinisé,

Et que, depuis sa chute, il a scapinisê,

A nos simples calculs ne borne pas sa vue,

Et donne à cette étude une immense étendue.

« Le monde, nous dit-il, d'un accent solennel,

» Est une vaste école, un temple mutuel,

M Les monarques déchus du rang de leurs ancêtres,

» Sont moniteurs dupeuple, et n'en sont plus les maitres » Qui sait si, fier d'avoir éclairé les mortels,

Il ne veut pas aussi réformer nos autels,

Et s'élevant enfin vers la céleste sphère,

Nommer le Roi des rois, moniteur de la terre?

i

1

O

5

20

Calomnie, calomnie toute pure. D'ailleurs M. d'Egvilly s'imagine-t-il s'élever jusqu'à l'archevêque de Malines ; Monseigneur est dans une région trop haute pour que ces coups puissent l'atteindre : ignore-t-il que tirer sur un tel homme, c'est jeter de la poudre au vent?

Nous finirons en donnant un conseil d'ami à M. d'Egvilly : qu'il cesse d'écrire, ou qu'il change de principes. L'honneur et la patrie, l'indépendance et l'enseignement mutuel réclament ses pinceaux; qu'il célèbre la Charte et les coups de canne donnés ou reçus pour la loi des élections. Voilà des sujets vraiment nobles, vraiment grands. Si nous insistons sur ce point, c'est que M. d'Egvilly a du talent; mais il ne suffit pas d'avoir du talent, il faut savoir le mettre en œuvre.

Nous concluons, en affirmant que M. A. d'Egvilly n'est pas dans la bonne voie.

F.

i 25

i3u

135

140

l3S:!

LA MORT DU DUC D'ENGHIEN

POEME

suivi d'une ode intitulée Le Cri des Royalistes par M. E. MICHELET, officier dans la garde royale.

Le démon, ange de la mort, apparaît au Corse pendant son sommeil ; il éveille en son cœur la crainte du petit-fils des Condé. Bientôt, par l'ordre du tyran, d'Enghien, enlevé à Ettenheim, est conduit à Vincennes, paraît devant un tribunal sans nom, et trouve la mort dans les fossés du château. La religion, dont les ministres n'ont pu consoler ses derniers moments, vient elle-même soutenir son courage à l'heure fatale et recueillir l'âme du héros expiré.

Cette analyse suffit pour faire connattre le plan du poème; les vers suivants donneront une idée du style de M. E. Michelet :

Quelle est la déité qui s'avance vers lui?

C'est la Religion, cette chaste immortelle.

Au sentier du salut guide à jamais fidèle : Dispensant ici-bas les pardons des erreurs.

Une croix est son sceptre; et de mystiques fleurs Son front vierge étalant une blanche couronne.

Des splendeurs de la foi saintement s'environne.

Elle approche, on tressaille; à ce touchant aspectC,

i A cet auguste aspect.

Les meurtriers surpris sont saisis de respeet...

(Volt.) C. L.

1

10

i5

'20

13831

Les meurtriers confus sont réduits au respect,

Et le Prince, inondé d'une clarté divine,

Sur le bord de la fosse en silence s'incline. Taisons-nous; écoutons la fille du Seigneur :

« Qu'au sein d'un Dieu de paix s'épanche votre cœur, » Jeune Condé ! Suivant la voix qui vous attire,

» Traversez, d'un pas sûr, le chemin du martyre;

» Des Bourbons l'ont marqué de leur sang glorieux :

» Ah 1 laissez, croyez-moi, vil à ses propres yeux,

» Le maudit du Seigneur, au bout de sa carrière,

» Ne jeter qu'en tremblant un regard en arrière :

» Le juste consolé, marchant à mon flambeau,

» S'élance, plein d'espoir, vers un monde nouveau :

» Le plus cruel trépas n'a rien dont il frémisse :

» Son triomphe commence au moment du supplice.

» Partez, d'Enghien 1 le sort en ce jour a parlé ;

» Du banquet de la vie il vous a rappelé.

» Proscrit chez les humains par un arrêt funeste,

» Refuge des vertus, l'éternité vous reste.

» Sans plainte, sans effroi, sans remords et sans fiel,

» Ainsi que votre aïeul, allez, montez au ciel 1

» Ce n'est point une course aux plaines étrangères,

» Et c'est là, comme ici, l'asile de vos pères!

» Allez!... »

En voilà plus qu'il ne faut pour montrer combien l'ouvrage est remarquable. Comme royaliste, comme poète, M. Michelet a droit à nos éloges, et nous le félicitons 1 volontiers de ses bons vers et de ses nobles sentiments; mais la franchise dont nous faisons profession ne nous permet pas de taire ses défauts, et nous croyons devoir les lui indiquer. M. Michelét a assez de talent pour que nous n'ayons pas besoin d'user avec lui de ces ménagements que la médiocrité réclame quelque-

a5

3o

35

40

45

5o

55

r3SA

fois, puisque la sévérité ne serait pour elle d'aucune utilité. Il est sans doute docile aux conseils de la critique, et ce n'est pas pour lui qu'ils sont sans effet. Vires acquirit eundo, l'ode qu'il avait fait insérer dans le Drapeau Blanc, et qu'il a placée à la fin de son poème, est inférieure de beaucoup à ce dernier ouvrage, d'où nous augurons que des amis véritables lui ont donné leurs avis, et qu'il en a profité. Nous allons donclui adresser les nôtres.

Sa manière n'appartient à aucune école, ses vers ne sont pas d'un versificateur : un versificateur aurait évité ces fréquents enjambements qui détruisent souvent toute l'harmonie d'une période d'ailleurs poétique. Son style a de la chaleur; mais il tombe parfois dans l'enflure, et souvent une abondante facilité y dégénère en prolixité. Cependant, les défauts de M. Michelet motivent nos espérances ; il lui manque ce qui s'acquiert. Il faut à présent que M. Michelet tâche d'apprendre à faire difficilement les vers faciles, qu'il cherche à resserrer sa pensée dans un petit nombre de vers, et surtout qu'il s'attache soigneusement à la richesse des rimes. Car (et cette réflexion n'est pas pour M. Michelet seulement, dont les rimes sont généralement suffisantes) depuis que la prose est venue empiéter sur le domaine de la poésie, depuisqu'elle s'est emparée des tours poétiques et des épithètes sonores, la poésie, qui n'a pas la ressource d'employer les tournures prosaïques, doit chercher, dans les attributs qui lui sont particuliers, celui qui peut servir à la faire distinguer de sa sœur ambitieuse; et comme, pour la poésie française, le plus distinctif 1 de tous, c'est la rime, un poète

\*0

,j

70

75

80

85

[3851

français doit travailler avec soin cette partie de la versification.

Et la règle la plus austère N'est qu'un art plus certain de plaire Qui fait le charme des beaux vers,

Nous terminerons cet article en indiquant à M. Michelet une analogie singulière que nous avons trouvée entre l'exorde de son poème et celui d'un Éloge du duc d'Enghien, par M. Ma- quart, couronné en 1817 par l'académie de Dijon, éloge souvent digne du héros. Cette ressemblance est l'effet du hasard sans doute, car, s'il en était autrement, M. Michelet eût fait connaître, dans une de ses notes, l'emprunt qu'il faisait à M. Ma- quart, emprunt permis à un poète envers un prosateur, et dont notre littérature offre de nombreux exemples.

A B\* [Abel Hugo.]

\* Signé à la table seulement.

90

95

100

105

MÉLANGES

VISITE A LA TRAPPE

(Exrait d'une lettre particulière).

Je suis allé ces jours derniers, avec plusieurs amis, à l'abbaye de Notre-Dame de Meilleraye. autrement dite la Trappe, située à dix lieues de Nantes. Nous avons été en bateau jusqu'à Nort. De là nous nous sommes rendus au monastère qui en est à quatre lieues. J'ai pensé que quelques détails sur cette abbaye vous intéresseraient et piqueraient votre curiosité. Ce bâtiment est immense, et paraît de loin entre deux massifs de verdure, formés par des bois qui dépendent de la communauté. A mesure que nous approchions de cette enceinte sacrée, nous éprouvions je ne 1 sais quel sentiment de respect, que je chercherais en vain à exprimer. Enfin nous arrivâmes à la porte, qui est là comme placée entre la vie et la mort, les plaisirs et la pénitence, le monde et l'éternité. J'avoue qu'en sonnant, la main me tremblait, et que je n'ai jamais ressenti un trouble pareil. Nous entrons; un trappiste, après nous avoir demandé, selon l'usage, ce que nous voulions, nous conduisit

5

10

15

20

[3861

dans une salle vasteetmagnifique, oùil nous laissa. Cette salle est destinée à la réception des étrangers. Peu après entra le Père hôtelier, chargé de recevoir ceux qui viennent visiter l'abbaye, et de les instruire en détail de tout ce qui la concerne. Après une courte entrevue il nous quitta, et revint nous offrir un déjeuner, qu'il alla lui-même faire servir. Pendant ce temps, nous entendîmes frapper trois coups à la porte, ce qui nous surprit. Nous vîmes alors paraître deux religieux vêtus de blanc, un capuchon sur la tête; ils approchèrent sans rien dire, et se couchèrent à plat ventre à nos pieds. Ils restèrent quelques minutes dans cette position, puis nous firent signe de les suivre. Cette humilité, poussée au dernier point, nous toucha jusqu'aux larmes, et nous eussions voulu en faire autant à notre tour. Ils nous conduisirent à l'église, à travers de vastes corridors, où nous ne rencontrions que des religieux qui s'inclinaient profondément à notre passage. A l'église, nous fîmes une courte prière, et ces deux mêmes religieux nous ramenèrent dans le salon, où l'un d'eux nous lut un chapitre de l'Imitation ; ils se mirent ensuite à genoux, puis se retirèrent. Nous étions restés dans le plus grand étonnement, nous conservions encore les postures que nous avions en leur présence. Il nous semblait que des anges étaient venus nous visiter, pour nous apporter la parole de Dieu.

Après cette réception, le Père hôtelier vint nous chercher pour le déjeuner,qui était très bien servi. Un trappiste faisait lés fonctions de domestique. Pendant ce repas, nous reçûmes 1 la visite du T. R. P. Antoine, abbé des trappistes. Nous nous

a5

3o

H5

40

45

5o

[387

rendîmes, après le déjeuner, à la grand'messe. L'abbé officie comme un évêque, et sa crosse est en bois. On ne voit aucune dorure dans l'église, seulement quelques vases de fleurs des champs ornent l'autel ; simplicité touchante, qui retrace les premiers temps de l'Eglise. Après la messe, les trappistes allèrent dîner, et nous profitâmes de ce temps pour visiter les jardins. Ils sont très grands, mais ils ne sont pas encore achevés. Dans un des angles du jardin, auprès de l'église, s'élève une croix dans une petite enceinte, c'est le cimetière. Au pied de la croix est une fosse toujours ouverte, qui attend le premier que Dieu appellera à lui. A deux heures, nous rentrâmes pour dîner : les mets étaient en profusion. Ce repas fini, nous entendîmes vêpres, qu'ils chantent d'une manière imposante; leurs chants ne sont pas les mêmes que ceux de nos églises, et leurs cérémonies sont plus longues. Après vêpres, l'hôtelier vint nous trouver pour nous montrer l'intérieur de la maison. Nous visitâmes d'abord les dortoirs; une planche avec une couverture de laine, un oreiller de paille, voilà le lit du trappiste. Celui de l'abbé est au milieu du dortoir, et n'a rien de meilleur que les autres. Nous descendîmes ensuite au réfectoire. Il n'y a point de nappe sur la table; chaque religieux a devant lui une petite serviette de quatre pieds environ, un verre de terre brune, une cuillère de buis, un couteau et un pot d'eau. Ils ne boivent jamais de vin, ne mangent ni beurre, ni poisson, ni laitàge; leur nourriture consiste dans du riz avec de l'eau et du sel, des patates bouillies et du pain. Ils mangent sans parler, car le silence leur

s

5

io

')5

70

'75

a»

85

est prescrit. Après le dîner, ils se prosternent devant le crucifix, placé à l'extrémité du réfectoire, puis ils se rendent à l'église. Nous vîmes le chapitre, qui est le lieu où ils se confessent hautement des violations à leur règle. L'hôtelier, avec sa complaisance ordinaire, nous montra la laiterie, leurs ateliers, leurs divers instruments de labourage; nous admirâmes leurs charrues, car ils sont bons agriculteurs, et ont introduit d'excellentes méthodes de culture.

Le soleil approchait de l'horizon et l'heure de rentrerétait venue. Après notre souper, nous nous rendîmes à l'église pour assister au Salve regina. Rien de plus beau, de plus solennel que ce chant. Les religieux sont rangés sur quatre files devant l'autel. Ces chants graves et mesurés, qui interrompaient seuls le silence, l'obscurité qui commençait à régner dans le temple, tout élevait notre âme, et nous tenait dans le plus profond recueillement. Après ces prières de la fin du jour, on nous conduisit dans nos chambres. Nous avions besoin de repos, et nous nous endormîmes, en songeant à l'hospitalité touchante que nous avions reçue. L'hôtelier vint nous éveiller de grand matin, nous entendîmes la messe de quatre heures,. nous déjeunâmes, et nous primes à regret congé de ces bons religieux, en les comblant de bénédictions.

Les trappistes sont couverts de trois robes de laine, ils n'ont point, de chemise. Ils ont la tête rasée, et conservent seulement une couronne de cheveux; tout ce qui se fait dans l'abbaye est fait par eux : il y en a de tous les états, mais il n'y a

90

95

100

105

110

115

338

que les frères convers qui travaillent; ceux-ci sont habillés en brun. Les autres, qu'on appelle religieux de chœur, sont en blanc; ce sont les plus instruits qui remplissent ces fonctions. Ils se lèvent à une heure et demie du matin, et se couchent à huit heures du soir. En été, ils dorment une heure après dîner, et font à six heures une légère collation ; en hiver, ils ne prennent qu'un repas au milieu du jour. Ils passent les uns auprès des autres sans se parler, sans paraître même s'apercevoir; ils ne se disent point comme les chartreux : Frère, il faut mourir.

La catastrophe du i3 février pouvait seule troubler la paix silencieuse de ces cloîtres. L'abbé des trappistes sortit 1 alors de sa retraite, et vint sur la tombe d'un fils de France, tombé au sein des joies du monde, faire entendre des accents pleins d'une singulière éloquence, digne, en effet, de ces hommes dont toute la vie est exprimée dans cette vieille parole d'un sage qui vivait comme eux : 'Dies prœteritos commemoro, œternos meditor.

A. T.t. [Adolphe Trébuchet.]

i:0

<75

H)

35

40

[3891

REVUE LITTÉRAIRE

ESSAI SUR L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET PARTICULIÈREMENT

SUR L'INSTRUCTION PRIMAIRE

où L'ON PROUVE QUE LA MÉTHODE DES ÉCOLES CHRÉTIENNES EST LE PRINCIPE ET LE MODÈLE DE LA MÉTHODE DE L'ENSEIGNEMENT MUTUEL

Par M. AMBROISE RENDU, substitut du procureur général du Roi, près la cour royale de Paris, et inspecteur général de l'Université de France.

Chez les anciens, l'éducation publique attirait principalement la sollicitude du législateur. On en conçoit facilement le motif; dans la jeunesse reposent les espérances de la patrie, et il importe de façonner de bonne heure des enfants, qui seront des hommes un jour, aux devoirs qu'elle impose à tous les citoyens. Pourquoi ne pense-t-on plus ainsi aujourd'hui? Nous connaissons un pays régénéré depuis cinq ans par des lois nouvelles, et dans lequel l'éducation publique languit depuis cinq ans dans un état provisoire, aussi fatal aux jeunes gens qu'effrayant pour l'avenir du royaume.

5

10

Depuis cinq ans l'instruction publique attend que des règlements sages viennent consolider l'institution de l'Université, et la mettre en harmonie avec la législation nouvelle. Espérons qu'ils ne se feront plus désirer longtemps, et occupons-nous du travail de M. Rendu.

Cet ouvrage important a pour but principal de signaler le meilleur mode d'instruction primaire qui puisse être appliqué à l'enfance. L'auteur, que de longues fonctions et d'utiles services ont mis à même de connaître parfaitement et d'approfondir l'importante question qu'il traite, a fixé naturellement son attention sur les deux modes en usage en France, l'enseignement mutuel et la méthode suivie dans les écoles chrétiennes. Depuis longtemps les journaux ont fait connaître la méthode lancastrienne. Quelques-uns ont particulièrement vanté l'excellence des moyens d'enseignement, et la rapidité des progrès des élèves qui apprennent aussi vite qu'ils oublient. L'auteur de cet Essai a rendu un véritable service aux gouvernements et aux pères de famille, en donnant connaissance des admirables statuts des frères des écoles chrétiennes, statuts admirables en effet, où rien de ce qui intéresse le bien-être de la jeunesse n'a été oublié. Aussi concevons-nous facilement, après la lecture de ces statuts, le motif des fréquentes attaques des libéraux contre cette utile institution. De pareils établissements font plus pour les mœurs des classes inférieures de la société, que toutes les exhortations, soi-disant morales, et les déclamations philosophiques. Au reste, nous avons toujours pensé que des hommes qui se sont volontairement

>5

20

25

3o

35

40

45

[391

voués au célibat et à l'éducation de la jeunesse, donnent aux enfants des soins bien plus efficaces que ne peuvent l'être ceux de gens, d'ailleurs fort estimables, mais dont l'esprit est distrait par les affaires d'un ménage, ou occupé par l'intérêt de leur propre famille.

M. Rendu a examiné si les frères des écoles chrétiennes doivent être soumis, comme tous les autres instituteurs, à l'influence de l'Université, question qui nous paraît hors de doute, et s'ils doivent recevoir un brevet pour chacun d'eux en particulier, ou un seul pour l'institut en général. Cette seconde question, qui nous semble une simple discussion réglementaire, peut être décidée dans un sens ou dans l'autre, sans apporter d'entraves aux utiles travaux des frères.

Au reste, M. Rendu vient d'être appelé à faire partie de la Commission d'instruction publique, et nous avons tout lieu de penser que si cette question doit être résolue d'une manière juste et désintéressée, elle le sera par un homme qui joint à un amour éclairé pour la jeunesse, aux intentions les plus pures, des opinions longtemps méditées sur les améliorations à introduire dans l'instruction publique.

J. [Abel Hugo.]

<; 5o

5s

60 i

6i

[3911

ATLAS GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, POLITIQUE ET ADMINISTRATIF

DE LA FRANCE

Composé de quarante-huit cartes environ, représentant les diverses limites de la France aux principales époques de son histoire, depuis la fondation de la monarchie jusqu'en 182c; par M. GUADET.

On attendait depuis longtemps un ouvrage de ce genre; voici en quels termes s'exprimait dans le siècle dernier le Journal des Savants : « On pour- » rait prendre dans l'histoire de France un certain » nombre d'époques importantes, en dresser des «cartes, et les accompagner d'une description 1) exacte et précise de l'étendue de la domination » française et de ses provinces, tracer et enluminer » sur ces cartes géographiques les limites et les di- » visions principales. Ce travail, qui n'a pas été » fait, serait très agréable et très utile pour l'intel- » ligence de l'histoire. » Ce qui n'était pas fait alors était encore à faire de nos jours : heureusement M. Guadet vient d'entreprendre ce travail important. C'est sous sa direction que M. Brué, géographe de S. A. R. Monsieur, a gravé la collection des cartes géographiques offrant les limites de la France, toutes les variations de son 1 territoire, et ses divisions diverses, rappelant les batailles mémorables, les sièges fameux, etc., etc.

Un Atlas des monuments des arts libéraux, mécaniques et industriels de la France, sera joint à

s

10

i5

20

(393)

l'Atlas géographique, de manière à présenter un tableau des connaissances des Français aux différentes époques de leur histoire.

M. Guadet s'est chargé de la partie historique et géographique de cet ouvrage. Sous le rapport scientifique et littéraire, sa notice est digne d'éloges. Le style de l'auteur a les qualités nécessaires, la précision et la rapidité ; tous les faits qu'il avance sont appuyés de documents authentiques, et les sources où il a puisé garantissent toujours la fidélité historique.

Nous profitons de cette occasion pour rappeler à nos lecteurs que M. Guadet a dernièrement publié, conjointement avec M. Dufau, un Dictionnaire de géographie ancienne comparée, qui a obtenu un succès mérité; nous espérons que ce second ouvrage ne sera pas reçu du public avec moins de bienveillance.

On sent chaque jour davantage le besoin de livres élémentaires bien faits. Pour ne parler ici que de nos traités de géographie et d'histoire, on convient qu'ils sontgénéralement inexacts, incomplets, écrits sans goût et sans méthode. Nous pensons que M. Guadet, en publiant des abrégés classiques de géographie et surtout d'histoire, rendrait un véritable service à l'instruction publique.

Un bon traité d'histoire de France, destiné aux élèves de nos écoles, serait un ouvrage précieux. N'est-il pas honteux que, dans beaucoup d'institutions, on mette encore aujourd'hui entre les mains des jeunes gens cette histoire indigeste de Le Ra- gois, rapsodie de faits souvent ridicules, et toujours écrits d'un style barbare? Ce singulier ou-

à5

'tfo

: 35

4 4°

\*

t 45

î 5o

55

vrage est rempli de naïvetés qu'on ne trouve pas ailleurs. Croira-t-on, par exemple, qu'après avoir dit que Clotaire III 1 mourut à tâge de douze ans, M. le Ragois ajoute avec bonhomie qu'il ne laissa point d'enfants. Que fit Eudes? demande-t-il à son élève : Il battit les Normands, etc., etc. Que fit-il ensuite? Il mourut, répond ce judicieux historien, et fut enterré à Saint-Denis.

F.

DE LA RÉFORME DES LOIS CONCERNANT LA CONTRAINTE PAR CORPS

EN MATIÈRE DE COMMERCE

(Lettres à un député, par un ancien Avocat.)

Nous pourrons quelque jour examinerquel tort a fait à la littérature française la destruction de la Bastille, et s'il est vrai, comme l'a dit un homme d'esprit, que le génie ait plus de liberté quand le corps en a moins; alors, peut-être serons-nous d'une opinion contraire à celle de l'auteur de la brochure que nous annonçons. Il est bien agréable de songer qu'un gouvernement se charge de pourvoir aux besoins du corps, et qu'on n'a plus qu'à s'occuper de cultiver son esprit. Mais au gouvernement seul appartient de traiter dignement un homme de lettres; et l'accueil fait dans la Bastille à Marmontel, prisonnier d'État, diffère étrangement de celui qu'il recevrait de nos jours à Sainte-

60

5

10

1393

Pélagie, si les poursuites d'un créancier le contraignaient d'y chercher un asile. C'est alors qu'il regretterait le dîner qui fut servi à son domestique, diner qui passerait pour festin dans la prison moderne dont nous allons emprunter la description à l'auteur des Lettres à un Député.

« L'humide putréfaction des corridorsy suffoque, et les miasmes fétides, que l'air ne raréfie jamais, obscurcissent le jour, qui ne pénètre dans ces longues et étroites allées que par des trous de six pouces garnis de barreaux et pratiqués dans des murs de deux pieds d'épaisseur. Les murs nus d'une partie des chambres sont encroûtés d'ordures et de traces d'insectes. »

Nous ne nous sentons pas le courage d'aller plus loin. Sans doute il faut au commerce de puissantes garanties contre la mauvaise foi; mais comment se fait-il qu'un repaire aussi affreux renferme plus de malheureux que de fripons? Il ne nous appartient pas de juger si l'avocat qui a écrit ces lettres a trouvé le secret d'allier la justice à l'humanité, mais ce qu'il dit pourrait faire croire que la loi actuelle n'est dans l'intérêt de l'une ni de l'autre. Nous croyons donc devoir recommander la lecture de son ouvrage aux hommes que leur position dans le monde met à même de porter remède aux injustices qu'il signale.

J. [Abel Hugo.]

5

10

25

3o

3b

40

(3941

MANUEL DU RECRUTEMENT, OU RECUEIL DES ORDONNANCES, INSTRUCTIONS APPROUVÉES PAR LE ROI, CIRCULAIRES ET DÉCISIONS MINISTÉRIELLES, AUXQUELLES L'EXÉCUTION DE LA LOI DU '0 MARS 1818 A DONNÉ LIEU

Publié par ordre du Ministre de la guerre.

Voilà un singulier titre dans une Revue littéraire : toutefois les titres des trois ouvrages qui précèdent amènent à celui-ci par une gradation assez insensible, sans que la disparate soit trop choquante, et peut-être même, si l'on était initié dans les mystères qui ont présidé à la rédaction de ce Manuel, y trouverait-on quelque chose de littéraire; il serait, par exemple, possible d'appliquer le sic vos non vobis à l'homme utile et laborieux qui a rassemblé les matériaux de ce recueil, sans même avoir la consolation de voir son nom sur la couverture. Il ne nous appartient pas de percer les ténèbres qui environnent ces graves élaborations ministérielles, nous nous contenterons d'observer que le Manuel du Recrutement est d'un intérêt général, aujourd'hui que la toise du recruteur est suspendue sur toutes les têtes comme le glaive de Damoclès, et que la loi du recrutement, montrant de loin l'appétissante gamelle, semble dire à tout jeune Français ce que disait Sganarelle :

Gens de toute façon, connus ou non connus,

Pour y prendre leur part sont toujours bien venus.

5

10

15

20

[3951

Si nous avions l'honneur d'écrire dans un ouvrage politique, nous nous plairions à dire notre avis sur la loi du 10 mars, si chère aux partisans de cette absurde égalité, qui ravale tout le monde et n'élève personne; mais le genre de ce recueil nous impose des limites que nous ne pouvons franchir. Remarquons seulement en passant que les appels forcés n'ont jamais réussi dans l'héroïque Vendée, où chaque homme est un soldat volontaire, au premier appel du devoir.

Beaucoup d'ordre, d'exactitude et de méthode dans le classement des matières, donnent un grand prix au Manuel du Recrutement. L'auteur de cet excellent recueil a réussi à mettre de la clarté dans une partie bien embrouillée de notre législation ; aussi son livre sera-t-il nécessaire aux préfets, surtout aux maires, et en général à la plupart des fonctionnaires, tant civils que militaires; tous y apprendront leur devoir, depuis le gendarme jusqu'au général.

Le débit de cet ouvrage sera prompt, grâces aux fonctionnaires publics, dont le nombre est immense, quoique beaucoup de ces messieurs, con- venons-en tout bas, soient à peu près aussi utiles à l'État que l'Arlequin de Regnard, qui recevait une pension de la ville, pour jaire tous les quinze jours le crin au cheval de bronze.

M. [Victor HUGo.]

Î25

, 3o

40

45

5o

VARIÉTÉS, NOUVELLES

LITTÉRAIRES, ETC...

Nous recevons à l'instant un recueil littéraire, qui s'imprime à Toulouse, et où nous avons remarqué avec surprise une contrefaçon assez singulière, et dont nous ne savons encore si nous devons nous fâcher ou nous applaudir. Tous les articles Spectacles du Conservateur littéraire, depuis le Marquis de Pomenars jusqu'à l'Artiste ambitieux, depuis le Frondeur jusqu'au Flatteur, sont transcrits mot à mot par le journaliste toulousain qui, du moins, a la bonne foi de nous dévoiler son plagiat, en nous envoyant son recueil. Cette attention nous a en quelque sorte désarmés, surtout quand nous avons réfléchi au titre de cet ouvragé : Le Télégraphe de la littérature, des spectacles, des sciences et des arts, ne s'engage, en effet, qu'à répéter ce que lui annoncent les journaux de la capitale, et nous ne sommes point assez mal élevés pour trouver mauvais qu'il ait donné la préférence au Conservateur littéraire. Il nous semble cependant qu'il aurait dû mieux indiquer la source où il a puisé que par cet erratum, placé à la fin de sa

5

\* 10

15

20

[386]

table : L'article entier Comédies, jusqu'à la Dame noire, doit être signé H\*

Quoi qu'il en soit, comme une entreprise littéraire mérite toujours d'être encouragée, nous annonçons le Télégraphe ; il paraît une fois par mois chez Bénichet à Toulouse, à raison de 5 francs par trimestre (dix feuilles in-8°). Nous avons cependant cru remarquer que ce recueil était entaché de libéralisme; nous en avertissons le Télégraphe, son métier d'observateur lui montrera que, de tous les journaux littéraires qui s'impriment dans la capitale, aucun 1 n'est libéral : c'est qu'en effet l'amour des lettres se concilie difficilement avec la soif des révolutions.

Le siècle nous promet des tragédies et des comédies, et en attendant il nous donne des chansons et des vaudevilles; il y aurait une complaisance ridicule à juger gravement tant d'ouvrages frivoles; il y aurait une négligence impardonnable à délaisser les chefs-d'œuvre du genre.

Nous ne pouvons donc taire le succès que vient de mériter et d'obtenir la Suite du Folliculaire. Ce vaudeville est encore une revue; mais l'idée en est assez ingénieuse; entr'autres personnages, les auteurs ont fait passer devant Arlequin folliculaire l'Artiste ambitieux, Clari et un éditeur responsable, spéculateur nouveau, qui ne trafique ni de son esprit, ni de sa plume, mais qui vient mettre en loyer sa conscience et ses épaules; dans cette nouveauté, des couplets malins, une scène en vers écrite avec assez de verve, et force bons mots ont excité les éclats de rire et les applaudissements.

■j5

30

35

40

45

5o

1397

On assure que cet ouvrage, plein d'esprit et de gaîté, est de MM. Ferdinand et Ramond, apprentis chansonniers qui sont déjà passés maîtres.

On jouera, le i5 octobre, au premier Théâtre-Français, la tragédie du "Duc de Bourgogne. par M. de Formont, reçue depuis dix ans. On assure que le rôle de Tannegui-Duchâtel y est tracé de main de maître.

Le comité du Théâtre-Français vient, dit-on, de recevoir à l'unanimité une tragédie en cinq actes, la Démence de Charles VI. Il faut un bien grand talent pour faire de la démence un ressort tragique. Shakespeare l'a tenté dans le Roi Lear, et notre Ducis, avec tout son talent, n'a pu réussir à faire supporter cette pièce sur la scène française.

Avant qu'un ouvrage célèbre, sous le titre de Conservateur, vînt opposer une digue au torrent révolutionnaire, notre littérature possédait deux recueils qui portent le même titre. L'un d'eux, de M. le comte François de Neufchâteau, renferme un excellent choix de morceaux inédits des divers auteurs qu'a connus cet aimable poète. L'autre, et le plus ancien, porte le titre de Conservateur ou Bibliothèque choisie de littérature, de morale et d'histoire. Ce recueil, fait par M. Delandine, correspondant de l'Académie des inscriptions, est également composé de morceaux inédits de divers auteurs qui, pour n'avoir fait qu'un ouvrage passable, auraient perdu leurs titres à l'admiration de la postérité, titres que M. Delandine a réunis pour

! 55

60

65

70

75

80

(3981

les conserver. Il paraît que ce recueil se publiait tous les ans. Nous avons sous les yeux les deux volumes de 1788, et nous en extrairons le passage suivant, qui rappelle les calculs singuliers faits à la mort de Henri IV sur le nombre 14, et ceux sur le nombre 13, lors de l'assassinat de M'' le duc de Berri. Il est intitulé : Du nombre huit, dans la vie du calife Motassem :

« Motassem, troisième fils du calife Haraoun, régna après la mort d'Almanou, son frère; ses grandes qualités le firent aimer de ses sujets, et ont perpétué son souvenir parmi les Orientaux. Il n'était pas aussi savant que son prédécesseur ; mais il se rendit également célèbre par son humanité et sa bienfaisance. On surnomma ce prince le huitai- nier, parce que ce nombre se rencontra par une étrange singularité dans toutes les circonstances de sa vie. Il naquit le huitième mois de l'année ; il fut le huitième de sa race, le huitième calife Ab- basside. Il parvint au souverain pouvoir l'an de l'hégire 218. Huit fois il commanda en personne ses armées, et remporta huit fois la victoire. Il régna huit ans huit mois et huit jours. Il mourut âgé de quarante-huit ans. Il eut huit enfants mâles et huit filles; il laissa huit cents 1 esclaves, huit millions en or dans son trésor, et quatre-vingts en argent. »

Un négociant très connu prétendait ces jours derniers, dans un salon, qu'on voulait nous ramener au quatorzième siècle. — Monsieur, lui demanda un enfant de dix ans, fils de la maison, dans quel temps était le quatorzième siècle ? —

85

90

95

100

105

110

liS

[399]

Lui, sans être embarrassé : je ne sais pas au juste, mais ce devait être quelques centaines d'années avant la révolution.

(Extrait du Courrier Français du jeudi i3 septembre 1792, l'an 4 de la liberté. N° 257.)

La municipalité d'Herespian, département de l'Hérault, a signifié à M. François, son pasteur, qu'elle entendait, à l'avenir, avoir un curé qui ne fût pas célibataire. Le curé François a répondu d'une manière qui a surpassé les espérances de ses paroissiens. Il entend, lui, avoir cinq enfants, le premier s'appellera J.-J. Rousseau; le second, Mirabeau; le troisième, Pétion; le quatrième, Brissot; le cinquième, Club des Jacobins. Le bon curé léguera son patriotisme à ses enfants, et il les remettra aux soins de la patrie, qui veille sur tous les citoyens vertueux.

L'année dernière, la muse classique obtint un grand triomphe sur la scène allemande. Le jeune Grillparzer fut couronné en plein théâtre aux acclamations d'un parterre enthousiaste de sa tragédie de Sapho, où est observée la règle des trois unités. Cette pièce vient d'être traduite en anglais, et l'on nous en annonce une traduction française qui, dit-on, sera publiée très prochainement.

122-133. Littérature et Philosophie mêlées, t. I, p. 31.

1 120

125

i3o

135

140

Chaque jour voit paraître un nouveau poème épique. M. Viennet, à lui seul, en a cinq en portefeuille. On attend avec une légitime impatience le Philopœmen de M. de 1 Fontanes, poème, que les morceaux qui en sont déjà connus, font juger digne de la haute réputation du noble pair ; les Macchabées de M. Raynouard, le Philippe-Auguste de M. Parceval Grand-Maison, la Jeanne- d'Arc de M. Soumet, et La Prise de Constantinople par M. de Vaublanc, sont aussi vivement désirés. Le héros d'une des épopées de M. Viennet, est le même que celui de sa première tragédie qui va être représentée, Clovis.

On vient de découvrir en Irlande, en démolissant un caveau de la vieille abbaye de Connor, fondée par saint Patrice, un coffre en bois de chêne d'une forme antique et singulière. Outre une Bible traduite en irlandais, ce coffre renfermait plusieurs manuscrits. L'examen de ces papiers y a fait reconnaître une vieille traduction des poésies originales d'Ossian, fort antérieure à l'imitation de Macpherson. Les savants irlandais attribuent cette traduction au moine Terranco O'Neal, de la noble famille de ce nom, qui vivait dans le quinzième siècle. Il a conservé fidèlement, dans son manuscrit, toutes les pensées du chantre écossais; aussi les érudits attachent-ils une grande importance à cette découverte, qui sera également appréciée par les amis de la poésie, et pourra enfin établir les titres de propriété du Barde gallique.

FIN DU SECOND VOLUME

145

150

155

160

i65

170

14001

TABLE DU SECOND VOLUME

(l" ET 2" PARTIES.)

Pages. PRÉFACE 3\*

POÉSIE

Le rétablissement de la statue de Henri IV, ode, par

M. V.-M. HUGO 5\* Songe d'Enèe, par M. J.-F.-B. SAINT-FÉLIX 63\* A mes Amis, stances, par M. CH. i)'IvRy 64\* .4 Lydie, ode, par M. J. SAINTE-MARIE 66\* Vers adressés à la princesse Ulrique de Prusse, par VOL-

TAIRE 121\* Élégie sur la mort de S. A. R. M" le duc de Berri, par

M" la comtesse d'HAUTPOUL 122\* Moïse sur le Nil, ode, par M. V.-M. HUGO 175\* La veille de Noël, hymne à la Vierge, par Ma. TASTU... 249\* Ce que j'aime, par M. V. D'AUVF.RNEY 252\* Épigramme, par M. J.-J. REDA 252\* Le Jeune banni (Raymond à Emma), élégie, par

M. V.-M. HUGO 3 Exorde d'un poème inédit, intitulé : Napoléon en retraite ou le Nouveau Seigneur de Village, par M. TÉZÉNAS

DE MONTBRISON 59 Discours sur la naissance progressive des arts, par

M. J.-J. ADER 62 A un Amphytrion métromane, par M. DE KÉRIVALANT... 65 Épitaphe générale du cimetière de Mont-Louis, par

M. LAFONT D'AUSSONNE 66 Le Génie, ode à M. le vicomte de Chateaubriand, par

M. V.-M. HUGO ..................................... 113

l, Les chiffres de la pagination marqués d'un astérisque renvoient à la 1" partie du second volume.

Le vieillard du Galèse, par M. V. D'AuvERNEY 171 A M. J.-A. de Carbonell. élégie, par M. DE LABOUISSE.. 173 Les deux Ages, idylle, par M. V.-M. HUGO 227

REVUE POÉTIQUE

MM. J.-D. Magalon, Auguste Larrat, Théodore Desroseaux, Ch. d'Ivry 111: MM. de Labouisse, Cipeirel, Aug. Richomme, L.-A. de

La Villestreux, Gaspard Descombes 67

PROSE

Le Vendéen et le Voyageur, dialogue imité du Bas-

Breton (L. TH. P.) 17\* Le Hulan, chant élégiaque imité du Polonais (L. TH. P.). 69\* Blanche et Wilhelm, élégie trad. de l'allemand (L. TH. P.). 125\* La Mort du Vendéen (L. TH. P.) 179\* La veuve du Soldat, traduction de l'allemand (G. D.)... 11 Pensées diverses (Le Misanthrope) 119

LITTÉRATURE ANGLAISE

Ivan-Hoë, ou le Retour du Croisé, par WALTER SCOTT (V.). 71 \* Lalla Roukh, ou la Princesse Mogole, par THOMAS

MOORE (V.) 253\* Harold l'intrépide, poème en six chants, par SIR WAL-

TER SCOTT (J.) 175

BEAUX-ÀRTS

Sur les lithographies nouvelles (A. M.) 205\* Exposition des morceaux de concours pour le grand prix de peinture. Portrait de M" le duc de Berri, par M. GÉRARD (M.) 123

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Œuvres posthumes de Jacques Delille (V.) 19\* Les Ages de l'homme, poème en six chants, par M. P.-V.

BOISSIÈRES (S.) ..................................... 83\*

L'Hermite en province, par M. DE JOUY, de l'Académie française (L. T.) 89\* L'Orléanide, poème national en vingt-huit chants, par

LEBRUN DE CHARMETTES. — (3\* art, A.) 127\* L'Hermite de Londres, par M. DE JOUY, de l'Académie française (L. T.) 137\* Mémoires, lettres et pièces authentiques, touchant la vie et la mort de M" le duc de Berri, par M. le vicomte DE CHATEAUBRIAND (V.) 1811 Le Moucheron, poème traduit de Virgile, par M, le comte

DE VALORY (S.) z63\* La Maçonnerie, poème en trois chants (A.) 13 Mémoires pour servir à l'histoire de la maison de Condé

(V.) 75 Arindat, ou les Bardes, par M. AUGUSTE BERNÈDE (S.). 87 Histoire de M" de Maintenon, par M. LAFONT D'AUSSONNE

(L. D. V...n.) 129 Les Missionnaires, par M. ROUGEMONT (T.) 134 L'Ornithocunomachie, poème, par M. A. Du PRÉ (S.) 185 Essai sur l'indifférence en matière de religion, par

M. l'abbé de LA MENNAIS (A.) 194 Les Psaumes, par M. SAPINAUD DE BOISHUGUET 198 Élégies vendéennes, par LE MÊME (V.) 198 Examen critique et complément des Dictionnaires historiques les plus répandus, par M. BARBIER (V.) 231 Nouvelle Epitre à Rollin, par M. A. D'EGVILLY (S.) 240 La Mort du duc d'Enghien, poème, par M. E. MICHELET

(AB.) 245

SPECTACLES

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — Aspasie et Periclès, opéra en un acte (H.) 143 THÉATRE-FRANÇAIS. — Le Flatteur, comédie en cinq actes et en vers (H.) 47\* THÉATRE-FRANÇAIS. — Démétrius, tragèdie en cinq actes (H.) 223\* THÉATRE-FRANÇAIS. — Le Folliculaire, comédie en cinq actes et en vers (H.) ................................ 21

SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — L'Homme poli, comédie en cinq actes et en vers (H.) 5i\* SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — Conradin et Frédéric, tragédie en cinq actes (H.) 109\* SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — La Dame noire, comédie en trois actes et en prose (M.) 230\* SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — L'Artiste ambitieux, comédie en cinq actes et en vers (H.) 28 SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — Une Promenade dans Paris, comédie en cinq actes et en prose (H.) 145 SECOND THÉATRE-FRANÇAIS. — Artaxerce, tragédie en cinq actes (J. J. A.) 207

MÉLANGES

Notice particuliére sur l'inhumation de Jacques Delille

(L. D. A.) 29\* Bug-Jargal (Extrait d'un ouvrage inédit intitulé : Lés

Contes sous la tente) (M.) 33\*, 93\*, 143\*, 211 \*, 271\* Institut royal de France, séance publique annuelle des quatre Académies (M.) 105\*' Académie des Jeux floraux, séance du 3 mai 1820 (J.)... 154\* Les Vaudevillistes (Extrait d'un ouvrage inédit) (L. D.

V...n.) 33 Le Cimelière de Luben (\*\*\*) 36 Estevan, nouvelle 93 Suite et fin (J.) 149 Collège royal de France, clôture du cours de poésie latine de M. Tissot (V.) 158 Visite à la Trappe (A. T...t.)J 249

NÉCROLOGIE

M. Charles Loyson 104

CORRESPONDANCE

Aux Rédacteurs. — Sur le poème de la bataille de Lutzen,

par M. LÉONARD CHEVERRY (J. J. A.) 106 Sur l'Élégie dit Jeune banni, par M. V.-M. HUGO (P. S. F. d'Arboy) ........................................... i63

REVUE LITTÉRAIRE

4Première Pylhique, ode sublime de Pindare, traduite par M. PHILARMOS (F.) 55fV Marie Jobard, parodie, par MM. EUGÈNE SCRIBE, DUPIN

et CARMOUCHE (G. D.) i 17\* Budget de la littérature pour i8ig, satire (F.) Î6Ï\* Les Plaisirs de Clichy, etc. (U.) i65\* Lithographie morale et politique de MM. les Députés (U.). :66\* Nuits fr-ançaiçes, par M. D'EGVILLY (U.) A35\* Nos Regrets, héroïde, par M. le chevalier DE PORT DE

GUY (U.) 236\* Oraison funèbre de M't le duc de Berri, par M. LEBRUN,

de Tarbes (L. T.) 238\* Les Pyrénées de la Bigorre, poème, par M. ARNAUD AB-

BADIE (F.).... : 285\* Quelques Scènes de ménage, par Ma. MALLÈS, née

DE BEAULIEU (J.) 287\* Poésies diverses, par M. le chevalier DE CUZEY (F.) 288" Ode à notre âge analytique. par M. N. LEMERCIER (J.)... 39 Hommage de l'Aveugle de Nanterre aux mânes du duc de

Berri (U.) 42 Décadence de la Marine française (J.) 43 Description de l'Erdre, par M. ED. RICHER (J.) ? 1,1 Essai sur l'instluction primaire, par M. RENDU (A.) a55 Atlas géographique, historique, politique et administratif de la France, par GUADET (F.) 258 De la Réforme des lois concernant la contrainte par corps

(J.) 260 Manuel du recrutement (M.) 262 Variétés, Nouvelles littéraires 167\*, 241\*, 291\*, 45, 109, 165, 217, 265

Sur quelques phrases du Défenseur .. Vv • - 52 Sur un article des Lettres normandes - - - \:-tx - - 320

roulons. - Typ. Edouard 'Pt;qv à I Il e